This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

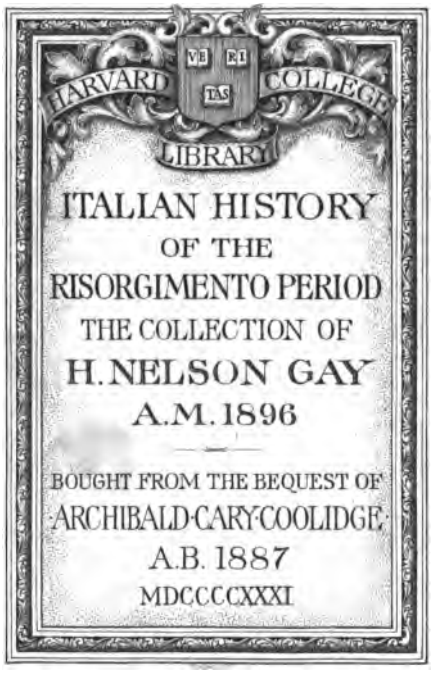
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Ital 647.517


VE RI TAS
HARVARD COLLEGE
LIBRARY
ITALIAN HISTORY
OF THE
RISORGIMENTO PERIOD
THE COLLECTION OF
H. NELSON GAY
A.M. 1896
BOUGHT FROM THE BEQUEST OF
ARCHIBALD CARY COOLIDGE
A.B. 1887
MDCCCCXXXI

Italy 1860 (Ancona)

OSCAR de POLI

SOUVENIRS DU BATAILLON

DES

ZOUAVES

PONTIFICAUX

(franco-belges)

PARIS
Chez tous les Libraires

1861

SOUVENIRS DU BATAILLON

DES

ZOUAVES PONTIFICAUX

(franco-belges)

Paris. - Imprimerie de H. CARION, rue Bonaparte, 64.

SOUVENIRS DU BATAILLON

DES

ZOUAVES

PONTIFICAUX

(FRANCO-BELGES)

PAR

OSCAR de POLI

PARIS
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
1861

Ital 647.517
V

HARVARD COLLEGE LIBRARY
H. NELSON GAY
RISORGIMENTO COLLECTION
COOLIDGE FUND
1931

PRÉFACE

J'ai toujours pensé que rien n'est plus utile et inutile qu'une préface. On dit au public : Prenez, et vous serez satisfait. Le public est crédule; c'est là son moindre défaut; il est souvent sévère, il n'est pas toujours juste; de plus, il est léger; son jugement de la veille n'est presque jamais celui du lendemain; s'il est satisfait à la préface, que de fois il gronde à l'épilogue! Et de cela nul n'ose le blâmer, que le préfacier. Une préface est donc utile pour faire entamer le livre : elle est inutile pour le faire apprécier. Les uns disent que c'est une jambe de bois; les autres, qu'il en faut une à l'ouvrage comme une antichambre au salon; d'aucuns prétendent qu'un livre sans préface ressemble à un monsieur qui sort sans son chapeau.

Ma préface sera simple comme le vieillard à qui je vais l'emprunter; vous y trouverez les idées d'un centenaire, affaiblies par la prose de son petit-neveu : il y sera question de tout, excepté de cet écrit.

Un matin, je quittai Paris pour Argenteuil; j'allais chercher le calme et la gaieté tranquille. J'entrai dans la petite maison blanche de mon grand-oncle, le bonhomme Richard, comme les vignerons l'appellent. Je le trouvai plongé dans son grand fauteuil de damas rouge, près de la fenêtre, les yeux fixés sur ses vignes bourgeonnantes. Franz, son vieux domestique, un candide Bavarois, lisait attentivement, près du foyer, je ne sais lequel de nos grands journaux. J'embrassai mon oncle et lui parlai de sa santé. Franz m'avança un fauteuil, et, cinq minutes après, l'oncle et le neveu causaient politique. Je veux dire que je n'étais qu'auditeur, et voici les paroles du bonhomme Richard :

— Si Dieu m'accorde la grâce de me faire vivre cent et un ans, je crains bien que mes derniers mois ne se passent à la belle étoile. Les peuples sont en goguette; les trônes craquent sur leurs vieux piliers; l'injuste est encensé pour le juste; la force se substitue au droit; les gou-

vernements ont le cauchemar, et, ma foi! je finis par le croire, à mesure que les peuples désapprennent à obéir, les gouvernements désapprennent à gouverner. Tout est confondu, grâce à quelques principes nouveau-nés, prétendus orthodoxes et baptisés on ne sait où. Tout s'affaiblit, hors le mal: le monde a la fièvre et ne veut pas de remèdes. Où courons-nous? Voyez, la révolution est partout, dans les idées comme dans les Etats, dans les Etats comme dans les mots : on appelle roi galant homme un roi qui pille les provinces de ses voisins. Ce François Ier de contrebande joue au bilboquet avec son sceptre : il est souverain légitime et il nie la légitimité. Le monarque subalpin se fait le très humble serviteur d'une soi-disant liberté qui n'a rien de commun avec la liberté. Son peuple crie: A bas tout! Et il applaudit à son peuple.

On disait de Frédéric II qu'il avait plus vite pillé une province que payé un créancier. Ce n'est certes pas pour cela que quelques-uns l'appellent Frédéric le Grand; cependant je dois reconnaître qu'il avait le génie de l'annexion. Qu'est-ce enfin que l'annexion? La substitution du droit de la force à la force du droit. Le Piémont est veuf de la Savoie et veut se remarier

plus avantageusement en secondes noces. Le Piémont a perdu quelque chose à la bataille, et veut faire comme le renard de la fable. Pour un rien, il s'annexerait les cinq parties du monde, y compris les Tuileries. Le Piémont mourra d'une indigestion. Qu'est-il allé faire en Crimée? Empêcher la Russie de s'annexer Bizance. Le voilà donc en contradiction avec ses propres principes! Non! il ajoute au premier principe un second principe : Nul n'annexera que nous et nos amis. — Le Piémont s'amuse.

Tout en s'amusant, il s'annexe ceci et cela. Il prend les Romagnes au Pape, sous prétexte qu'il est Pape et qu'il a des soldats étrangers. Fort bien; mais, en ce cas, pourquoi n'étend-il pas le prétexte à Londres, à Saint-Pétersbourg, à Constantinople? Le Pape est le chef de la religion catholique, dit-il, et ne doit s'occuper que des affaires de la religion. Il n'a nul besoin du pouvoir temporel; ce pouvoir doit le gêner, car il est incompatible avec le pouvoir spirituel; et puis il ne gouverne pas comme je l'entends! — De cette façon, le czar, qui est le chef de sa religion, la reine d'Angleterre, qui est la papesse du protestantisme, le sultan, qui est le pape de la religion mahométane, devraient bien vite dé-

serter leurs palais et céder la place à l'ex-maison de Savoie. L'Angleterre, la Turquie n'ont-elles pas des soldats étrangers? Place, place à la monarchie universelle..... de Sardaigne!

Et de quels moyens s'est servi le Piémont pour *annexer*. N'avons-nous pas vu un commandeur, Boncompagni, traîner dans la fange son caractère diplomatique et s'en servir pour fomenter la révolte contre le grand-duc de Toscane? Si les annexions furent spontanées; si la révolution se fit unanimement; si la bande révolutionnaire avait son prestige fondé sur la volonté du peuple, pourquoi recourir à tant de honteux moyens? Pourquoi appeler, dans les Légations, l'armée toscane et des milliers d'émigrés de la pire espèce? Pourquoi prendre, en Piémont, dictateurs, commissaires, fonctionnaires, agens de police et de toute sorte? Pourquoi, dans l'acte où l'on proclamait la liberté, l'anéantir pour les honnêtes citoyens? Pourquoi empêcher la publication et l'introduction de tous écrits contraires aux écrits de la bande? Pourquoi organiser une police plus despotique que celle du gouvernement le plus despotique? Pourquoi prendre le porte-voix de la liberté, si c'est pour l'en assommer?

Les voilà qui tambourinent un appel pour que

les masses nomment une chambre de représentants! Les masses ne prennent pas au sérieux cette bouffonnerie parlementaire et s'abstiennent; mais on forme une majorité de quelques avocats et de quelques dentistes dévoués à la bande; et cette risible majorité vote l'annexion. Aussitôt le nom de Victor-Emmanuel II remplace partout celui de Pie IX, les armes de l'ex-maison de Savoie remplacent les armes du Pape; le statut sarde et la loi piémontaise sont proclamés; les barrières des octrois sont rompues, et les divisions territoriales changées. Turin illumine : le Piémont s'arrondit; mais il faut pousser la plaisanterie jusqu'au bout; tout est fini tout est bâclé : on invite les populations à voter. Les journaux conservateurs sont supprimés; les injures, les calomnies sont prodiguées au gouvernement du Saint-Père; on insulte, on menace les citoyens suspects de fidélité; on multiplie les intendants, les magistrats, les bataillons piémontais; des commis officiels et officieux parcourent les campagnes; des comités s'organisent, la menace et l'outrage sont en permanence; l'espion pullule; toutes les imprimeries pondent, nuit et jour, des milliers de billets portant *annexion*; aucun, *royaume séparé;* les employés reçoivent des

lettres qui les préviennent que ce sera renoncer à leur place que de refuser ou de s'abstenir de voter l'annexion ; on avertit les bûcherons, les cultivateurs que s'ils ne la votent pas, on ne les garantit pas des incendies et autres aventures ; des soudards crient, par les campagnes, que ceux qui ne voteront pas seront pris pour le service militaire ; ici les chefs de magasins reçoivent l'injonction de faire voter leurs subalternes ; là, on mène les gens voter de force. On organise les gardes nationales ; on improvise des soldats et des capitaines qui, en fait d'armes à feu, n'ont jamais touché que des pincettes, et rient les premiers du rôle qu'on leur fait jouer. Avec chaque armée d'occupation roule un fourgon du quartier-général : c'est un magasin de cocardes, de plumes, de rosettes, de cravates, d'écharpes, de rubans, de drapeaux et même de robes : tout cela est tricolore ; tout cela porte autant que possible le mot *annexion*. Le charlatanisme descend jusqu'aux épiciers et aux droguistes ; ils ne vous vendent plus rien qu'enveloppé dans un vieil imprimé plus ou moins griffonné, dont l'entête est : *Regno d'Italia*. Pour cela on a déchiré, dans les villes leurs archives de 1808, et on en a fait

présent, avec force recommandations, aux susdits épiciers, merciers ou droguistes (1).

Enfin luit le grand jour ! On vote, et comment vote-t-on ? La salle regorge de troupes ; chacun jette son bulletin, sans aucun ordre ; le même individu pourrait revenir cinquante fois voter. Les étudiants votent en masse ; tous ne sont pas majeurs. Pourquoi ne pas étendre le privilége aux Romagnols à la mamelle ? Des émissaires votent pour les malades et les absents ; d'autres votent deux ou trois fois ; on fait voter jusqu'aux troupes étrangères qui se trouvent là. On vote, vote, vote ; il va y avoir plus de bulletins d'annexion que d'électeurs inscrits..... Et voilà ce que de vieux pécheurs ont osé appeler la voix du peuple, la voix de Dieu !...

Puis, pour couronner l'œuvre, on proclame la non-intervention.

C'est-à-dire que le faible devra toujours être la victime du plus fort ; c'est-à-dire que si, demain, la Russie déclare la guerre au Piémont, le Piémont sera rasé par le czar comme une tête chauve, et cela sans que personne puisse lui porter secours. C'est logique. Mais que veut-il

(1) Nous avons la preuve de ce fait entre les mains.

dire avec sa ritournelle de non-intervention ? Comment appelle-t-il la promenade des Français en Lombardie en 1859 ? Comment appelle-t-il son entrée dans le royaume des Deux-Siciles?

Il lui faut donc établir cet autre principe : Nul n'interviendra que nous et nos amis.

Que le Piémont soit italien, on peut l'accorder à la rigueur; mais que l'Italie soit piémontaise, cela n'est pas et ne pourrait être. L'indépendance des États du Pape, c'est l'indépendance de l'Italie. Le jour où l'Italie serait une, elle n'aurait pas cinquante ans à vivre; elle deviendrait trop facilement la proie d'un conquérant quelconque.

Mais si l'on tient absolument à ce que l'Italie soit réunie sous un même sceptre, pourquoi serait-ce plutôt sous celui de l'ex - maison de Savoie que sous celui de la Papauté? La Papauté a dix fois sauvé l'Italie, l'a empêchée de devenir allemande ou visigothe; le Piémont a toujours été une petite puissance égoïste, hargneuse, ambitieuse, perfide, s'alliant à la France contre l'Autriche, à l'Autriche contre la France. L'Italie doit plus à la Papauté qu'au Piémont. Si elle veut un souverain italien, le Pape n'est - il pas

italien? Et qui osera dire que l'ex-maison de Savoie soit italienne?

Un jour viendra où l'ex-roi subalpin ira rejoindre les ex-ducs de Modène et de Toscane. *Mane, Thecel, Pharès!* chacun son tour au pèlerinage de l'exil! L'ostracisme révolutionnaire a ses jours de justice : la Révolution sait étouffer dans un baiser les rois qui lui donnent l'accolade. Mais la justice de l'ostracisme révolutionnaire est souvent boiteuse!

Voilà pourquoi je crains que mes derniers jours ne se passent à la belle étoile. Les principes généraux en politique touchent essentiellement aux principes sociaux. Que deviendrai-je si l'on applique aux individus les principes d'annexion et de non-intervention? J'ai acheté cette maison il y a dix ans; je suis Français, mais j'ai pour serviteur ce brave Franz, qui est Bavarois. J'ai deux voisins : l'un est bon, l'autre est mauvais. Si le mauvais allait s'annexer ma maison, sous le prétexte que je ne l'ai pas toujours possédée et que j'ai un serviteur étranger? Je sais bien que le bon brûlerait de venir à mon secours; mais le pourrait-il? Et la non-intervention? De façon que le mauvais, qui est jeune et vigoureux, pourrait m'attaquer, me chasser de chez moi,

m'assassiner même sans que personne pût y trouver à redire. Ce qui se passe en Italie me touche donc au plus haut point; ce n'est pas seulement une lutte politique, c'est une question sociale, c'est une bataille de principes. Si j'avais quelque cinquante ans de moins, j'irais en Italie, à Rome; je prendrais un fusil, et je défendrais jusqu'à la mort le droit contre la force, la justice contre la brutalité, les lois du Christ contre les lois de l'état de siége.

Le bonhomme Richard se tut. Je lui demandai :

— Comment connaissez-vous si bien la situation des Romagnes et autres annexes?

— Oh! je corresponds avec l'*illustrissimo signore dottore* Pangloss, qui est annexionniste enragé, mais sans partialité.

Là-dessus, je me levai, j'embrassai le bonhomme Richard, serrai la main au vieux Franz, revins à Paris, pris mon sac de voyage et partis pour Rome.

I

La campagne romaine. — La Ville-Eternelle. — Petits et grands hôtels. — Echange de bons procédés. — La vie à Rome. — Les treize mots. — Le corps Cathelineau. — Le Ritiro. — Le chevalier de Gulnaumont. — Villa Pamphili. — Le lieutenant Gros de Perrodil. — Chanson des Croisés. — Edgar Mortara. — Maria ou la paire de souliers. — Dominique Bonnefoy. — Le peintre d'enseignes. — Le comte de Cathelineau. — Audience du Très Saint-Père. — Fin des Croisés.

On a souvent décrit la tristesse profonde de la campagne romaine : un soleil qui brûle et tarit, çà et là quelques arbustes sans fleurs, de loin en loin quelques roches grisâtres, point de troupeaux, point de laboureurs, point d'oiseaux ; la nature semble en léthargie ; le cœur se navre, dominé par je ne sais quel sentiment étrange ; c'est de la tristesse et presque de la crainte ; il semble que la poussière du chemin soit une poussière de tombeau ; on se surprend à regretter d'être venu troubler cette solitude désolée. Le passé semble la remplir tout entière : ici, le lit d'un torrent desséché ; là, quelque voie romaine que l'on

devine encore; à l'horizon, l'aqueduc gigantesque que le temps a brisé. Des noms séculaires, de doux noms meurent sur vos lèvres! Virgile, Horace, Tibulle! On écoute, on attend un écho des Géorgiques, on voudrait entendre l'hymne de la Vie; mais le présent n'est pas, le passé n'a que des ruines : partout la mort ou le néant!

Au loin devant soi, dans les brumes de l'horizon, l'on aperçoit une croix; on presse le pas; la croix grandit et surmonte un dôme étincelant; le cœur bat plus vite, là-bas est l'oasis, là-bas est la vie : c'est le dôme de Saint-Pierre, c'est Rome!

Salut, Ville éternelle! Comment dépeindre ce qu'on éprouve à ta vue? On se découvre, on a les yeux humides, la poitrine se gonfle et le genou touche le sol! Salut, Ville sainte! musée du monde, armée de temples, de palais, de fontaines colossales, de trésors, de chefs-d'œuvre et de merveilles! Salut à tes ruines vingt fois séculaires! Rome, salut!

Vous entrez dans la ville des Césars : ruelles étroites, sombres, mal pavées, boueuses, tortueuses, mâsures, immondices, nuées de mendiants, haillons, cabarets borgnes, boutiques sales et obscures; voilà tout ce qu'en dirait le touriste superficiel. Il rêve bien vite le secours de la truelle et du marteau; que ne débrouille-t-on cet horrible chaos, que n'aligne-t-on ces

ruelles fantastiques? que ne jette-t-on bas ces bicoques? que ne tracez-vous des voies larges, saines, aérées, des places, des squares? que Rome ne copie-t-elle Paris? A-t-elle une rue de Rivoli, des Champs-Elysées, des boulevards? Son Corso ne vaut pas une petite rue de France. Alignez, assainissez : Rome sent trop le vieux; alignez donc!

Aligner Rome, ce serait un meurtre, ce serait un crime de lèse-majesté! C'est un chaos, soit; mais, dans ce chaos merveilleux, dans ce pêle-mêle d'immondices et de joyaux, comment dessiner une place, comment tracer une rue de vingt mètres sans raser un palais, un temple, une ruine de quinze cents ans, sans jeter bas colonnes, obélisques et statues, sans détruire vingt chefs-d'œuvre? Aligner Rome! mais il faut la connaître, il faut l'avoir détaillée pour en comprendre l'impossibilité. Rome ne sera jamais que ce qu'elle est, un chaos grandiose; la Ville éternelle devra son éternité même à ce désordre artistique; elle sera, dans cinq cents ans, ce qu'elle était il y a cinq cents ans; et ce sera toujours un chef-d'œuvre de contrastes.

Les hôtels sont des palais; je parle des grands hôtels, et il y en a peu; quant aux petits, ce sont des bouges. J'ai remarqué, dans presque toutes leurs chambres, de mauvaises gravures coloriées représentant des scènes de brigands espagnols. En Espagne, dans presque toutes les chambres

d'auberges, on trouve des scènes de brigands italiens. C'est ce qu'on peut appeler un échange de bons procédés.

Je ne sais de quoi les Romains pourraient se plaindre. Il n'y a pas d'impôts, ou ce qu'il y en a est insignifiant. Le pain est moins cher qu'en France ; le vin ordinaire de même ; les vêtements, les logements, la nourriture, sont pour rien ; mais il y a trop de liberté ; chacun fait ce qu'il veut, et presque tous ne font rien. Cette redoutable police, si bien célébrée par les clarinettes révolutionnaires, se compose d'un corps de gendarmes organisés comme nos gardes de Paris ; ce sont de braves gens, et gens fort peu tracassiers, je vous le jure. La mendicité est permise ; mais le représentant du Christ sur la terre peut-il condamner l'aumône ? Il y a par trop de mendiants, c'est vrai ; mais on n'est pas depuis trois jours à Rome qu'on sait distinguer infailliblement le mendiant besogneux du mendiant pour rire.

On dit que la langue italienne est facile pour qui sait un peu le latin et le français. Je la dis facile pour tout le monde. Toute la langue italienne est dans quelques mots, dont je vais donner la nomenclature. Qui les sait sait l'italien. Passez dans n'importe quelle ville d'Italie, vous n'entendrez jamais qu'un de ces treize mots, en y ajoutant signore ou signora. Les voici donc : *Adessò, aspetta momento, niente, grazie, chi lo*

sa, *va bène*, *accidente*, *già*, *cattivo*. Vous demandez quelque chose en Italie, on vous répond : *Adessò*, ou *aspetta momento* (tout de suite ou attendez un moment). Cela équivaut à attendre une heure ou même deux. *Niente* (rien), *grazie* (merci), *già* (oui), *va bène* (c'est bien), cela s'entend à tout bout de champ. *Cattivo* (mauvais); mais ce qui s'entend certes le plus, c'est le mot *accidente;* c'en est un supplice, le mot n'a pas de correspondant en français; il se met en tout et pour tout ce qui déplaît, ce qui contrarie; c'est une sorte de juron permis. Vous vous foulez le pied, *accidente!* Vous voyez un bossu, *accidente* pour sa bosse; un chien qui aboie, une femme laide, un enfant malpropre, *accidente;* la pluie, le soleil, une montée, une descente, une masure en ruine, du mauvais vin, un couteau qui ne coupe pas, pour tout cela, *accidente, accidente!* — Quant à *chi lo sa*, c'est presque plus fort. Vous demandez dans la rue à un Italien :

— Quelle heure est-il ?

— *E chi lo sa?*

— Comment vous portez-vous?

— *E chi lo sa?*

— Quel est le meilleur hôtel de la ville?

— *E chi lo sa?*

— Vous êtes une brute!...

— *E chi lo sa?*

Je le répète, allez au Corso, au *caffè Nuovo*, le Tortoni romain; au *Pincio*, le cours aristocra-

tique; allez ou vous voudrez, vous n'entendrez que les treize mots susdits. Je savais l'italien en huit jours, et c'est trop.

Je vis le Colysée au clair de la lune, je visitai le Panthéon, je descendis aux Catacombes, je chevauchai jusqu'à Frascati, Castiglione, Palestrina, Poli, Tivoli; mais, comme je n'étais pas venu en Italie pour être touriste, je songeai à me faire soldat.

J'avais le choix entre les Franco-Belges et le corps Cathelineau. Je choisis ce dernier. La caserne était un couvent de la Longara (1), le *Ritiro sagro*, contigu au magnifique jardin botanique. Le commandant de la caserne était le chevalier de Guinaumont; c'était un père pour nous, et c'était un saint pour Dieu. La reconnaissance a gravé son nom dans tous nos cœurs. Le lieutenant instructeur était le brave Victor Gros de Perrodil, ex-lieutenant au service de France. On faisait l'exercice quatre heures par jour; joignez à cela une heure de théorie, les gardes et les corvées; il restait peu de temps pour aller se pavaner au Corso.

Je cherche à me rappeler les noms de mes soixante camarades, et voici tous ceux que je me rappelle :

Pierre Segaux, Chauvet, ancien lieutenant-colonel, Gaston Teissier, Joseph Wells, Hya-

(1) Faubourg de Rome.

cinthe de Lanascol, John Martin, le baron de Fortsner de Dambnoy, Alliot, Léopold Joubert, le comte Gaston du Plessis de Grénédan, Louis de Cadoudal, Honoré de Cathelineau, Charles de Bange, Berthelot, Lestenf, Jules de Maffré de Lastens, Lécart, Van der Poorten, Nicolas Furey, Lemerle, Nugon, Alain de Kersabiec, le comte de Bessay, le comte de la Bassetière, Félix de Montravel, Ferdinand de Chazotte, Bertrand, Morin, Rabillard, de Kersaingilly, Kerneur, Henri Carré, Yves Carrée, Rogatien Picou, le comte de Christen, Vallet, Gabilliet, le baron Amédée de Kersabiec, Rémars, Décoriot, Dominique Bonnefoy, Capdeville, ancien lieutenant-colonel, Pierre de Penvern, Joseph de Penvern, le vicomte d'Arces, Joseph Guérin, Pinsonneau, Roulaud, Charpentier, Heurtaux, Martin, Chirol, du Moustier, et douze ou treize autres dont les noms m'échappent.

Nous allions à la villa Pamphili, entre cinq heures et sept heures du soir; c'est là qu'on se déployait bien en tirailleurs et que Perrodil donnait de l'essor à sa voix. Mais aussi c'est là qu'est la tombe des soldats français morts pour Rome, en 1849, sous les balles de Garibaldi. Oh! que nous brûlions de les venger! Oh! que nous demandions au ciel de nous jeter sur les pas de l'homme qui s'est vanté d'avoir trempé ses mains dans du sang français!...

Le vicomte d'Arces était grand à n'en plus

finir; il devait être notre porte-oriflamme; la fièvre le prit comme ce pauvre Louis de Cadoudal; ils durent aller se soigner à Frascati, où Bonnefoy les rejoignit plus tard pour la même cause. Bonnefoy était un grand prix de Rome. Il avait, il a toujours, Dieu merci, une tête d'artiste, tête accentuée, sévère, encadrée d'une touffe de cheveux noirs; il est borgne, ce sont les suites d'un duel honorable. Il a bon esprit et bon cœur. Il était clairon et lieutenant d'habillement. Pierre Ségaux, un brave ex-caporal français, était le poëte du corps. J'ai le plus vif regret d'avoir perdu quelques-unes de ses productions, d'une incontestable originalité. Je ne me souviens plus que de la *Chanson des Croisés,* dédiée à Perrodil. En voici quelques échantillons :

Quand un croisé voit se lever l'aurore
Il s'incorpore
De bon café
Un verre bien sucré;
Et ce chic-ci,
A qui donc le doit-il?
A Gros de Perrodil,
Au lieutenant Gros de Perrodil.

Quand un croisé au Corso se promène,
Chaque Romaine
Rêve un mari
Qui soit chic comme lui!
Et ce chic-ci, etc.

Quand un croisé se sent l'humeur chagrine,
A sa cousine
Vite il écrit
Pour chasser son ennui;
Et ce chic-ci, etc.

Quand un croisé va partir pour la guerre,
La bonne affaire !
Il court gaiement
Astiquer l' fourniment !
Et ce chic-ci, etc.

Quand un croisé r'viendra dans sa patrie,
Je vous parie
Que l'on dira :
Quel fier soldat c'est là !
Et ce chic-ci, etc.
A qui donc le doit-il ?
A gros de Perrodil,
Au lieutenant Gros de Perrodil !

Il y avait des loustics qui ne cessaient de dénaturer le refrain et de chanter :

Et ce chic-ci,
A qui donc le doit-il ?
Au gros de Perrodil !

Mais le lieutenant était bon enfant, et les loustics avaient presque raison.

— Je l'ai vu !

— Qui ? me demandez-vous ?

— Lui !

— Qui lui ?

— Vous ne devinez pas ?

— Non.

— Edgar.

— Quel Edgar ?

— Il faut donc vous mettre le point sur l'i ? Edgar Mortara ! — C'était la fête de Saint-Pierre-aux-Liens. J'entrai dans l'église. Un cardinal officiait. — Dans le chœur, j'aperçus une dou-

zaine d'enfants vêtus de blanc. — L'un d'eux attire mes regards. Il parle à son voisin, babille, babille avec un sang-froid de pharisien. — Il est pâle, avec des yeux et des cheveux noirs; sa physionomie est intelligente, bien que le front soit un peu bas. — Il sourit, il a l'air heureux, mais quel babillard!

— Voyez donc cet enfant de chœur, dis-je à mon officieux cicérone.

— C'est un enfant célèbre.

— Déjà?

— Très célèbre même.

— Et qui l'a rendu célèbre?

— Vos badauds de Paris.

— Vous l'appelez?...

— Edgar Mortara.

— Ah! bah!

— Il serait écrasé s'il lui fallait seulement supporter le poids de toutes les bourdes qu'ont écrites sur lui vos gazetiers en quête de scandale. Voyez-le, a-t-il l'air malheureux, opprimé? C'est un enfant gâté; c'est le plus heureux et le plus espiègle de tous. Parlez-lui de quitter sa pension, il vous rira au nez.

Nous sortons de l'église, et mon cicérone reprend:

— Un Français vint voir Edgar Mortara et lui dit combien de gens, en France, s'étaient occupés de lui, et de quelle façon. L'enfant répondit avec un fin sourire:

— Mon Dieu! pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font!

Une dame anglaise lui demandait :

— Êtes-vous heureux ici?

— Il me semble bien que oui; mais il y a tant d'étrangers qui disent que non!...

Madame de C... lui parlait de son père et de leur dissidence religieuse :

— Patience, madame! le fils amènera le père au Saint-Esprit. Il y a d'ailleurs bien peu de différence entre mon père et moi : il attend le Messie dans sa maison, tandis que moi j'ai été au-devant du Messie.

Je revins au Ritiro, édifié sur l'intelligence du jeune Edgar et les bourdes des susdits gazetiers, pendant qu'un affreux Breton, mon compagnon, s'obstinait à l'appeler « le petit Mort-aux-Rats. »

Un jour, le Ritiro fut désert. Les Croisés s'étaient coiffés de leurs bérets bleus à gland blanc, avaient pris pour toute arme un bâton, et s'en étaient allés faire le tour des États pontificaux. Partout, dans les campagnes, ils étaient reçus comme des amis qu'on n'a vus depuis un siècle; les seigneurs envoyaient de vrais festins; les paysans organisaient des danses; les villageoises étaient fières de ces nouveaux cavaliers; et je sais plus d'un roman intime qui n'alla pas plus loin que le prologue.

Dans la Longara, on regrettait les Croisés; on

les aimait ces braves jeunes gens, affables et charitables. Quand ils revinrent, un soir, les bonnes femmes filaient sur leurs portes, les enfants jouaient dans la rue ; ce fut une petite ovation.

J'aimais à entrer dans les chaumières de ces pauvres femmes ; je m'asseyais sur un vieil escabeau ; la veilleuse fumait devant l'image de la madone ; le rouet tournait, et nous devisions. Une d'elles, Maria, une pauvresse de cinquante ans, marchait toujours nu-pieds. Un jour, j'allai au Ghetto, j'achetai une bonne paire de souliers et l'apportai à Maria. Ce fut un torrent d'actions de grâces ; elle me promit de prier pour « le jeune Français » toute sa vie. Quelques jours après, je rencontrai Maria. Elle était nu-pieds ; je lui en fis la remarque.

— Venez, me dit-elle.

Elle me conduisit à sa masure. J'entrai. Maria, rayonnante, étendit le doigt vers la cheminée. Que vis-je ? Ma paire de souliers posée triomphalement sous un globe. Tout ce que je pus obtenir, ce fut que la pauvre femme les porterait, une fois par an, le jour de sa fête. Quand je quittai définitivement la Longara, pour entrer aux Franco-Belges, une femme vint à moi ; elle pleurait ; elle me glissa dans les mains une bonne paire de chaussettes tricotées, et se sauva. C'était Maria.

Après Bonnefoy, nous avions encore un peintre. Je tairai son nom. Il avait d'énormes

prétentions ; mais je sus de bonne source qu'un de ses oncles, oncle jovial, lui adressait toutes ses lettres avec cette outrageante suscription :

M. X...

Peintre d'enseignes.

Pour un rien, X... eût déshérité son oncle. J'aime à retrouver tous ces petits souvenirs. J'écris au courant de la plume, au gré de la mémoire, et de Paris je me prends à regretter Rome.

Nous étions à table, un après-midi. Le comte Henri de Cathelineau entra. Il était triste, sa voix était émue. Il venait nous annoncer que le corps n'était pas accepté par le gouvernement. Ce fut un deuil général ! Il ne m'appartient pas d'effleurer même les raisons qui purent s'opposer à notre formation définitive, mais qu'il me soit au moins permis d'exprimer ici toute la reconnaissance et l'affection que nous avons vouée à ce grand nom.

Le Saint-Père daigna faire à l'ex-corps Cathelineau l'honneur de le recevoir dans les jardins du Vatican. Sa Sainteté nous parla comme un père à ses enfants, nous distribua des médailles et nous donna sa main à baiser. Nos cœurs battaient bien fort : c'était de respect et d'amour. Où trouver un visage plus vénérable, exprimant mieux la bonté que celui de Pie IX ? Toute son

âme est sur ses traits. Ces noms de Saint et de Père furent-ils jamais mieux portés? Que cette longue robe blanche lui sied bien, et que d'intelligence dans ce regard! Quand le pape s'éloigna, ce furent des cris vingt fois répétés : Vive Pie IX! vive le Pontife-Roi! — C'étaient les accents de l'enthousiasme et du dévouement.

Nous voulûmes emporter tous quelque chose du Vatican. Les uns cueillaient une fleur, les autres ramassaient une pierre; pour moi, je fus le plus heureux; je trouvai sur mon chemin un petit fragment d'une tête de marbre, et je fis bien des envieux. Je passai fièrement au milieu des gardes palatins et des hallebardiers, emportant ma trouvaille. C'était peu, mais c'était beaucoup.

Le lendemain, le corps des Croisés entrait aux Franco-Belges.

II

Le baron de Charette. — Les vieux antiques. — Campagne des grottes. — La soif de l'uniforme. — Le vicomte de Becdelièvre. — Pas de priviléges. — Azor. — Fraternisation. — Le professeur de savate et la vieille moustache. — Au café Nuovo. — Le bandit de 49. — Sur le terrain. — Soldat du Pape ! — Le général de Lamoricière.

Tous les noms de France semblaient s'être donné rendez-vous dans cet héroïque bataillon.

Un seul manquait à l'appel... Silence dans les rangs !

Le premier chef des Franco-Belges fut le baron de Charette ; ses premiers soldats, MM. du Beaudiez, de Moncuit, de Mauduit et de Goësbriand. En quelques jours ils furent treize, et formèrent la petite phalange qu'on appela plus tard, en riant : « les Vieux-Antiques. » Charles Tresvaux du Fraval était de ce nombre. Ils débutèrent par une campagne glorieuse, la campagne des Grottes. On se souvient peut-être de quatre cents

misérables que le brave colonel de Pimodan chassa avec soixante gendarmes à cheval. Les Vieux-Antiques n'avaient pas de bucéphales, et allaient moins vite que les gendarmes; ils arrivèrent que tout était quasi fini : on tira presque un coup de fusil.

Le plus curieux, c'est, qu'à cette époque, ils n'avaient pas encore d'uniforme officiel, mais ils en avaient soif. On s'habilla, on se déguisa comme on put en soldat. L'un avait une capote de fantassin français avec un pantalon noir; l'autre, un habit noir et un képi de chasseur à pied; celui-ci, une tunique de garde national; celui-là, une veste de pompier, un pantalon de coutil et la casquette de voyage. Bah! l'habit ne fait pas le brave. Et l'on s'en revint gaiement comme on était venu.

Petit bataillon devient grand pourvu que Dieu lui prête vie. Autour des treize, peu à peu se groupèrent 300 Français et Belges. Le corps fut formé, l'uniforme arrêté, et le vicomte de Becdelièvre nommé commandant. Capitaine en France et chevalier de la Légion d'honneur, M. de Becdelièvre a fait la campagne de Crimée; il a fait les campagnes d'Afrique. Brave comme un Breton, franc jusqu'au sublime, sévère, énergique, excellent officier, c'était l'homme qu'il fallait pour organiser un bataillon aussi ardu que le nôtre. Pas de priviléges, telle était sa devise. Ne parlait pas au commandant qui voulait.

— Que deviendrais-je, disait-il, s'il me fallait écouter toutes les réclamations, toutes les récriminations de celui-ci et de celui-là ? Il n'y a plus ici de marquis ni de vicomtes ; il n'y a que des soldats.

Le fait est que j'aurais voulu voir là quelques-uns de ces honnêtes journalistes qui parlent de tout sans avoir rien vu, et parlaient de nos domestiques pour la plus grande joie de leurs crédules abonnés. On était son domestique à soi-même, et l'on était fort bien servi. M. le chevalier cirait ses souliers mieux qu'un décrotteur patenté ; M. le baron astiquait sa giberne et nettoyait son fusil comme un armurier consommé ; M. le comte apportait la viande de la boucherie ; M. le marquis allait puiser de l'eau pour son escouade ; et M. le vicomte appropriait, avec un balai, certains endroits qu'on ne nomme pas. Voilà pour nos domestiques. MM. les rédacteurs du *Siècle* et de l'*Opinion* soi-disant *nationale* auraient dû remarquer que la lettre sur laquelle ils se basaient était de M. le vicomte de la Béraudière, et qu'il appartenait au corps des guides. Les guides étaient peu nombreux et formaient l'état-major des généraux. Tout officier a bien le droit d'avoir un domestique, ne fût-ce que pour étriller ses chevaux ; mais je vous jure bien qu'aux Franco-Belges on n'avait pas plus de chevaux que de domestiques.

Notre premier uniforme fut, à peu de chose

près, celui des chasseurs à pied en France. Nous fraternisions au mieux avec les soldats français, à Rome, et la plupart d'entre nous leur doivent assurément leur première routine militaire. J'entends que ce n'est pas une petite affaire pour un conscrit de faire pour la première fois son sac; comment plier sa tente? comment l'assujétir au sac? comment enrouler ces courroies? comment fixer ce bâton, ces piquets de tente, cette gamelle? comment faire entrer tant de choses dans un petit espace? Le contenu dépasse le contenant. Et cependant nous avions bientôt casé dans *Azor* deux chemises, un caleçon, deux paires de chaussettes, deux mouchoirs, deux brosses à souliers, brosse à boutons, brosse à graisse, martinet, guêtres, boîte à graisse, souliers, cartouches, etc. Et cela, grâce à de braves soldats français, qui venaient obligeamment, à notre caserne, offrir leur expérience aux novices dans l'embarras. Le service rendu, nous nous rappelions qu'en France comme en Autriche, le militaire n'est pas riche; nous offrions un ou deux francs. On nous refusait carrément, et l'on nous disait rondement :

— Gardez cela; vous en aurez plus besoin que nous; seulement nous acceptons un verre de vin à votre santé.

Et bientôt on eût pu voir à la cantine, trinquant fraternellement, soldats de France et soldats de Rome! — Un jour, de Perrodil et moi,

nous étions à la Testassa, cette montagne de tessons de flacons romains. Il y a là un cabaret où se boit un excellent petit vin d'Orvieto. A l'ombre de verts rameaux, nous regardions chatoyer dans les verres les topazes bachiques ; nous devisions, nous parlions Tibulle, Catule, Horace, Virgile...

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi...

Perrodil me récitait de beaux vers sortis de la lyre paternelle, et je lui récitais les miens sortis de je ne sais d'où. Notre poésie fut troublée par l'éclat subit d'une grosse voix anti-poétique. Nous nous retournons. Une vieille moustache du 25e nous fait le salut militaire :

— Que vous êtes Français, messieurs?

— Comme vous.

— Serait-ce une audace de vous prier de venir boire une fiasque avec un camarade et moi?

— Ce serait un grand plaisir pour nous.

Nous suivîmes la vieille moustache. Adieu poésie ! adieu Tibulle ! Nous tombâmes dans la savate et le chausson. Le compagnon de notre hôte était un indigène de la tribu des Beni-Mouffetard, sise aux bords de la Seine ; il se déclara passé maître en tierces et en quartes, et me demanda sans plus de façons :

— Là, foi de soldat ! veux-tu que je sois ton professeur? avant six mois, t'enfonceras tout !

Je feignis d'accepter, et me confondis en re-

merciments. Au bout d'une heure d'Orvieto, mon gaillard, avait un coup de soleil du plus beau feu. La vieille moustache était plus dure à la détente; mais enfin le soleil luit pour tout le monde. Nous les mîmes en voiture; ils nous demandèrent nos noms pour venir nous visiter.

— Tenez! tenez! criait le professeur de savate, si vous voulez, il faut que je t'embrasse!

Il m'embrassa. Cependant la vieille moustache avait les larmes aux yeux; mon brave sanglotait.

— Nonobstant, dit-il entre deux sanglots, que c'est l'instant le plus heureux de ma vie et que.....

L'émotion lui coupa la parole.

— *Avanti!* criai-je au cocher.

Il partit comme la flèche et les versa deux cents pas plus loin. Nous vîmes hommes et bêtes se relever en un clin-d'œil; nous vîmes deux soldats rosser d'importance un cocher, et nous revînmes à Rome ayant de quoi rire pour toute la journée.

Un autre fois j'étais au café Nuovo, savourant solitairement une tasse de moka léger; c'est un plaisir que peut se procurer tout honnête habitant de la Ville éternelle pour la somme de deux baïoques. J'étais coiffé d'un béret de croisé. A deux tables de la mienne, un sergent-major français, tout aussi solitaire que moi, savourait

le même liquide. Je le vis tirer sa montre, faire un geste d'impatience, se lever et s'avancer de mon côté.

— Je vous demande pardon, me dit-il, vous êtes soldat?

— Oui.

— Et Français?

— Oui.

— Voulez-vous me rendre un service?

— Oui.

— Servez-moi de témoin dans une affaire d'honneur.

— Non.

— Pourquoi?

— Parce qu'en ce pays, ce n'est pas comme en France, et que duellistes et témoins sont tout bonnement condamnés à vingt ans de fers.

— Diable! Cependant..... qui saura que vous avez été mon témoin?

— Celui ou ceux de votre adversaire.

— Ils ne vous connaissent pas.

— Ils me reconnaîtraient.

— Alors vous me refusez?

— Non, j'accepte, mais à la condition de me permettre d'arranger l'affaire.

— Vous ne le pourrez pas.

— Alors tant pis pour moi.

Nous sautons en carrosse, nous dépassons le Colysée, renvoyons le véhicule, et nous nous ar-

rètons derrière un vieux mur placé là comme un paravent. Un moment après arrivaient deux gaillards taillés en hercules, à faces rébarbatives, aux allures insolentes, et parlant italien.

— Les voilà ! me dit le major.

— Savez-vous ce que chante le plus grand de ces animaux-là? lui demandai-je.

— Non, je ne sais pas l'italien.

— Qu'en 49 il était à Rome, et que vous ne serez pas le premier Français qu'il aura démoli.

Le sergent fit un geste de vengeance. Je fis trois pas vers le bandit et lui dis :

— Vous ne connaissez sans doute pas le sous-officier contre qui vous allez vous battre? Je le connais, moi : vous serez le sixième homme qu'il aura tué..... Allons, fixons les conditions du combat.

A ce simple mensonge, mon bandit pâlit et jure qu'il n'est venu là que pour supplier le sergent d'accepter ses excuses. Je traduisis ces paroles au major.

— Non, non, s'écria-t-il, il a tué des Français, je le tuerai !

Le bandit comprit la menace et se tourna presque à genoux vers moi.

— *Signor mio,* sauvez-moi !

Son témoin était pâle comme un spectre; il n'avait pas la force d'articuler une syllabe.

— Laissons ces lâches ! dis-je au major.

Et le prenant par le bras, je l'entraînai en leur lançant une épithète fort sonore en langue italienne.

Il y avait, je le répète, grande sympathie entre les troupes françaises et nous. Je n'ai cité que des faits qui me sont personnels ; j'en ai bien un musée d'autres. Parfois nous avons eu de curieuses révélations ; mais nous avions la délicatesse de ne jamais aborder certaines questions scabreuses.

Eh bien ! nous étions fiers d'être soldats du Pape ! Nous étions à Rome pour Rome, chez le Pape pour le Pape, à la suite d'une conviction, au service d'un principe, sous les ordres d'un des plus illustres généraux de notre patrie ! Nous devions marcher à la voix d'un Français, d'un héros, d'un habitué de la victoire ; et cette qualification de soldat du Pape, injurieuse dans la bouche des remueurs d'égouts, pour la conserver, nous eussions tout donné ! Il nous semblait que nous devenions des géants, et que passant par-dessus les siècles, nos mains allaient, en Palestine, étreindre les mains des Godefroy de Bouillon et des Lusignan ! Nous nous disions : « La Palestine est à Rome aujourd'hui ; Jérusalem est sœur du Vatican ; en avant ! Dieu le veut ! Et si nous ne savons pas vaincre, du moins nous saurons mourir ! »

On a dit que le général de Lamoricière a fait volte-face. Et qui l'a dit ? Des caméléons dont les palinodies n'ont même plus le droit d'é-

tonner le public. Si Lamoricière a été républicain, il peut l'être encore; mais d'être républicain, cela empêche-t-il d'être catholique? En ce cas, remercions les accusateurs de leur franchise; le bout de l'oreille se voit trop dans leur accusation : c'est à la religion même qu'ils en veulent, et non au pouvoir temporel. Quel bon prétexte pour ces seigneurs républicains que ce pouvoir séculaire! Mais franchement que de gens sont revenus de la république quand ils ont connu les républicains! En vérité il n'y a que les républiques pour faire adorer les monarchies. Le mot est de M. de Voltaire. La morale de cette histoire, c'est qu'on aimerait peut-être la république s'il n'y avait pas de républicains. Et des accusateurs publics, des insulteurs de Lamoricière, j'en sais qui portent fièrement des titres et des croix qui leur viennent de Pie IX. Du moins quand un valet se sépare de son maître, il en dépouille la livrée. Si quelqu'un me demande comment j'ose appeler mon général Lamoricière tout court, je répondrai comme ce soldat de Villars :

— On ne dit pas monsieur César.

III

La Cimara. — La Pilote. — Dimanche! — Brigadier vous avez raison. — Le cafetier de la Longara. — Des coups de stylet en général. — Le saigneur. — Le vicomte de Sinéty. — Gaston Teissier. — Le capitaine de Charette. — Au pont Sixte. — Monseigneur de Mérode. — Le soleil du bataillon. — La première étape. — Chanson de la Cantinière.

La première caserne des Franco-Belges fut la Cimara. C'était un immense couvent, obscur, dégradé, mal tenu et peuplé d'insectes. On fut enchanté de le quitter pour la caserne de la place de la Pilote, contiguë au ministère des armes.

Nous voilà donc à la Pilote, franchement soldats, vêtus en zouaves, car on avait changé notre uniforme de chasseurs à pied. Exercices, appels, théorie, factions, rien ne manqua à notre bonheur. La place de la Pilote est une sorte de côte pavée, sur laquelle il était difficile d'opérer avec alignement; de temps à autre, en descendant, la compagnie semblait patiner; et quand l'un de nous tombait, on se tenait à quatre pour ne pas rire; gare la salle de police! On n'y allait pas de main morte.

Dimanche!... vite on s'habille, on se pare, on se sauve. Il faut bien montrer son uniforme et se faire voir : l'un court chez le photographe de la Via Fontanella Borghèse; l'autre est en voiture; le Corso, le Pincio sont inondés de carrosses contenant des zouaves pontificaux. Hélas! quelle désillusion! quelle amère surprise! l'homme, à Rome, respecte l'uniforme; la femme le craint, le fuit.

C'est ce qui me faisait ainsi parodier le dicton :

— L'ennui naquit un jour de l'uniforme.

L'ennui naquit aussi d'autre chose.

Un jour Nugon, un des nôtres, paraissait pour la première fois sous son équipement. Il passe en calèche au Corso. Il aperçoit, chemin faisant, MM. Lemerle et de Kersaingilly, également zouaves. Je ne sais quel diable lui suggéra d'adresser un pied de nez à ses deux camarades. Où le malheur ne va-t-il pas se nicher! Le malheur voulut que derrière Lemerle passât un gendarme français. Le gendarme est soupçonneux, c'est là sa moindre qualité. Que ne se figure-t-il pas? Celui-là se figure que le geste est à son adresse; il saute à la calèche, empoigne Nugon, et le conduit au fort Saint-Ange. Nugon, toujours un peu gai, se débattait faiblement, mais chantait;

Brigadier, vous avez raison.

Mais Nugon n'avait pas raison; car il fut mis pour tout de bon en prison. On fit mieux : le lendemain, quand Lemerle et Kersaingilly allèrent le réclamer, on les mit avec lui. Cette histoire fut fâcheuse; mais elle ne nous empêcha pas d'être fort bien avec les gendarmes en général, et les prisonniers en particulier.

Il y avait dans la Longara, en face du Vicolo delle Mantellate, un petit café qui était le nôtre; il était tenu par une cafetière de quarante-cinq à cinquante ans, bonne femme qui raffolait du Français. Mais son fils, un gaillard de vingt ans, un solide gaillard aux cheveux rouges comme ceux de David, en raffolait plus qu'elle. Quand les croisés quittèrent la Longara, il prit le deuil. Pour se consoler, il but, il but trop. Je le rencontrai dans la rue, décrivant des losanges et des zig-zags fantastiques. Il avait mis d'ailleurs ses habits du dimanche.

— Signore, me dit-il, moi aussi je veux être soldat, je veux aller avec vous.

Le tout était accompagné d'homériques hoquets. Je pris sa déclaration pour une lubie d'ivresse. Mais le lendemain, à la Pilote, il se présenta gravement, sans zig-zags ni hoquets, et demanda l'honneur de faire partie du bataillon franco-belge. Survint sa mère, survint sa grand'mère; les bonnes femmes fondaient en larmes; elles tentèrent de le ramener aux demi-

tasses de la Longara ; mais il avait rompu sans retour avec elles.

— Je veux être soldat, répondait-il à toutes leurs objections.

L'obstacle à son désir était qu'il ne savait pas un mot de français. Comme il semblait intelligent, on passa par là-dessus ; c'est si peu de chose que la mémoire des quelques commandements les plus usités. Et pendant qu'on gémissait à la Longara, il y eut un Franco-Belge de plus. Son exemple, d'ailleurs était unique ; car la première condition pour entrer au bataillon était de savoir le français.

On a parlé de coups de couteau donnés par des Romains à des Français pontificaux ; on a dénaturé les faits. L'Italien, à Rome, n'est pas si méchant qu'il en a l'air ; il a le respect de l'uniforme poussé au sublime ; son plus cruel ennemi, habillé en soldat du pape, passerait impunément à portée de son stylet. Mais malheur au *bourgeois* qui a irrité la fibre sanguinaire de ces hommes ; malheur à qui repasse trop souvent sous le balcon d'où tombent des sourires, malheur à qui, dans une ruelle écartée, la nuit, ressemble à leur ennemi : un bras se lève et retombe ; le sang coule et la vengeance est satisfaite. Qu'on n'aille pas croire cependant le stylet passé dans les us quotidiens du Romain. Les seules attaques à main armée qui aient eu lieu à Rome en six mois, les voici :

Un soir, Gros de Perrodil suivait le trottoir de la Longara pour rentrer au Ritiro. Un homme passe comme le vent à côté de lui; une minute s'écoule, et trois gendarmes pontificaux et essoufflés mettent la main au collet de Perrodil. Il paraît qu'un bravo venait de saigner une honnête fille du Transtevère, et l'on prenait notre lieutenant pour le saigneur. Perrodil, pour se faire relâcher du trio vengeur, leur parlait quelque chose comme un salmigondis d'arabe, de français et d'espagnol. Ce ne fut qu'à la vue de son passeport que le trio s'attendrit, s'excusa et se relança à la poursuite du saigneur.

Le vicomte de Sinéty et M. de Beaumont étaient dans une rue peu éclairée. Un homme se glissa le long du mur, se dressa près d'eux, cria: Mort aux Français! et décocha un coup de poignard. M. de Sinéty fut blessé fort légèrement à la main. Il fut impossible de retrouver l'anti-Français.

Deux croisés, dont l'un était Gaston Teissier, furent assaillis à onze heures du soir dans la rue Papale. Heureusement, ils avaient d'énormes gourdins, jouèrent du bâton et jouèrent des jambes du côté du fort Saint-Ange.

Le capitaine de Charette allait en voiture de Rome à Terni. Il fut attaqué par quatre brigands, armés de toutes pièces; il essuya quatre coups de feu, sauta de la voiture et lâcha sur mes lâches une volée de coups de revolver. Ils décampèrent

à toutes jambes; l'un d'eux, blessé par le brave capitaine, fut pris et mourut de sa blessure.

Près du pont Sixte, vers dix heures du soir, j'étais en calèche. Mon cocher modère l'allure du cheval. J'avais le bras gauche faisant saillie hors de la voiture. Je vois soudain se dresser près de moi une ombre grise; instinctivement je me rejette en arrière; j'entends le bruit sec d'un poignard s'enfonçant dans le bois. Le coup avait été si violent que la paroi du véhicule en était fendue. J'avais sur moi un petit pistolet de poche, que m'avait prêté ce pauvre Félix de Montravel. Le cocher brâillait. Je lui mis le canon sous le nez :

— Marche, ou tu es mort!

Il partit à fond de train; je crus qu'il avait juré de me rompre le cou.

Voilà les seuls faits connus; encore on peut les atténuer en disant qu'à cette époque le garibaldien pullulait à Rome. Que l'on note bien aussi que tous les individus attaqués n'étaient pas en uniforme, sauf peut-être le baron de Charette.

Dans les premiers jours du mois de septembre, le bruit courut à la Pilote que nous allions bientôt rejoindre le bataillon, au camp de Terni. Adieu Rome! combien de nous ne te reverront plus! On partit un lundi soir, à minuit. Dans la journée, Mgr. de Mérode avait visité la caserne et les partants. La veille même de notre départ, je crois, il était revenu de Velletri ou de Frosinone.

Nous avions avec nous un de ses parents, simple soldat, le baron de Fortsner de Dambnoy, un charmant baron. Le soleil de la compagnie, que dis-je? le soleil du bataillon était un autre baron, connu dans la littérature parisienne; chevalier de Malte, chevalier de Saint-Ferdinand, chevalier de Saint-Marin, chevalier de ceci et de cela, le cher baron Barghon de Fort-Rion illuminait les Franco-Belges. Il n'y avait pas de fêtes sans ses croix; et quand on lui voyait ses croix, on se disait : Hosannah! Ce jour est un grand jour! Béni soit celui qui a donné des croix à Fort-Rion pour notre plus grande joie! Gloire à notre soleil! Hosannah! — Le cher baron maintenant est au service de l'Autriche; ne supposez pas que ce soit pour refaire sa fortune. — Nous avions encore, dans notre détachement, Nalbert, fils du propriétaire de l'hôtel des Missions étangères à Paris, un brave et excellent garçon; de Kermoal, un vrai Breton, il l'a montré plus tard, et quelques autres non venus du corps Cathelineau. Le sous-lieutenant Thomalet commandait le détachement; il avait gagné ses épaulettes à la prise de Pérouse; il avait été le premier à l'assaut. Il fut excellent pour nous; il comprit qu'on ne se fait pas soldat en un jour, et qu'un sac est lourd à la première des étapes d'une carrière militaire. Combien d'entre nous n'avaient encore connu de la vie que les douceurs du foyer domestique, les baisers de leur mère ou de leur sœur! N'étions-

nous pas presque tous habitués à toutes les fêtes de l'existence, à toutes les joies! Nous avions quitté l'habit de bal pour le harnais du soldat, l'école du monde pour l'école du tirailleur. On portait le sac, on portait Azor et l'on chantait. Le Français chante partout et toujours.

J'ignore si le lieutenant Thomalet savait cela, mais il fit tout comme. Il doubla les haltes, ce qui grand bien nous fit, et l'on arriva sans encombre à Castel-Nuovo. Le matin, sur le grand chemin, nous avions pris le café. On se rangeait par escouades de huit hommes; l'un courait au bois, l'autre à l'eau, celui-là faisait le café. On tendait sa gamelle, on coupait une énorme tranche de son pain de munition, et l'on déjeunait à la petite trempette. Lucullus n'a jamais eu pareil appétit.

En route, je l'ai dit, la chanson ne faisait jamais défaut. Le caporal Segaux nous avait importé la chanson de l'*Alouette*, vraie chanson de troupier en marche, et celle de la *Cantinière*, qui se retrouve dans tous les régiments français; mais nous y avions fait une variante. Au lieu de chanter :

> La cantinière a de beaux bas :
> C'est aux dépens de nos soldats ! etc.

au lieu de remonter hiérarchiquement du soldat au maréchal de France, en faisant assaut de rimes étanges, nous mêlions nos noms à celui de la can-

tinière. Entonnait un couplet qui voulait; et comme on riait, et comme on marchait légèrement!

La cantinière a des cocottes,
C'est aux dépens de m'sieur d'Chazotte.
Mais de Chazotte est militaire;
Vive la jolie cantinière!
Gauche!
Droite!
Serrez,
Emboîtez!
Vive la jolie cantinière!
Gauche!
Droite!
Serrez!
Emboîtez!
Viv' la cantinièr'du quartier!
La cantinière a trois faux-cols;
C'est aux dépens de Lanascol!
Mais Lanascol est militaire, etc.
La cantinière a des p'tits verres;
C'est aux dépens de m'sieu d'Forstner,
Etc...

Et nous n'avions pas de cantinière! On pourra sourire à cette poésie excentrique, peu respectueuse pour la rime; mais j'éprouve une joie amère à me rappeler tous ces incidents comiques ou sérieux. Pauvres camarades! combien d'entre vous dorment au champ de Castelfidardo! Pauvre Lanoscol! pauvre Parcevaux! Je m'attriste, mais doit-on pleurer sur la tombe des héros? On y répand des fleurs; on n'y répand point de larmes.

IV

Castel-Nuovo. — La grange. — La nièce du chanoine. — La nièce du curé. — Civitta Castellana. — La forteresse. — Gasbaroni. — La reine et le brigand. — Mort de Garibaldi. — La mercerie. — La jolie blonde. — Cinq cents boîtes d'allumettes. — Narni. — Le scorpion. — Cauchemar. — Au camp. — Les cantines. — Le loto ou la mort. — Collescipoli. — La serviette et le bâton de cire. — Terni. — A l'assaut!

A Castel-Nuovo, nous couchâmes dans une grange sur de la paille. On dormit cinq heures ; puis on fit le dîner, comme le matin on avait fait le café ; pour entrée, hors-d'œuvre, relevé, entremets, et dessert, nous avions des pommes de terre. Après le dîner, le lieutenant et moi, nous descendîmes au village. Mon costume de zouave ébahissait l'endroit. Nous nous promenions sur la place lorsque le chanoine-curé du pays vint au devant de nous et nous pria de vouloir bien accepter une collation au presbytère. Nous y reçûmes une parfaite hospitalité. Le seigneur chanoine avait une charmante nièce, qui ne laissait pas une seconde nos verres vides. Nous causions moitié italien moitié français. Le bon curé avait les larmes aux yeux en me regardant. Je

n'oublierai jamais ces courts instants de ma vie militaire. A force de faire brindisi, je commençai à trouver que le vin des Grottes ne manque pas d'une certaine énergie.

— Encore un verre ! me disait le curé.

— Merci non, seigneur chanoine.

— Encore un verre ! me disait la nièce en italien.

Et je finissais par céder ; et je finis par être gris.

Quand nous quittâmes le presbytère, je voyais deux Castel-Nuovo et je lorgnais un tout petit peu. Deux heures après, nous nous mettions en marche pour Civitta-Castellana.

C'est une ville aux fortifications admirables ; elles ont été taillées dans le roc, sous je ne sais quel souverain-pontife. Il faut beaucoup monter pour arriver au cœur de la place. Nous tombions littéralement de fatigue ; mais en entrant dans toute ville on oubliait bien vite lassitude, ampoules et autres déboires, pour se redresser fièrement sous le sac. Fatigués ? Allons donc ! On eût cru que nous venions d'une demi-lieue.

— Est-ce qu'ils ont fait la route en voiture ? mandait un habitant.

Mais à peine arrivés aux auberges où l'on nous distribua, ce fut à qui se jetterait le premier sur une paillasse. Trente secondes après, on dormait ; je crois même qu'on ronflait. Je dormis quatre heures. Je rencontrai Ferdinand de Chazotte sur

la place, nous prîmes ensemble le chemin de la forteresse. Elle est superbement située : cent hommes de cœur là-dedans, on tiendrait cent ans. C'est là qu'est enfermé, depuis longues années, le fameux brigand Gasbaroni. Nous demandâmes à le voir. On alla le réveiller; on le traite d'ailleurs fort convenablement. C'est aujourd'hui un vieillard à barbe blanche; mais quel feu toujours dans ce regard, dans ces petits yeux noirs qui flambloient à travers les sourcils! Son secrétaire (car il a un secrétaire) nous vendit un écu la vie du bandit, écrite par lui en mauvais français. Je donnai deux francs à Gasbaroni pour s'acheter du tabac; il parut enchanté, me remercia, et nous nous retirâmes. Il y a de terribles et de singulières histoires sur le compte de cet homme : il a tué avec l'aisance que d'autres mettraient au travail; il a tué l'amant de sa sœur, il a tué son cousin, il a tué celui-ci et celui-là; quant au remords, pour lui c'est un mot nul. Sa bande fit, un jour, prisonnière une reine européenne qui voyageait incognito en Italie. Gasbaroni était absent, mais il arriva bien à temps; car les bandits, après avoir dépouillé Sa Majesté, l'allaient traiter comme une simple mortelle. Le capitaine mit le holà; les bandits obéirent, la reine se découvrit à Gasbaroni. L'honnête brigand lui fit rendre tout ce qu'on lui avait enlevé, délivra ses gens, lui donna la main pour la conduire à sa chaise de poste, la

salua et lui offrit une escorte de sûreté. On prétend que Sa Majesté, reconnaissante, fait à Gasbaroni une pension annuelle d'une centaine d'écus. Cette anecdote est affirmée par les uns et démentie par les autres. On comprendra facilement pourquoi les uns la démentent; mais je dois dire que le brigand lui-même me l'a déclarée apocryphe.

Le commandant de place de Civitta-Castellana se nommait Garibaldi.

Ce nom me rappelle qu'un pauvre chien roux nous avait suivis de Rome, et qu'on l'avait décoré de ce nom. J'assurerais que ce n'était pas à la mode anglaise, d'après laquelle c'eût été une marque d'affection. Pleurez, quatrième compagnie du bataillon franco-belge : Garibaldi a été tué à Castelfidardo! — Le chien est l'ami de l'homme en général et du troupier en particulier : voilà ce que Buffon eût dû dire.

Sur la place, il y avait une petite boutique de mercerie; dans la boutique, la plus ravissante enfant de seize ans qu'on pût imaginer. Elle était d'autant plus belle qu'elle était blonde; et la blonde est rare en Italie. Je vois encore d'ici cette jolie tête si largement encadrée dans une forêt de cheveux, ce teint pâle, ces grands yeux noirs et rêveurs, cette bouche si fine et si rose : Raphael eût copié tout cela. Le bonheur voulut que la boutique de mercerie débitât des allumettes, des *zolfanelli;* or, dans ce pays, on a quelque

chose comme huit boîtes d'allumettes pour un sou, un baïoque. Ce fut bientôt une procession de Franco-Belges entrant dans la mercerie et disant à la jolie blonde :

— Signorina, pour un mezzo-baïoque de zolfanelli.

Une main blanche et fine vous tendait les quatre boîtes. Le soir, la main blanche en avait tendu environ cinq cents ; il n'y en avait plus une dans la mercerie ; mais, ce jour-là, Civitta-Castellana dut se demander pourquoi toutes ses rues étaient semées de boîtes d'allumettes, et redouter la rage des incendiaires. Hélas! nous n'avions rien incendié du tout.

A dix heures du soir, on partit pour Narni ; il y en avait qui soupiraient ; mais, à force de soupirer, on ne soupire plus : la chanson reprit son empire. On arriva consolé à Narni, charmante petite ville, adorablement située, d'où se découvre un panorama splendide. Nous y trouvâmes l'escadron des chevau-légers. Le soir, à la musique, les officiers nous prièrent de boire en leur compagnie, ce dont nous fûmes enchantés. Nous devions tous coucher dans une étable assez malpropre. On obtint du lieutenant qu'on pourrait aller coucher à ses frais à l'hôtel. Aussitôt obtenu, aussitôt fait. Nous étions une dizaine dans une seule chambre, partagés entre cinq de ces grands lits où l'on craint de se perdre. C'étaient Pierre de Penvern, Hyacinthe de Lanascol, Be-

à toutes jambes; l'un d'eux, blessé par le brave capitaine, fut pris et mourut de sa blessure.

Près du pont Sixte, vers dix heures du soir, j'étais en calèche. Mon cocher modère l'allure du cheval. J'avais le bras gauche faisant saillie hors de la voiture. Je vois soudain se dresser près de moi une ombre grise; instinctivement je me rejette en arrière; j'entends le bruit sec d'un poignard s'enfonçant dans le bois. Le coup avait été si violent que la paroi du véhicule en était fendue. J'avais sur moi un petit pistolet de poche, que m'avait prêté ce pauvre Félix de Montravel. Le cocher brâillait. Je lui mis le canon sous le nez :

— Marche, ou tu es mort!

Il partit à fond de train; je crus qu'il avait juré de me rompre le cou.

Voilà les seuls faits connus; encore on peut les atténuer en disant qu'à cette époque le garibaldien pullulait à Rome. Que l'on note bien aussi que tous les individus attaqués n'étaient pas en uniforme, sauf peut-être le baron de Charette.

Dans les premiers jours du mois de septembre, le bruit courut à la Pilote que nous allions bientôt rejoindre le bataillon, au camp de Terni. Adieu Rome! combien de nous ne te reverront plus! On partit un lundi soir, à minuit. Dans la journée, Mgr. de Mérode avait visité la caserne et les partants. La veille même de notre départ, je crois, il était revenu de Velletri ou de Frosinone.

Nous avions avec nous un de ses parents, simple soldat, le baron de Fortsner de Dambnoy, un charmant baron. Le soleil de la compagnie, que dis-je? le soleil du bataillon était un autre baron, connu dans la littérature parisienne; chevalier de Malte, chevalier de Saint-Ferdinand, chevalier de Saint-Marin, chevalier de ceci et de cela, le cher baron Barghon de Fort-Rion illuminait les Franco-Belges. Il n'y avait pas de fêtes sans ses croix; et quand on lui voyait ses croix, on se disait : Hosannah! Ce jour est un grand jour! Béni soit celui qui a donné des croix à Fort-Rion pour notre plus grande joie! Gloire à notre soleil! Hosannah! — Le cher baron maintenant est au service de l'Autriche; ne supposez pas que ce soit pour refaire sa fortune. — Nous avions encore, dans notre détachement, Nalbert, fils du propriétaire de l'hôtel des Missions étangères à Paris, un brave et excellent garçon; de Kermoal, un vrai Breton, il l'a montré plus tard, et quelques autres non venus du corps Cathelineau. Le sous-lieutenant Thomalet commandait le détachement; il avait gagné ses épaulettes à la prise de Pérouse; il avait été le premier à l'assaut. Il fut excellent pour nous; il comprit qu'on ne se fait pas soldat en un jour, et qu'un sac est lourd à la première des étapes d'une carrière militaire. Combien d'entre nous n'avaient encore connu de la vie que les douceurs du foyer domestique, les baisers de leur mère ou de leur sœur! N'étions-

nous pas presque tous habitués à toutes les fêtes de l'existence, à toutes les joies! Nous avions quitté l'habit de bal pour le harnais du soldat, l'école du monde pour l'école du tirailleur. On portait le sac, on portait Azor et l'on chantait. Le Français chante partout et toujours.

J'ignore si le lieutenant Thomalet savait cela, mais il fit tout comme. Il doubla les haltes, ce qui grand bien nous fit, et l'on arriva sans encombre à Castel-Nuovo. Le matin, sur le grand chemin, nous avions pris le café. On se rangeait par escouades de huit hommes; l'un courait au bois, l'autre à l'eau, celui-là faisait le café. On tendait sa gamelle, on coupait une énorme tranche de son pain de munition, et l'on déjeunait à la petite trempette. Lucullus n'a jamais eu pareil appétit.

En route, je l'ai dit, la chanson ne faisait jamais défaut. Le caporal Segaux nous avait importé la chanson de l'*Alouette*, vraie chanson de troupier en marche, et celle de la *Cantinière*, qui se retrouve dans tous les régiments français; mais nous y avions fait une variante. Au lieu de chanter:

La cantinière a de beaux bas:
C'est aux dépens de nos soldats! etc.

au lieu de remonter hiérarchiquement du soldat au maréchal de France, en faisant assaut de rimes étanges, nous mêlions nos noms à celui de la can-

tinière. Entonnait un couplet qui voulait; et comme on riait, et comme on marchait légèrement!

La cantinière a des cocottes,
C'est aux dépens de m'sieur d'Chazotte.
Mais de Chazotte est militaire;
Vive la jolie cantinière!
Gauche!
Droite!
Serrez,
Emboîtez!
Vive la jolie cantinière!
Gauche!
Droite!
Serrez!
Emboîtez!
Viv' la cantinièr'du quartier!
La cantinière a trois faux-cols;
C'est aux dépens de Lanascol!
Mais Lanascol est militaire, etc.
La cantinière a des p'tits verres;
C'est aux dépens de m'sieu d'Forstner,
Etc...

Et nous n'avions pas de cantinière! On pourra sourire à cette poésie excentrique, peu respectueuse pour la rime; mais j'éprouve une joie amère à me rappeler tous ces incidents comiques ou sérieux. Pauvres camarades! combien d'entre vous dorment au champ de Castelfidardo! Pauvre Lanoscol! pauvre Parcevaux! Je m'attriste, mais doit-on pleurer sur la tombe des héros? On y répand des fleurs; on n'y répand point de larmes.

IV

Castel-Nuovo. — La grange. — La nièce du chanoine. — La nièce du curé. — Civitta Castellana. — La forteresse. — Gasbaroni. — La reine et le brigand. — Mort de Garibaldi. — La mercerie. — La jolie blonde. — Cinq cents boîtes d'allumettes. — Narni. — Le scorpion. — Cauchemar. — Au camp. — Les cantines. — Le loto ou la mort. — Collescipoli. — La serviette et le bâton de cire. — Terni. — A l'assaut!

A Castel-Nuovo, nous couchâmes dans une grange sur de la paille. On dormit cinq heures ; puis on fit le dîner, comme le matin on avait fait le café ; pour entrée, hors-d'œuvre, relevé, entremets, et dessert, nous avions des pommes de terre. Après le dîner, le lieutenant et moi, nous descendîmes au village. Mon costume de zouave ébahissait l'endroit. Nous nous promenions sur la place lorsque le chanoine-curé du pays vint au devant de nous et nous pria de vouloir bien accepter une collation au presbytère. Nous y reçûmes une parfaite hospitalité. Le seigneur chanoine avait une charmante nièce, qui ne laissait pas une seconde nos verres vides. Nous causions moitié italien moitié français. Le bon curé avait les larmes aux yeux en me regardant. Je

n'oublierai jamais ces courts instants de ma vie militaire. A force de faire brindisi, je commençai à trouver que le vin des Grottes ne manque pas d'une certaine énergie.

— Encore un verre ! me disait le curé.

— Merci non, seigneur chanoine.

— Encore un verre ! me disait la nièce en italien.

Et je finissais par céder ; et je finis par être gris.

Quand nous quittâmes le presbytère, je voyais deux Castel-Nuovo et je lezangeais un tout petit peu. Deux heures après, nous nous mettions en marche pour Civitta-Castellana.

C'est une ville aux fortifications admirables ; elles ont été taillées dans le roc, sous je ne sais quel souverain-pontife. Il faut beaucoup monter pour arriver au cœur de la place. Nous tombions littéralement de fatigue ; mais en entrant dans toute ville on oubliait bien vite lassitude, ampoules et autres déboires, pour se redresser fièrement sous le sac. Fatigués ? Allons donc ! On eût cru que nous venions d'une demi-lieue.

— Est-ce qu'ils ont fait la route en voiture ? mandait un habitant.

Mais à peine arrivés aux auberges où l'on nous distribua, ce fut à qui se jetterait le premier sur une paillasse. Trente secondes après, on dormait ; je crois même qu'on ronflait. Je dormis quatre heures. Je rencontrai Ferdinand de Chazotte sur

la place, nous prîmes ensemble le chemin de la forteresse. Elle est superbement située : cent hommes de cœur là-dedans, on tiendrait cent ans. C'est là qu'est enfermé, depuis longues années, le fameux brigand Gasbaroni. Nous demandâmes à le voir. On alla le réveiller; on le traite d'ailleurs fort convenablement. C'est aujourd'hui un vieillard à barbe blanche; mais quel feu toujours dans ce regard, dans ces petits yeux noirs qui flambloient à travers les sourcils! Son secrétaire (car il a un secrétaire) nous vendit un écu la vie du bandit, écrite par lui en mauvais français. Je donnai deux francs à Gasbaroni pour s'acheter du tabac; il parut enchanté, me remercia, et nous nous retirâmes. Il y a de terribles et de singulières histoires sur le compte de cet homme : il a tué avec l'aisance que d'autres mettraient au travail; il a tué l'amant de sa sœur, il a tué son cousin, il a tué celui-ci et celui-là; quant au remords, pour lui c'est un mot nul. Sa bande fit, un jour, prisonnière une reine européenne qui voyageait incognito en Italie. Gasbaroni était absent, mais il arriva bien à temps; car les bandits, après avoir dépouillé Sa Majesté, l'allaient traiter comme une simple mortelle. Le capitaine mit le holà; les bandits obéirent, la reine se découvrit à Gasbaroni. L'honnête brigand lui fit rendre tout ce qu'on lui avait enlevé, délivra ses gens, lui donna la main pour la conduire à sa chaise de poste, la

salua et lui offrit une escorte de sûreté. On prétend que Sa Majesté, reconnaissante, fait à Gasbaroni une pension annuelle d'une centaine d'écus. Cette anecdote est affirmée par les uns et démentie par les autres. On comprendra facilement pourquoi les uns la démentent; mais je dois dire que le brigand lui-même me l'a déclarée apocryphe.

Le commandant de place de Civitta-Castellana se nommait Garibaldi.

Ce nom me rappelle qu'un pauvre chien roux nous avait suivis de Rome, et qu'on l'avait décoré de ce nom. J'assurerais que ce n'était pas à la mode anglaise, d'après laquelle c'eût été une marque d'affection. Pleurez, quatrième compagnie du bataillon franco-belge : Garibaldi a été tué à Castelfidardo! — Le chien est l'ami de l'homme en général et du troupier en particulier : voilà ce que Buffon eût dû dire.

Sur la place, il y avait une petite boutique de mercerie; dans la boutique, la plus ravissante enfant de seize ans qu'on pût imaginer. Elle était d'autant plus belle qu'elle était blonde; et la blonde est rare en Italie. Je vois encore d'ici cette jolie tête si largement encadrée dans une forêt de cheveux, ce teint pâle, ces grands yeux noirs et rêveurs, cette bouche si fine et si rose : Raphael eût copié tout cela. Le bonheur voulut que la boutique de mercerie débitât des allumettes, des *zolfanelli;* or, dans ce pays, on a quelque

chose comme huit boîtes d'allumettes pour un sou, un baïoque. Ce fut bientôt une procession de Franco-Belges entrant dans la mercerie et disant à la jolie blonde :

— Signorina, pour un mezzo-baïoque de zolfanelli.

Une main blanche et fine vous tendait les quatre boîtes. Le soir, la main blanche en avait tendu environ cinq cents; il n'y en avait plus une dans la mercerie; mais, ce jour-là, Civitta-Castellana dut se demander pourquoi toutes ses rues étaient semées de boîtes d'allumettes, et redouter la rage des incendiaires. Hélas! nous n'avions rien incendié du tout.

A dix heures du soir, on partit pour Narni; il y en avait qui soupiraient; mais, à force de soupirer, on ne soupire plus : la chanson reprit son empire. On arriva consolé à Narni, charmante petite ville, adorablement située, d'où se découvre un panorama splendide. Nous y trouvâmes l'escadron des chevau-légers. Le soir, à la musique, les officiers nous prièrent de boire en leur compagnie, ce dont nous fûmes enchantés. Nous devions tous coucher dans une étable assez malpropre. On obtint du lieutenant qu'on pourrait aller coucher à ses frais à l'hôtel. Aussitôt obtenu, aussitôt fait. Nous étions une dizaine dans une seule chambre, partagés entre cinq de ces grands lits où l'on craint de se perdre. C'étaient Pierre de Penvern, Hyacinthe de Lanascol, Be-

à toutes jambes; l'un d'eux, blessé par le brave capitaine, fut pris et mourut de sa blessure.

Près du pont Sixte, vers dix heures du soir, j'étais en calèche. Mon cocher modère l'allure du cheval. J'avais le bras gauche faisant saillie hors de la voiture. Je vois soudain se dresser près de moi une ombre grise; instinctivement je me rejette en arrière; j'entends le bruit sec d'un poignard s'enfonçant dans le bois. Le coup avait été si violent que la paroi du véhicule en était fendue. J'avais sur moi un petit pistolet de poche, que m'avait prêté ce pauvre Félix de Montravel. Le cocher brâillait. Je lui mis le canon sous le nez :

— Marche, ou tu es mort!

Il partit à fond de train; je crus qu'il avait juré de me rompre le cou.

Voilà les seuls faits connus; encore on peut les atténuer en disant qu'à cette époque le garibaldien pullulait à Rome. Que l'on note bien aussi que tous les individus attaqués n'étaient pas en uniforme, sauf peut-être le baron de Charette.

Dans les premiers jours du mois de septembre, le bruit courut à la Pilote que nous allions bientôt rejoindre le bataillon, au camp de Terni. Adieu Rome! combien de nous ne te reverront plus! On partit un lundi soir, à minuit. Dans la journée, Mgr. de Mérode avait visité la caserne et les partants. La veille même de notre départ, je crois, il était revenu de Velletri ou de Frosinone.

Nous avions avec nous un de ses parents, simple soldat, le baron de Fortsner de Dambnoy, un charmant baron. Le soleil de la compagnie, que dis-je? le soleil du bataillon était un autre baron, connu dans la littérature parisienne; chevalier de Malte, chevalier de Saint-Ferdinand, chevalier de Saint-Marin, chevalier de ceci et de cela, le cher baron Barghon de Fort-Rion illuminait les Franco-Belges. Il n'y avait pas de fêtes sans ses croix; et quand on lui voyait ses croix, on se disait : Hosannah! Ce jour est un grand jour! Béni soit celui qui a donné des croix à Fort-Rion pour notre plus grande joie! Gloire à notre soleil! Hosannah! — Le cher baron maintenant est au service de l'Autriche; ne supposez pas que ce soit pour refaire sa fortune. — Nous avions encore, dans notre détachement, Nalbert, fils du propriétaire de l'hôtel des Missions étangères à Paris, un brave et excellent garçon; de Kermoal, un vrai Breton, il l'a montré plus tard, et quelques autres non venus du corps Cathelineau. Le sous-lieutenant Thomalet commandait le détachement; il avait gagné ses épaulettes à la prise de Pérouse; il avait été le premier à l'assaut. Il fut excellent pour nous; il comprit qu'on ne se fait pas soldat en un jour, et qu'un sac est lourd à la première des étapes d'une carrière militaire. Combien d'entre nous n'avaient encore connu de la vie que les douceurs du foyer domestique, les baisers de leur mère ou de leur sœur! N'étions-

nous pas presque tous habitués à toutes les fêtes de l'existence, à toutes les joies! Nous avions quitté l'habit de bal pour le harnais du soldat, l'école du monde pour l'école du tirailleur. On portait le sac, on portait Azor et l'on chantait. Le Français chante partout et toujours.

J'ignore si le lieutenant Thomalet savait cela, mais il fit tout comme. Il doubla les haltes, ce qui grand bien nous fit, et l'on arriva sans encombre à Castel-Nuovo. Le matin, sur le grand chemin, nous avions pris le café. On se rangeait par escouades de huit hommes; l'un courait au bois, l'autre à l'eau, celui-là faisait le café. On tendait sa gamelle, on coupait une énorme tranche de son pain de munition, et l'on déjeunait à la petite trempette. Lucullus n'a jamais eu pareil appétit.

En route, je l'ai dit, la chanson ne faisait jamais défaut. Le caporal Segaux nous avait importé la chanson de l'*Alouette*, vraie chanson de troupier en marche, et celle de la *Cantinière*, qui se retrouve dans tous les régiments français; mais nous y avions fait une variante. Au lieu de chanter:

La cantinière a de beaux bas:
C'est aux dépens de nos soldats! etc.

au lieu de remonter hiérarchiquement du soldat au maréchal de France, en faisant assaut de rimes étanges, nous mêlions nos noms à celui de la can-

tinière. Entonnait un couplet qui voulait; et comme on riait, et comme on marchait légèrement!

La cantinière a des cocottes,
C'est aux dépens de m'sieur d'Chazotte.
Mais de Chazotte est militaire;
Vive la jolie cantinière!
Gauche!
Droite!
Serrez,
Emboîtez!
Vive la jolie cantinière!
Gauche!
Droite!
Serrez!
Emboîtez!
Viv' la cantinièr'du quartier!
La cantinière a trois faux-cols;
C'est aux dépens de Lanascol!
Mais Lanascol est militaire, etc.
La cantinière a des p'tits verres;
C'est aux dépens de m'sieu d'Forstner,
Etc...

Et nous n'avions pas de cantinière! On pourra sourire à cette poésie excentrique, peu respectueuse pour la rime; mais j'éprouve une joie amère à me rappeler tous ces incidents comiques ou sérieux. Pauvres camarades! combien d'entre vous dorment au champ de Castelfidardo! Pauvre Lanoscol! pauvre Parcevaux! Je m'attriste, mais doit-on pleurer sur la tombe des héros? On y répand des fleurs; on n'y répand point de larmes.

IV

Castel-Nuovo. — La grange. — La nièce du chanoine. — La nièce du curé. — Civitta Castellana. — La forteresse. — Gasbaroni. — La reine et le brigand. — Mort de Garibaldi. — La mercerie. — La jolie blonde. — Cinq cents boîtes d'allumettes. — Narni. — Le scorpion. — Cauchemar. — Au camp. — Les cantines. — Le loto ou la mort. — Collescipoli. — La serviette et le bâton de cire. — Terni. — A l'assaut!

A Castel-Nuovo, nous couchâmes dans une grange sur de la paille. On dormit cinq heures ; puis on fit le dîner, comme le matin on avait fait le café ; pour entrée, hors-d'œuvre, relevé, entremets, et dessert, nous avions des pommes de terre. Après le dîner, le lieutenant et moi, nous descendîmes au village. Mon costume de zouave ébahissait l'endroit. Nous nous promenions sur la place lorsque le chanoine-curé du pays vint au devant de nous et nous pria de vouloir bien accepter une collation au presbytère. Nous y reçûmes une parfaite hospitalité. Le seigneur chanoine avait une charmante nièce, qui ne laissait pas une seconde nos verres vides. Nous causions moitié italien moitié français. Le bon curé avait les larmes aux yeux en me regardant. Je

n'oublierai jamais ces courts instants de ma vie militaire. A force de faire brindisi, je commençai à trouver que le vin des Grottes ne manque pas d'une certaine énergie.

— Encore un verre ! me disait le curé.

— Merci non, seigneur chanoine.

— Encore un verre ! me disait la nièce en italien.

Et je finissais par céder ; et je finis par être gris.

Quand nous quittâmes le presbytère, je voyais deux Castel-Nuovo et je lorgnais un tout petit peu. Deux heures après, nous nous mettions en marche pour Civitta-Castellana.

C'est une ville aux fortifications admirables ; elles ont été taillées dans le roc, sous je ne sais quel souverain-pontife. Il faut beaucoup monter pour arriver au cœur de la place. Nous tombions littéralement de fatigue ; mais en entrant dans toute ville on oubliait bien vite lassitude, ampoules et autres déboires, pour se redresser fièrement sous le sac. Fatigués ? Allons donc ! On eût cru que nous venions d'une demi-lieue.

— Est-ce qu'ils ont fait la route en voiture ? mandait un habitant.

Mais à peine arrivés aux auberges où l'on nous distribua, ce fut à qui se jetterait le premier sur une paillasse. Trente secondes après, on dormait ; je crois même qu'on ronflait. Je dormis quatre heures. Je rencontrai Ferdinand de Chazotte sur

la place, nous prîmes ensemble le chemin de la forteresse. Elle est superbement située : cent hommes de cœur là-dedans, on tiendrait cent ans. C'est là qu'est enfermé, depuis longues années, le fameux brigand Gasbaroni. Nous demandâmes à le voir. On alla le réveiller; on le traite d'ailleurs fort convenablement. C'est aujourd'hui un vieillard à barbe blanche; mais quel feu toujours dans ce regard, dans ces petits yeux noirs qui flambloient à travers les sourcils! Son secrétaire (car il a un secrétaire) nous vendit un écu la vie du bandit, écrite par lui en mauvais français. Je donnai deux francs à Gasbaroni pour s'acheter du tabac; il parut enchanté, me remercia, et nous nous retirâmes. Il y a de terribles et de singulières histoires sur le compte de cet homme : il a tué avec l'aisance que d'autres mettraient au travail; il a tué l'amant de sa sœur, il a tué son cousin, il a tué celui-ci et celui-là; quant au remords, pour lui c'est un mot nul. Sa bande fit, un jour, prisonnière une reine européenne qui voyageait incognito en Italie. Gasbaroni était absent, mais il arriva bien à temps; car les bandits, après avoir dépouillé Sa Majesté, l'allaient traiter comme une simple mortelle. Le capitaine mit le holà; les bandits obéirent, la reine se découvrit à Gasbaroni. L'honnête brigand lui fit rendre tout ce qu'on lui avait enlevé, délivra ses gens, lui donna la main pour la conduire à sa chaise de poste, la

salua et lui offrit une escorte de sûreté. On prétend que Sa Majesté, reconnaissante, fait à Gasbaroni une pension annuelle d'une centaine d'écus. Cette anecdote est affirmée par les uns et démentie par les autres. On comprendra facilement pourquoi les uns la démentent ; mais je dois dire que le brigand lui-même me l'a déclarée apocryphe.

Le commandant de place de Civitta-Castellana se nommait Garibaldi.

Ce nom me rappelle qu'un pauvre chien roux nous avait suivis de Rome, et qu'on l'avait décoré de ce nom. J'assurerais que ce n'était pas à la mode anglaise, d'après laquelle c'eût été une marque d'affection. Pleurez, quatrième compagnie du bataillon franco-belge : Garibaldi a été tué à Castelfidardo ! — Le chien est l'ami de l'homme en général et du troupier en particulier : voilà ce que Buffon eût dû dire.

Sur la place, il y avait une petite boutique de mercerie ; dans la boutique, la plus ravissante enfant de seize ans qu'on pût imaginer. Elle était d'autant plus belle qu'elle était blonde ; et la blonde est rare en Italie. Je vois encore d'ici cette jolie tête si largement encadrée dans une forêt de cheveux, ce teint pâle, ces grands yeux noirs et rêveurs, cette bouche si fine et si rose : Raphael eût copié tout cela. Le bonheur voulut que la boutique de mercerie débitât des allumettes, des *zolfanelli ;* or, dans ce pays, on a quelque

chose comme huit boîtes d'allumettes pour un sou, un baïoque. Ce fut bientôt une procession de Franco-Belges entrant dans la mercerie et disant à la jolie blonde :

— Signorina, pour un mezzo-baïoque de zolfanelli.

Une main blanche et fine vous tendait les quatre boîtes. Le soir, la main blanche en avait tendu environ cinq cents ; il n'y en avait plus une dans la mercerie ; mais, ce jour-là, Civitta-Castellana dut se demander pourquoi toutes ses rues étaient semées de boîtes d'allumettes, et redouter la rage des incendiaires. Hélas ! nous n'avions rien incendié du tout.

A dix heures du soir, on partit pour Narni ; il y en avait qui soupiraient ; mais, à force de soupirer, on ne soupire plus : la chanson reprit son empire. On arriva consolé à Narni, charmante petite ville, adorablement située, d'où se découvre un panorama splendide. Nous y trouvâmes l'escadron des chevau-légers. Le soir, à la musique, les officiers nous prièrent de boire en leur compagnie, ce dont nous fûmes enchantés. Nous devions tous coucher dans une étable assez malpropre. On obtint du lieutenant qu'on pourrait aller coucher à ses frais à l'hôtel. Aussitôt obtenu, aussitôt fait. Nous étions une dizaine dans une seule chambre, partagés entre cinq de ces grands lits où l'on craint de se perdre. C'étaient Pierre de Penvern, Hyacinthe de Lanascol, Be-

à toutes jambes; l'un d'eux, blessé par le brave capitaine, fut pris et mourut de sa blessure.

Près du pont Sixte, vers dix heures du soir, j'étais en calèche. Mon cocher modère l'allure du cheval. J'avais le bras gauche faisant saillie hors de la voiture. Je vois soudain se dresser près de moi une ombre grise; instinctivement je me rejette en arrière; j'entends le bruit sec d'un poignard s'enfonçant dans le bois. Le coup avait été si violent que la paroi du véhicule en était fendue. J'avais sur moi un petit pistolet de poche, que m'avait prêté ce pauvre Félix de Montravel. Le cocher brâillait. Je lui mis le canon sous le nez :

— Marche, ou tu es mort!

Il partit à fond de train; je crus qu'il avait juré de me rompre le cou.

Voilà les seuls faits connus; encore on peut les atténuer en disant qu'à cette époque le garibaldien pullulait à Rome. Que l'on note bien aussi que tous les individus attaqués n'étaient pas en uniforme, sauf peut-être le baron de Charette.

Dans les premiers jours du mois de septembre, le bruit courut à la Pilote que nous allions bientôt rejoindre le bataillon, au camp de Terni. Adieu Rome! combien de nous ne te reverront plus! On partit un lundi soir, à minuit. Dans la journée, Mgr. de Mérode avait visité la caserne et les partants. La veille même de notre départ, je crois, il était revenu de Velletri ou de Frosinone.

Nous avions avec nous un de ses parents, simple soldat, le baron de Fortsner de Dambnoy, un charmant baron. Le soleil de la compagnie, que dis-je? le soleil du bataillon était un autre baron, connu dans la littérature parisienne; chevalier de Malte, chevalier de Saint-Ferdinand, chevalier de Saint-Marin, chevalier de ceci et de cela, le cher baron Barghon de Fort-Rion illuminait les Franco-Belges. Il n'y avait pas de fêtes sans ses croix; et quand on lui voyait ses croix, on se disait : Hosannah! Ce jour est un grand jour! Béni soit celui qui a donné des croix à Fort-Rion pour notre plus grande joie! Gloire à notre soleil! Hosannah! — Le cher baron maintenant est au service de l'Autriche; ne supposez pas que ce soit pour refaire sa fortune. — Nous avions encore, dans notre détachement, Nalbert, fils du propriétaire de l'hôtel des Missions étangères à Paris, un brave et excellent garçon; de Kermoal, un vrai Breton, il l'a montré plus tard, et quelques autres non venus du corps Cathelineau. Le sous-lieutenant Thomalet commandait le détachement; il avait gagné ses épaulettes à la prise de Pérouse; il avait été le premier à l'assaut. Il fut excellent pour nous; il comprit qu'on ne se fait pas soldat en un jour, et qu'un sac est lourd à la première des étapes d'une carrière militaire. Combien d'entre nous n'avaient encore connu de la vie que les douceurs du foyer domestique, les baisers de leur mère ou de leur sœur! N'étions-

nous pas presque tous habitués à toutes les fêtes de l'existence, à toutes les joies! Nous avions quitté l'habit de bal pour le harnais du soldat, l'école du monde pour l'école du tirailleur. On portait le sac, on portait Azor et l'on chantait. Le Français chante partout et toujours.

J'ignore si le lieutenant Thomalet savait cela, mais il fit tout comme. Il doubla les haltes, ce qui grand bien nous fit, et l'on arriva sans encombre à Castel-Nuovo. Le matin, sur le grand chemin, nous avions pris le café. On se rangeait par escouades de huit hommes; l'un courait au bois, l'autre à l'eau, celui-là faisait le café. On tendait sa gamelle, on coupait une énorme tranche de son pain de munition, et l'on déjeunait à la petite trempette. Lucullus n'a jamais eu pareil appétit.

En route, je l'ai dit, la chanson ne faisait jamais défaut. Le caporal Segaux nous avait importé la chanson de l'*Alouette*, vraie chanson de troupier en marche, et celle de la *Cantinière*, qui se retrouve dans tous les régiments français; mais nous y avions fait une variante. Au lieu de chanter:

> La cantinière a de beaux bas:
> C'est aux dépens de nos soldats! etc.

au lieu de remonter hiérarchiquement du soldat au maréchal de France, en faisant assaut de rimes étanges, nous mêlions nos noms à celui de la can-

tinière. Entonnait un couplet qui voulait; et comme on riait, et comme on marchait légèrement!

La cantinière a des cocottes,
C'est aux dépens de m'sieur d'Chazotte.
Mais de Chazotte est militaire;
Vive la jolie cantinière!
Gauche!
Droite!
Serrez,
Emboîtez!
Vive la jolie cantinière!
Gauche!
Droite!
Serrez!
Emboîtez!
Viv' la cantinièr'du quartier!
La cantinière a trois faux-cols;
C'est aux dépens de Lanascol!
Mais Lanascol est militaire, etc.
La cantinière a des p'tits verres;
C'est aux dépens de m'sieu d'Forstner,
Etc...

Et nous n'avions pas de cantinière! On pourra sourire à cette poésie excentrique, peu respectueuse pour la rime; mais j'éprouve une joie amère à me rappeler tous ces incidents comiques ou sérieux. Pauvres camarades! combien d'entre vous dorment au champ de Castelfidardo! Pauvre Lanoscol! pauvre Parcevaux! Je m'attriste, mais doit-on pleurer sur la tombe des héros? On y répand des fleurs; on n'y répand point de larmes.

IV

Castel-Nuovo. — La grange. — La nièce du chanoine. — La nièce du curé. — Civitta Castellana. — La forteresse. — Gasbaroni. — La reine et le brigand. — Mort de Garibaldi. — La mercerie. — La jolie blonde. — Cinq cents boîtes d'allumettes. — Narni. — Le scorpion. — Cauchemar. — Au camp. — Les cantines. — Le loto ou la mort. — Collescipoli. — La serviette et le bâton de cire. — Terni. — A l'assaut!

A Castel-Nuovo, nous couchâmes dans une grange sur de la paille. On dormit cinq heures ; puis on fit le dîner, comme le matin on avait fait le café ; pour entrée, hors-d'œuvre, relevé, entremets, et dessert, nous avions des pommes de terre. Après le dîner, le lieutenant et moi, nous descendîmes au village. Mon costume de zouave ébahissait l'endroit. Nous nous promenions sur la place lorsque le chanoine-curé du pays vint au devant de nous et nous pria de vouloir bien accepter une collation au presbytère. Nous y reçûmes une parfaite hospitalité. Le seigneur chanoine avait une charmante nièce, qui ne laissait pas une seconde nos verres vides. Nous causions moitié italien moitié français. Le bon curé avait les larmes aux yeux en me regardant. Je

n'oublierai jamais ces courts instants de ma vie militaire. A force de faire brindisi, je commençai à trouver que le vin des Grottes ne manque pas d'une certaine énergie.

— Encore un verre ! me disait le curé.

— Merci non, seigneur chanoine.

— Encore un verre ! me disait la nièce en italien.

Et je finissais par céder ; et je finis par être gris.

Quand nous quittâmes le presbytère, je voyais deux Castel-Nuovo et je lorgnais un tout petit peu. Deux heures après, nous nous mettions en marche pour Civitta-Castellana.

C'est une ville aux fortifications admirables ; elles ont été taillées dans le roc, sous je ne sais quel souverain-pontife. Il faut beaucoup monter pour arriver au cœur de la place. Nous tombions littéralement de fatigue ; mais en entrant dans toute ville on oubliait bien vite lassitude, ampoules et autres déboires, pour se redresser fièrement sous le sac. Fatigués ? Allons donc ! On eût cru que nous venions d'une demi-lieue.

— Est-ce qu'ils ont fait la route en voiture ? mandait un habitant.

Mais à peine arrivés aux auberges où l'on nous distribua, ce fut à qui se jetterait le premier sur une paillasse. Trente secondes après, on dormait ; je crois même qu'on ronflait. Je dormis quatre heures. Je rencontrai Ferdinand de Chazotte sur

la place, nous prîmes ensemble le chemin de la forteresse. Elle est superbement située : cent hommes de cœur là-dedans, on tiendrait cent ans. C'est là qu'est enfermé, depuis longues années, le fameux brigand Gasbaroni. Nous demandâmes à le voir. On alla le réveiller; on le traite d'ailleurs fort convenablement. C'est aujourd'hui un vieillard à barbe blanche; mais quel feu toujours dans ce regard, dans ces petits yeux noirs qui flambloient à travers les sourcils! Son secrétaire (car il a un secrétaire) nous vendit un écu la vie du bandit, écrite par lui en mauvais français. Je donnai deux francs à Gasbaroni pour s'acheter du tabac; il parut enchanté, me remercia, et nous nous retirâmes. Il y a de terribles et de singulières histoires sur le compte de cet homme : il a tué avec l'aisance que d'autres mettraient au travail; il a tué l'amant de sa sœur, il a tué son cousin, il a tué celui-ci et celui-là; quant au remords, pour lui c'est un mot nul. Sa bande fit, un jour, prisonnière une reine européenne qui voyageait incognito en Italie. Gasbaroni était absent; mais il arriva bien à temps; car les bandits, après avoir dépouillé Sa Majesté, l'allaient traiter comme une simple mortelle. Le capitaine mit le holà; les bandits obéirent, la reine se découvrit à Gasbaroni. L'honnête brigand lui fit rendre tout ce qu'on lui avait enlevé, délivra ses gens, lui donna la main pour la conduire à sa chaise de poste, la

salua et lui offrit une escorte de sûreté. On prétend que Sa Majesté, reconnaissante, fait à Gasbaroni une pension annuelle d'une centaine d'écus. Cette anecdote est affirmée par les uns et démentie par les autres. On comprendra facilement pourquoi les uns la démentent; mais je dois dire que le brigand lui-même me l'a déclarée apocryphe.

Le commandant de place de Civitta-Castellana se nommait Garibaldi.

Ce nom me rappelle qu'un pauvre chien roux nous avait suivis de Rome, et qu'on l'avait décoré de ce nom. J'assurerais que ce n'était pas à la mode anglaise, d'après laquelle c'eût été une marque d'affection. Pleurez, quatrième compagnie du bataillon franco-belge : Garibaldi a été tué à Castelfidardo! — Le chien est l'ami de l'homme en général et du troupier en particulier : voilà ce que Buffon eût dû dire.

Sur la place, il y avait une petite boutique de mercerie; dans la boutique, la plus ravissante enfant de seize ans qu'on pût imaginer. Elle était d'autant plus belle qu'elle était blonde; et la blonde est rare en Italie. Je vois encore d'ici cette jolie tête si largement encadrée dans une forêt de cheveux, ce teint pâle, ces grands yeux noirs et rêveurs, cette bouche si fine et si rose : Raphael eût copié tout cela. Le bonheur voulut que la boutique de mercerie débitât des allumettes, des *zolfanelli;* or, dans ce pays, on a quelque

chose comme huit boîtes d'allumettes pour un sou, un baïoque. Ce fut bientôt une procession de Franco-Belges entrant dans la mercerie et disant à la jolie blonde :

— Signorina, pour un mezzo-baïoque de zolfanelli.

Une main blanche et fine vous tendait les quatre boîtes. Le soir, la main blanche en avait tendu environ cinq cents; il n'y en avait plus une dans la mercerie; mais, ce jour-là, Civitta-Castellana dut se demander pourquoi toutes ses rues étaient semées de boîtes d'allumettes, et redouter la rage des incendiaires. Hélas! nous n'avions rien incendié du tout.

A dix heures du soir, on partit pour Narni; il y en avait qui soupiraient; mais, à force de soupirer, on ne soupire plus : la chanson reprit son empire. On arriva consolé à Narni, charmante petite ville, adorablement située, d'où se découvre un panorama splendide. Nous y trouvâmes l'escadron des chevau-légers. Le soir, à la musique, les officiers nous prièrent de boire en leur compagnie, ce dont nous fûmes enchantés. Nous devions tous coucher dans une étable assez malpropre. On obtint du lieutenant qu'on pourrait aller coucher à ses frais à l'hôtel. Aussitôt obtenu, aussitôt fait. Nous étions une dizaine dans une seule chambre, partagés entre cinq de ces grands lits où l'on craint de se perdre. C'étaient Pierre de Penvern, Hyacinthe de Lanascol, Be-

à toutes jambes; l'un d'eux, blessé par le brave capitaine, fut pris et mourut de sa blessure.

Près du pont Sixte, vers dix heures du soir, j'étais en calèche. Mon cocher modère l'allure du cheval. J'avais le bras gauche faisant saillie hors de la voiture. Je vois soudain se dresser près de moi une ombre grise; instinctivement je me rejette en arrière; j'entends le bruit sec d'un poignard s'enfonçant dans le bois. Le coup avait été si violent que la paroi du véhicule en était fendue. J'avais sur moi un petit pistolet de poche, que m'avait prêté ce pauvre Félix de Montravel. Le cocher brâillait. Je lui mis le canon sous le nez :

— Marche, ou tu es mort!

Il partit à fond de train; je crus qu'il avait juré de me rompre le cou.

Voilà les seuls faits connus; encore on peut les atténuer en disant qu'à cette époque le garibaldien pullulait à Rome. Que l'on note bien aussi que tous les individus attaqués n'étaient pas en uniforme, sauf peut-être le baron de Charette.

Dans les premiers jours du mois de septembre, le bruit courut à la Pilote que nous allions bientôt rejoindre le bataillon, au camp de Terni. Adieu Rome! combien de nous ne te reverront plus! On partit un lundi soir, à minuit. Dans la journée, Mgr. de Mérode avait visité la caserne et les partants. La veille même de notre départ, je crois, il était revenu de Velletri ou de Frosinone.

Nous avions avec nous un de ses parents, simple soldat, le baron de Fortsner de Dambnoy, un charmant baron. Le soleil de la compagnie, que dis-je? le soleil du bataillon était un autre baron, connu dans la littérature parisienne; chevalier de Malte, chevalier de Saint-Ferdinand, chevalier de Saint-Marin, chevalier de ceci et de cela, le cher baron Barghon de Fort-Rion illuminait les Franco-Belges. Il n'y avait pas de fêtes sans ses croix; et quand on lui voyait ses croix, on se disait : Hosannah! Ce jour est un grand jour! Béni soit celui qui a donné des croix à Fort-Rion pour notre plus grande joie! Gloire à notre soleil! Hosannah! — Le cher baron maintenant est au service de l'Autriche; ne supposez pas que ce soit pour refaire sa fortune. — Nous avions encore, dans notre détachement, Nalbert, fils du propriétaire de l'hôtel des Missions étangères à Paris, un brave et excellent garçon; de Kermoal, un vrai Breton, il l'a montré plus tard, et quelques autres non venus du corps Cathelineau. Le sous-lieutenant Thomalet commandait le détachement; il avait gagné ses épaulettes à la prise de Pérouse; il avait été le premier à l'assaut. Il fut excellent pour nous; il comprit qu'on ne se fait pas soldat en un jour, et qu'un sac est lourd à la première des étapes d'une carrière militaire. Combien d'entre nous n'avaient encore connu de la vie que les douceurs du foyer domestique, les baisers de leur mère ou de leur sœur! N'étions-

nous pas presque tous habitués à toutes les fêtes de l'existence, à toutes les joies! Nous avions quitté l'habit de bal pour le harnais du soldat, l'école du monde pour l'école du tirailleur. On portait le sac, on portait Azor et l'on chantait. Le Français chante partout et toujours.

J'ignore si le lieutenant Thomalet savait cela, mais il fit tout comme. Il doubla les haltes, ce qui grand bien nous fit, et l'on arriva sans encombre à Castel-Nuovo. Le matin, sur le grand chemin, nous avions pris le café. On se rangeait par escouades de huit hommes; l'un courait au bois, l'autre à l'eau, celui-là faisait le café. On tendait sa gamelle, on coupait une énorme tranche de son pain de munition, et l'on déjeunait à la petite trempette. Lucullus n'a jamais eu pareil appétit.

En route, je l'ai dit, la chanson ne faisait jamais défaut. Le caporal Segaux nous avait importé la chanson de l'*Alouette*, vraie chanson de troupier en marche, et celle de la *Cantinière*, qui se retrouve dans tous les régiments français; mais nous y avions fait une variante. Au lieu de chanter :

La cantinière a de beaux bas :
C'est aux dépens de nos soldats ! etc.

au lieu de remonter hiérarchiquement du soldat au maréchal de France, en faisant assaut de rimes étanges, nous mêlions nos noms à celui de la can-

tinière. Entonnait un couplet qui voulait; et comme on riait, et comme on marchait légèrement!

La cantinière a des cocottes,
C'est aux dépens de m'sieur d'Chazotte.
Mais de Chazotte est militaire;
Vive la jolie cantinière!
Gauche!
Droite!
Serrez,
Emboîtez!
Vive la jolie cantinière!
Gauche!
Droite!
Serrez!
Emboîtez!
Viv' la cantinièr'du quartier!

La cantinière a trois faux-cols;
C'est aux dépens de Lanascol!
Mais Lanascol est militaire, etc.

La cantinière a des p'tits verres;
C'est aux dépens de m'sieu d'Forstner,
Etc...

Et nous n'avions pas de cantinière! On pourra sourire à cette poésie excentrique, peu respectueuse pour la rime; mais j'éprouve une joie amère à me rappeler tous ces incidents comiques ou sérieux. Pauvres camarades! combien d'entre vous dorment au champ de Castelfidardo! Pauvre Lanoscol! pauvre Parcevaux! Je m'attriste, mais doit-on pleurer sur la tombe des héros? On y répand des fleurs; on n'y répand point de larmes.

IV

Castel-Nuovo. — La grange. — La nièce du chanoine. — La nièce du curé. — Civitta Castellana. — La forteresse. — Gasbaroni. — La reine et le brigand. — Mort de Garibaldi. — La mercerie. — La jolie blonde. — Cinq cents boîtes d'allumettes. — Narni. — Le scorpion. — Cauchemar. — Au camp. — Les cantines. — Le loto ou la mort. — Collescipoli. — La serviette et le bâton de cire. — Terni. — A l'assaut!

A Castel-Nuovo, nous couchâmes dans une grange sur de la paille. On dormit cinq heures ; puis on fit le dîner, comme le matin on avait fait le café ; pour entrée, hors-d'œuvre, relevé, entremets, et dessert, nous avions des pommes de terre. Après le dîner, le lieutenant et moi, nous descendîmes au village. Mon costume de zouave ébahissait l'endroit. Nous nous promenions sur la place lorsque le chanoine-curé du pays vint au devant de nous et nous pria de vouloir bien accepter une collation au presbytère. Nous y reçûmes une parfaite hospitalité. Le seigneur chanoine avait une charmante nièce, qui ne laissait pas une seconde nos verres vides. Nous causions moitié italien moitié français. Le bon curé avait les larmes aux yeux en me regardant. Je

n'oublierai jamais ces courts instants de ma vie militaire. A force de faire brindisi, je commençai à trouver que le vin des Grottes ne manque pas d'une certaine énergie.

— Encore un verre ! me disait le curé.

— Merci non, seigneur chanoine.

— Encore un verre ! me disait la nièce en italien.

Et je finissais par céder ; et je finis par être gris.

Quand nous quittâmes le presbytère, je voyais deux Castel-Nuovo et je lozangeais un tout petit peu. Deux heures après, nous nous mettions en marche pour Civitta-Castellana.

C'est une ville aux fortifications admirables ; elles ont été taillées dans le roc, sous je ne sais quel souverain-pontife. Il faut beaucoup monter pour arriver au cœur de la place. Nous tombions littéralement de fatigue ; mais en entrant dans toute ville on oubliait bien vite lassitude, ampoules et autres déboires, pour se redresser fièrement sous le sac. Fatigués ? Allons donc ! On eût cru que nous venions d'une demi-lieue.

— Est-ce qu'ils ont fait la route en voiture ? mandait un habitant.

Mais à peine arrivés aux auberges où l'on nous distribua, ce fut à qui se jetterait le premier sur une paillasse. Trente secondes après, on dormait ; je crois même qu'on ronflait. Je dormis quatre heures. Je rencontrai Ferdinand de Chazotte sur

la place, nous prîmes ensemble le chemin de la forteresse. Elle est superbement située : cent hommes de cœur là-dedans, on tiendrait cent ans. C'est là qu'est enfermé, depuis longues années, le fameux brigand Gasbaroni. Nous demandâmes à le voir. On alla le réveiller; on le traite d'ailleurs fort convenablement. C'est aujourd'hui un vieillard à barbe blanche; mais quel feu toujours dans ce regard, dans ces petits yeux noirs qui flambloient à travers les sourcils! Son secrétaire (car il a un secrétaire) nous vendit un écu la vie du bandit, écrite par lui en mauvais français. Je donnai deux francs à Gasbaroni pour s'acheter du tabac; il parut enchanté, me remercia, et nous nous retirâmes. Il y a de terribles et de singulières histoires sur le compte de cet homme : il a tué avec l'aisance que d'autres mettraient au travail; il a tué l'amant de sa sœur, il a tué son cousin, il a tué celui-ci et celui-là; quant au remords, pour lui c'est un mot nul. Sa bande fit, un jour, prisonnière une reine européenne qui voyageait incognito en Italie. Gasbaroni était absent; mais il arriva bien à temps; car les bandits, après avoir dépouillé Sa Majesté, l'allaient traiter comme une simple mortelle. Le capitaine mit le holà; les bandits obéirent, la reine se découvrit à Gasbaroni. L'honnête brigand lui fit rendre tout ce qu'on lui avait enlevé, délivra ses gens, lui donna la main pour la conduire à sa chaise de poste, la

salua et lui offrit une escorte de sûreté. On prétend que Sa Majesté, reconnaissante, fait à Gasbaroni une pension annuelle d'une centaine d'écus. Cette anecdote est affirmée par les uns et démentie par les autres. On comprendra facilement pourquoi les uns la démentent ; mais je dois dire que le brigand lui-même me l'a déclarée apocryphe.

Le commandant de place de Civitta-Castellana se nommait Garibaldi.

Ce nom me rappelle qu'un pauvre chien roux nous avait suivis de Rome, et qu'on l'avait décoré de ce nom. J'assurerais que ce n'était pas à la mode anglaise, d'après laquelle c'eût été une marque d'affection. Pleurez, quatrième compagnie du bataillon franco-belge : Garibaldi a été tué à Castelfidardo ! — Le chien est l'ami de l'homme en général et du troupier en particulier : voilà ce que Buffon eût dû dire.

Sur la place, il y avait une petite boutique de mercerie ; dans la boutique, la plus ravissante enfant de seize ans qu'on pût imaginer. Elle était d'autant plus belle qu'elle était blonde ; et la blonde est rare en Italie. Je vois encore d'ici cette jolie tête si largement encadrée dans une forêt de cheveux, ce teint pâle, ces grands yeux noirs et rêveurs, cette bouche si fine et si rose : Raphael eût copié tout cela. Le bonheur voulut que la boutique de mercerie débitât des allumettes, des *zolfanelli ;* or, dans ce pays, on a quelque

chose comme huit boîtes d'allumettes pour un sou, un baïoque. Ce fut bientôt une procession de Franco-Belges entrant dans la mercerie et disant à la jolie blonde :

— Signorina, pour un mezzo-baïoque de zolfanelli.

Une main blanche et fine vous tendait les quatre boîtes. Le soir, la main blanche en avait tendu environ cinq cents; il n'y en avait plus une dans la mercerie; mais, ce jour-là, Civitta-Castellana dut se demander pourquoi toutes ses rues étaient semées de boîtes d'allumettes, et redouter la rage des incendiaires. Hélas! nous n'avions rien incendié du tout.

A dix heures du soir, on partit pour Narni; il y en avait qui soupiraient; mais, à force de soupirer, on ne soupire plus : la chanson reprit son empire. On arriva consolé à Narni, charmante petite ville, adorablement située, d'où se découvre un panorama splendide. Nous y trouvâmes l'escadron des chevau-légers. Le soir, à la musique, les officiers nous prièrent de boire en leur compagnie, ce dont nous fûmes enchantés. Nous devions tous coucher dans une étable assez malpropre. On obtint du lieutenant qu'on pourrait aller coucher à ses frais à l'hôtel. Aussitôt obtenu, aussitôt fait. Nous étions une dizaine dans une seule chambre, partagés entre cinq de ces grands lits où l'on craint de se perdre. C'étaient Pierre de Penvern, Hyacinthe de Lanascol, Be-

à toutes jambes; l'un d'eux, blessé par le brave capitaine, fut pris et mourut de sa blessure.

Près du pont Sixte, vers dix heures du soir, j'étais en calèche. Mon cocher modère l'allure du cheval. J'avais le bras gauche faisant saillie hors de la voiture. Je vois soudain se dresser près de moi une ombre grise; instinctivement je me rejette en arrière; j'entends le bruit sec d'un poignard s'enfonçant dans le bois. Le coup avait été si violent que la paroi du véhicule en était fendue. J'avais sur moi un petit pistolet de poche, que m'avait prêté ce pauvre Félix de Montravel. Le cocher brâillait. Je lui mis le canon sous le nez :

— Marche, ou tu es mort!

Il partit à fond de train; je crus qu'il avait juré de me rompre le cou.

Voilà les seuls faits connus; encore on peut les atténuer en disant qu'à cette époque le garibaldien pullulait à Rome. Que l'on note bien aussi que tous les individus attaqués n'étaient pas en uniforme, sauf peut-être le baron de Charette.

Dans les premiers jours du mois de septembre, le bruit courut à la Pilote que nous allions bientôt rejoindre le bataillon, au camp de Terni. Adieu Rome! combien de nous ne te reverront plus! On partit un lundi soir, à minuit. Dans la journée, Mgr. de Mérode avait visité la caserne et les partants. La veille même de notre départ, je crois, il était revenu de Velletri ou de Frosinone.

Nous avions avec nous un de ses parents, simple soldat, le baron de Fortsner de Dambnoy, un charmant baron. Le soleil de la compagnie, que dis-je? le soleil du bataillon était un autre baron, connu dans la littérature parisienne; chevalier de Malte, chevalier de Saint-Ferdinand, chevalier de Saint-Marin, chevalier de ceci et de cela, le cher baron Barghon de Fort-Rion illuminait les Franco-Belges. Il n'y avait pas de fêtes sans ses croix; et quand on lui voyait ses croix, on se disait : Hosannah! Ce jour est un grand jour! Béni soit celui qui a donné des croix à Fort-Rion pour notre plus grande joie! Gloire à notre soleil! Hosannah! — Le cher baron maintenant est au service de l'Autriche; ne supposez pas que ce soit pour refaire sa fortune. — Nous avions encore, dans notre détachement, Nalbert, fils du propriétaire de l'hôtel des Missions étangères à Paris, un brave et excellent garçon; de Kermoal, un vrai Breton, il l'a montré plus tard, et quelques autres non venus du corps Cathelineau. Le sous-lieutenant Thomalet commandait le détachement; il avait gagné ses épaulettes à la prise de Pérouse; il avait été le premier à l'assaut. Il fut excellent pour nous; il comprit qu'on ne se fait pas soldat en un jour, et qu'un sac est lourd à la première des étapes d'une carrière militaire. Combien d'entre nous n'avaient encore connu de la vie que les douceurs du foyer domestique, les baisers de leur mère ou de leur sœur! N'étions-

nous pas presque tous habitués à toutes les fêtes de l'existence, à toutes les joies! Nous avions quitté l'habit de bal pour le harnais du soldat, l'école du monde pour l'école du tirailleur. On portait le sac, on portait Azor et l'on chantait. Le Français chante partout et toujours.

J'ignore si le lieutenant Thomalet savait cela, mais il fit tout comme. Il doubla les haltes, ce qui grand bien nous fit, et l'on arriva sans encombre à Castel-Nuovo. Le matin, sur le grand chemin, nous avions pris le café. On se rangeait par escouades de huit hommes; l'un courait au bois, l'autre à l'eau, celui-là faisait le café. On tendait sa gamelle, on coupait une énorme tranche de son pain de munition, et l'on déjeunait à la petite trempette. Lucullus n'a jamais eu pareil appétit.

En route, je l'ai dit, la chanson ne faisait jamais défaut. Le caporal Segaux nous avait importé la chanson de l'*Alouette*, vraie chanson de troupier en marche, et celle de la *Cantinière*, qui se retrouve dans tous les régiments français; mais nous y avions fait une variante. Au lieu de chanter:

> La cantinière a de beaux bas:
> C'est aux dépens de nos soldats! etc.

au lieu de remonter hiérarchiquement du soldat au maréchal de France, en faisant assaut de rimes étanges, nous mêlions nos noms à celui de la can-

tinière. Entonnait un couplet qui voulait; et comme on riait, et comme on marchait légèrement!

La cantinière a des cocottes,
C'est aux dépens de m'sieur d'Chazotte.
Mais de Chazotte est militaire;
Vive la jolie cantinière!
Gauche!
Droite!
Serrez,
Emboîtez!
Vive la jolie cantinière!
Gauche!
Droite!
Serrez!
Emboîtez!
Viv' la cantinièr'du quartier!
La cantinière a trois faux-cols;
C'est aux dépens de Lanascol!
Mais Lanascol est militaire, etc.
La cantinière a des p'tits verres;
C'est aux dépens de m'sieu d'Forstner,
Etc...

Et nous n'avions pas de cantinière! On pourra sourire à cette poésie excentrique, peu respectueuse pour la rime; mais j'éprouve une joie amère à me rappeler tous ces incidents comiques ou sérieux. Pauvres camarades! combien d'entre vous dorment au champ de Castelfidardo! Pauvre Lanoscol! pauvre Parcevaux! Je m'attriste, mais doit-on pleurer sur la tombe des héros? On y répand des fleurs; on n'y répand point de larmes.

IV

Castel-Nuovo. — La grange. — La nièce du chanoine. — La nièce du curé. — Civitta Castellana. — La forteresse. — Gasbaroni. — La reine et le brigand. — Mort de Garibaldi. — La mercerie. — La jolie blonde. — Cinq cents boîtes d'allumettes. — Narni. — Le scorpion. — Cauchemar. — Au camp. — Les cantines. — Le loto ou la mort. — Collescipoli. — La serviette et le bâton de cire. — Terni. — A l'assaut!

A Castel-Nuovo, nous couchâmes dans une grange sur de la paille. On dormit cinq heures ; puis on fit le dîner, comme le matin on avait fait le café ; pour entrée, hors-d'œuvre, relevé, entremets, et dessert, nous avions des pommes de terre. Après le dîner, le lieutenant et moi, nous descendîmes au village. Mon costume de zouave ébahissait l'endroit. Nous nous promenions sur la place lorsque le chanoine-curé du pays vint au devant de nous et nous pria de vouloir bien accepter une collation au presbytère. Nous y reçûmes une parfaite hospitalité. Le seigneur chanoine avait une charmante nièce, qui ne laissait pas une seconde nos verres vides. Nous causions moitié italien moitié français. Le bon curé avait les larmes aux yeux en me regardant. Je

n'oublierai jamais ces courts instants de ma vie militaire. A force de faire brindisi, je commençai à trouver que le vin des Grottes ne manque pas d'une certaine énergie.

— Encore un verre ! me disait le curé.

— Merci non, seigneur chanoine.

— Encore un verre ! me disait la nièce en italien.

Et je finissais par céder ; et je finis par être gris.

Quand nous quittâmes le presbytère, je voyais deux Castel-Nuovo et je lorangeais un tout petit peu. Deux heures après, nous nous mettions en marche pour Civitta-Castellana.

C'est une ville aux fortifications admirables ; elles ont été taillées dans le roc, sous je ne sais quel souverain-pontife. Il faut beaucoup monter pour arriver au cœur de la place. Nous tombions littéralement de fatigue ; mais en entrant dans toute ville on oubliait bien vite lassitude, ampoules et autres déboires, pour se redresser fièrement sous le sac. Fatigués ? Allons donc ! On eût cru que nous venions d'une demi-lieue.

— Est-ce qu'ils ont fait la route en voiture ? mandait un habitant.

Mais à peine arrivés aux auberges où l'on nous distribua, ce fut à qui se jetterait le premier sur une paillasse. Trente secondes après, on dormait ; je crois même qu'on ronflait. Je dormis quatre heures. Je rencontrai Ferdinand de Chazotte sur

la place, nous prîmes ensemble le chemin de la forteresse. Elle est superbement située : cent hommes de cœur là-dedans, on tiendrait cent ans. C'est là qu'est enfermé, depuis longues années, le fameux brigand Gasbaroni. Nous demandâmes à le voir. On alla le réveiller; on le traite d'ailleurs fort convenablement. C'est aujourd'hui un vieillard à barbe blanche; mais quel feu toujours dans ce regard, dans ces petits yeux noirs qui flambloient à travers les sourcils! Son secrétaire (car il a un secrétaire) nous vendit un écu la vie du bandit, écrite par lui en mauvais français. Je donnai deux francs à Gasbaroni pour s'acheter du tabac; il parut enchanté, me remercia, et nous nous retirâmes. Il y a de terribles et de singulières histoires sur le compte de cet homme : il a tué avec l'aisance que d'autres mettraient au travail; il a tué l'amant de sa sœur, il a tué son cousin, il a tué celui-ci et celui-là; quant au remords, pour lui c'est un mot nul. Sa bande fit, un jour, prisonnière une reine européenne qui voyageait incognito en Italie. Gasbaroni était absent, mais il arriva bien à temps; car les bandits, après avoir dépouillé Sa Majesté, l'allaient traiter comme une simple mortelle. Le capitaine mit le holà; les bandits obéirent, la reine se découvrit à Gasbaroni. L'honnête brigand lui fit rendre tout ce qu'on lui avait enlevé, délivra ses gens, lui donna la main pour la conduire à sa chaise de poste, la

salua et lui offrit une escorte de sûreté. On prétend que Sa Majesté, reconnaissante, fait à Gasbaroni une pension annuelle d'une centaine d'écus. Cette anecdote est affirmée par les uns et démentie par les autres. On comprendra facilement pourquoi les uns la démentent; mais je dois dire que le brigand lui-même me l'a déclarée apocryphe.

Le commandant de place de Civitta-Castellana se nommait Garibaldi.

Ce nom me rappelle qu'un pauvre chien roux nous avait suivis de Rome, et qu'on l'avait décoré de ce nom. J'assurerais que ce n'était pas à la mode anglaise, d'après laquelle c'eût été une marque d'affection. Pleurez, quatrième compagnie du bataillon franco-belge : Garibaldi a été tué à Castelfidardo! — Le chien est l'ami de l'homme en général et du troupier en particulier : voilà ce que Buffon eût dû dire.

Sur la place, il y avait une petite boutique de mercerie; dans la boutique, la plus ravissante enfant de seize ans qu'on pût imaginer. Elle était d'autant plus belle qu'elle était blonde; et la blonde est rare en Italie. Je vois encore d'ici cette jolie tête si largement encadrée dans une forêt de cheveux, ce teint pâle, ces grands yeux noirs et rêveurs, cette bouche si fine et si rose : Raphael eût copié tout cela. Le bonheur voulut que la boutique de mercerie débitât des allumettes, des *zolfanelli;* or, dans ce pays, on a quelque

chose comme huit boîtes d'allumettes pour un sou, un baïoque. Ce fut bientôt une procession de Franco-Belges entrant dans la mercerie et disant à la jolie blonde :

— Signorina, pour un mezzo-baïoque de zolfanelli.

Une main blanche et fine vous tendait les quatre boîtes. Le soir, la main blanche en avait tendu environ cinq cents; il n'y en avait plus une dans la mercerie; mais, ce jour-là, Civitta-Castellana dut se demander pourquoi toutes ses rues étaient semées de boîtes d'allumettes, et redouter la rage des incendiaires. Hélas! nous n'avions rien incendié du tout.

A dix heures du soir, on partit pour Narni; il y en avait qui soupiraient; mais, à force de soupirer, on ne soupire plus : la chanson reprit son empire. On arriva consolé à Narni, charmante petite ville, adorablement située, d'où se découvre un panorama splendide. Nous y trouvâmes l'escadron des chevau-légers. Le soir, à la musique, les officiers nous prièrent de boire en leur compagnie, ce dont nous fûmes enchantés. Nous devions tous coucher dans une étable assez malpropre. On obtint du lieutenant qu'on pourrait aller coucher à ses frais à l'hôtel. Aussitôt obtenu, aussitôt fait. Nous étions une dizaine dans une seule chambre, partagés entre cinq de ces grands lits où l'on craint de se perdre. C'étaient Pierre de Penvern, Hyacinthe de Lanascol, Be-

à toutes jambes; l'un d'eux, blessé par le brave capitaine, fut pris et mourut de sa blessure.

Près du pont Sixte, vers dix heures du soir, j'étais en calèche. Mon cocher modère l'allure du cheval. J'avais le bras gauche faisant saillie hors de la voiture. Je vois soudain se dresser près de moi une ombre grise; instinctivement je me rejette en arrière; j'entends le bruit sec d'un poignard s'enfonçant dans le bois. Le coup avait été si violent que la paroi du véhicule en était fendue. J'avais sur moi un petit pistolet de poche, que m'avait prêté ce pauvre Félix de Montravel. Le cocher brâillait. Je lui mis le canon sous le nez :

— Marche, ou tu es mort!

Il partit à fond de train; je crus qu'il avait juré de me rompre le cou.

Voilà les seuls faits connus; encore on peut les atténuer en disant qu'à cette époque le garibaldien pullulait à Rome. Que l'on note bien aussi que tous les individus attaqués n'étaient pas en uniforme, sauf peut-être le baron de Charette.

Dans les premiers jours du mois de septembre, le bruit courut à la Pilote que nous allions bientôt rejoindre le bataillon, au camp de Terni. Adieu Rome! combien de nous ne te reverront plus! On partit un lundi soir, à minuit. Dans la journée, Mgr. de Mérode avait visité la caserne et les partants. La veille même de notre départ, je crois, il était revenu de Velletri ou de Frosinone.

Nous avions avec nous un de ses parents, simple soldat, le baron de Fortsner de Dambnoy, un charmant baron. Le soleil de la compagnie, que dis-je? le soleil du bataillon était un autre baron, connu dans la littérature parisienne; chevalier de Malte, chevalier de Saint-Ferdinand, chevalier de Saint-Marin, chevalier de ceci et de cela, le cher baron Barghon de Fort-Rion illuminait les Franco-Belges. Il n'y avait pas de fêtes sans ses croix; et quand on lui voyait ses croix, on se disait : Hosannah! Ce jour est un grand jour! Béni soit celui qui a donné des croix à Fort-Rion pour notre plus grande joie! Gloire à notre soleil! Hosannah! — Le cher baron maintenant est au service de l'Autriche; ne supposez pas que ce soit pour refaire sa fortune. — Nous avions encore, dans notre détachement, Nalbert, fils du propriétaire de l'hôtel des Missions étangères à Paris, un brave et excellent garçon; de Kermoal, un vrai Breton, il l'a montré plus tard, et quelques autres non venus du corps Cathelineau. Le sous-lieutenant Thomalet commandait le détachement; il avait gagné ses épaulettes à la prise de Pérouse; il avait été le premier à l'assaut. Il fut excellent pour nous; il comprit qu'on ne se fait pas soldat en un jour, et qu'un sac est lourd à la première des étapes d'une carrière militaire. Combien d'entre nous n'avaient encore connu de la vie que les douceurs du foyer domestique, les baisers de leur mère ou de leur sœur! N'étions-

nous pas presque tous habitués à toutes les fêtes de l'existence, à toutes les joies! Nous avions quitté l'habit de bal pour le harnais du soldat, l'école du monde pour l'école du tirailleur. On portait le sac, on portait Azor et l'on chantait. Le Français chante partout et toujours.

J'ignore si le lieutenant Thomalet savait cela, mais il fit tout comme. Il doubla les haltes, ce qui grand bien nous fit, et l'on arriva sans encombre à Castel-Nuovo. Le matin, sur le grand chemin, nous avions pris le café. On se rangeait par escouades de huit hommes; l'un courait au bois, l'autre à l'eau, celui-là faisait le café. On tendait sa gamelle, on coupait une énorme tranche de son pain de munition, et l'on déjeunait à la petite trempette. Lucullus n'a jamais eu pareil appétit.

En route, je l'ai dit, la chanson ne faisait jamais défaut. Le caporal Segaux nous avait importé la chanson de l'*Alouette*, vraie chanson de troupier en marche, et celle de la *Cantinière*, qui se retrouve dans tous les régiments français; mais nous y avions fait une variante. Au lieu de chanter:

> La cantinière a de beaux bas:
> C'est aux dépens de nos soldats! etc.

au lieu de remonter hiérarchiquement du soldat au maréchal de France, en faisant assaut de rimes étanges, nous mêlions nos noms à celui de la can-

tinière. Entonnait un couplet qui voulait; et comme on riait, et comme on marchait légèrement!

La cantinière a des cocottes,
C'est aux dépens de m'sieur d'Chazotte.
Mais de Chazotte est militaire;
Vive la jolie cantinière!
Gauche!
Droite!
Serrez,
Emboîtez!
Vive la jolie cantinière!
Gauche!
Droite!
Serrez!
Emboîtez!
Viv' la cantinièr'du quartier!
La cantinière a trois faux-cols;
C'est aux dépens de Lanascol!
Mais Lanascol est militaire, etc.
La cantinière a des p'tits verres;
C'est aux dépens de m'sieu d'Forstner,
Etc...

Et nous n'avions pas de cantinière! On pourra sourire à cette poésie excentrique, peu respectueuse pour la rime; mais j'éprouve une joie amère à me rappeler tous ces incidents comiques ou sérieux. Pauvres camarades! combien d'entre vous dorment au champ de Castelfidardo! Pauvre Lanoscol! pauvre Parcevaux! Je m'attriste, mais doit-on pleurer sur la tombe des héros? On y répand des fleurs; on n'y répand point de larmes.

IV

Castel-Nuovo. — La grange. — La nièce du chanoine. — La nièce du curé. — Civitta Castellana. — La forteresse. — Gasbaroni. — La reine et le brigand. — Mort de Garibaldi. — La mercerie. — La jolie blonde. — Cinq cents boîtes d'allumettes. — Narni. — Le scorpion. — Cauchemar. — Au camp. — Les cantines. — Le loto ou la mort. — Collescipoli. — La serviette et le bâton de cire. — Terni. — A l'assaut!

A Castel-Nuovo, nous couchâmes dans une grange sur de la paille. On dormit cinq heures ; puis on fit le dîner, comme le matin on avait fait le café ; pour entrée, hors-d'œuvre, relevé, entremets, et dessert, nous avions des pommes de terre. Après le dîner, le lieutenant et moi, nous descendîmes au village. Mon costume de zouave ébahissait l'endroit. Nous nous promenions sur la place lorsque le chanoine-curé du pays vint au devant de nous et nous pria de vouloir bien accepter une collation au presbytère. Nous y reçûmes une parfaite hospitalité. Le seigneur chanoine avait une charmante nièce, qui ne laissait pas une seconde nos verres vides. Nous causions moitié italien moitié français. Le bon curé avait les larmes aux yeux en me regardant. Je

n'oublierai jamais ces courts instants de ma vie militaire. A force de faire brindisi, je commençai à trouver que le vin des Grottes ne manque pas d'une certaine énergie.

— Encore un verre ! me disait le curé.

— Merci non, seigneur chanoine.

— Encore un verre ! me disait la nièce en italien.

Et je finissais par céder ; et je finis par être gris.

Quand nous quittâmes le presbytère, je voyais deux Castel-Nuovo et je louvoyais un tout petit peu. Deux heures après, nous nous mettions en marche pour Civitta-Castellana.

C'est une ville aux fortifications admirables ; elles ont été taillées dans le roc, sous je ne sais quel souverain-pontife. Il faut beaucoup monter pour arriver au cœur de la place. Nous tombions littéralement de fatigue ; mais en entrant dans toute ville on oubliait bien vite lassitude, ampoules et autres déboires, pour se redresser fièrement sous le sac. Fatigués ? Allons donc ! On eût cru que nous venions d'une demi-lieue.

— Est-ce qu'ils ont fait la route en voiture ? mandait un habitant.

Mais à peine arrivés aux auberges où l'on nous distribua, ce fut à qui se jetterait le premier sur une paillasse. Trente secondes après, on dormait ; je crois même qu'on ronflait. Je dormis quatre heures. Je rencontrai Ferdinand de Chazotte sur

la place, nous prîmes ensemble le chemin de la forteresse. Elle est superbement située : cent hommes de cœur là-dedans, on tiendrait cent ans. C'est là qu'est enfermé, depuis longues années, le fameux brigand Gasbaroni. Nous demandâmes à le voir. On alla le réveiller; on le traite d'ailleurs fort convenablement. C'est aujourd'hui un vieillard à barbe blanche; mais quel feu toujours dans ce regard, dans ces petits yeux noirs qui flambloient à travers les sourcils! Son secrétaire (car il a un secrétaire) nous vendit un écu la vie du bandit, écrite par lui en mauvais français. Je donnai deux francs à Gasbaroni pour s'acheter du tabac; il parut enchanté, me remercia, et nous nous retirâmes. Il y a de terribles et de singulières histoires sur le compte de cet homme : il a tué avec l'aisance que d'autres mettraient au travail; il a tué l'amant de sa sœur, il a tué son cousin, il a tué celui-ci et celui-là; quant au remords, pour lui c'est un mot nul. Sa bande fit, un jour, prisonnière une reine européenne qui voyageait incognito en Italie. Gasbaroni était absent, mais il arriva bien à temps; car les bandits, après avoir dépouillé Sa Majesté, l'allaient traiter comme une simple mortelle. Le capitaine mit le holà; les bandits obéirent, la reine se découvrit à Gasbaroni. L'honnête brigand lui fit rendre tout ce qu'on lui avait enlevé, délivra ses gens, lui donna la main pour la conduire à sa chaise de poste, la

salua et lui offrit une escorte de sûreté. On prétend que Sa Majesté, reconnaissante, fait à Gasbaroni une pension annuelle d'une centaine d'écus. Cette anecdote est affirmée par les uns et démentie par les autres. On comprendra facilement pourquoi les uns la démentent ; mais je dois dire que le brigand lui-même me l'a déclarée apocryphe.

Le commandant de place de Civitta-Castellana se nommait Garibaldi.

Ce nom me rappelle qu'un pauvre chien roux nous avait suivis de Rome, et qu'on l'avait décoré de ce nom. J'assurerais que ce n'était pas à la mode anglaise, d'après laquelle c'eût été une marque d'affection. Pleurez, quatrième compagnie du bataillon franco-belge : Garibaldi a été tué à Castelfidardo ! — Le chien est l'ami de l'homme en général et du troupier en particulier : voilà ce que Buffon eût dû dire.

Sur la place, il y avait une petite boutique de mercerie ; dans la boutique, la plus ravissante enfant de seize ans qu'on pût imaginer. Elle était d'autant plus belle qu'elle était blonde ; et la blonde est rare en Italie. Je vois encore d'ici cette jolie tête si largement encadrée dans une forêt de cheveux, ce teint pâle, ces grands yeux noirs et rêveurs, cette bouche si fine et si rose : Raphael eût copié tout cela. Le bonheur voulut que la boutique de mercerie débitât des allumettes, des *zolfanelli ;* or, dans ce pays, on a quelque

chose comme huit boîtes d'allumettes pour un sou, un baïoque. Ce fut bientôt une procession de Franco-Belges entrant dans la mercerie et disant à la jolie blonde :

— Signorina, pour un mezzo-baïoque de zolfanelli.

Une main blanche et fine vous tendait les quatre boîtes. Le soir, la main blanche en avait tendu environ cinq cents ; il n'y en avait plus une dans la mercerie ; mais, ce jour-là, Civitta-Castellana dut se demander pourquoi toutes ses rues étaient semées de boîtes d'allumettes, et redouter la rage des incendiaires. Hélas ! nous n'avions rien incendié du tout.

A dix heures du soir, on partit pour Narni ; il y en avait qui soupiraient ; mais, à force de soupirer, on ne soupire plus : la chanson reprit son empire. On arriva consolé à Narni, charmante petite ville, adorablement située, d'où se découvre un panorama splendide. Nous y trouvâmes l'escadron des chevau-légers. Le soir, à la musique, les officiers nous prièrent de boire en leur compagnie, ce dont nous fûmes enchantés. Nous devions tous coucher dans une étable assez malpropre. On obtint du lieutenant qu'on pourrait aller coucher à ses frais à l'hôtel. Aussitôt obtenu, aussitôt fait. Nous étions une dizaine dans une seule chambre, partagés entre cinq de ces grands lits où l'on craint de se perdre. C'étaient Pierre de Penvern, Hyacinthe de Lanascol, Be-

à toutes jambes; l'un d'eux, blessé par le brave capitaine, fut pris et mourut de sa blessure.

Près du pont Sixte, vers dix heures du soir, j'étais en calèche. Mon cocher modère l'allure du cheval. J'avais le bras gauche faisant saillie hors de la voiture. Je vois soudain se dresser près de moi une ombre grise; instinctivement je me rejette en arrière; j'entends le bruit sec d'un poignard s'enfonçant dans le bois. Le coup avait été si violent que la paroi du véhicule en était fendue. J'avais sur moi un petit pistolet de poche, que m'avait prêté ce pauvre Félix de Montravel. Le cocher brâillait. Je lui mis le canon sous le nez :

— Marche, ou tu es mort!

Il partit à fond de train; je crus qu'il avait juré de me rompre le cou.

Voilà les seuls faits connus; encore on peut les atténuer en disant qu'à cette époque le garibaldien pullulait à Rome. Que l'on note bien aussi que tous les individus attaqués n'étaient pas en uniforme, sauf peut-être le baron de Charette.

Dans les premiers jours du mois de septembre, le bruit courut à la Pilote que nous allions bientôt rejoindre le bataillon, au camp de Terni. Adieu Rome! combien de nous ne te reverront plus! On partit un lundi soir, à minuit. Dans la journée, Mgr. de Mérode avait visité la caserne et les partants. La veille même de notre départ, je crois, il était revenu de Velletri ou de Frosinone.

Nous avions avec nous un de ses parents, simple soldat, le baron de Fortsner de Dambnoy, un charmant baron. Le soleil de la compagnie, que dis-je? le soleil du bataillon était un autre baron, connu dans la littérature parisienne; chevalier de Malte, chevalier de Saint-Ferdinand, chevalier de Saint-Marin, chevalier de ceci et de cela, le cher baron Barghon de Fort-Rion illuminait les Franco-Belges. Il n'y avait pas de fêtes sans ses croix; et quand on lui voyait ses croix, on se disait : Hosannah! Ce jour est un grand jour! Béni soit celui qui a donné des croix à Fort-Rion pour notre plus grande joie! Gloire à notre soleil! Hosannah! — Le cher baron maintenant est au service de l'Autriche; ne supposez pas que ce soit pour refaire sa fortune. — Nous avions encore, dans notre détachement, Nalbert, fils du propriétaire de l'hôtel des Missions étangères à Paris, un brave et excellent garçon; de Kermoal, un vrai Breton, il l'a montré plus tard, et quelques autres non venus du corps Cathelineau. Le sous-lieutenant Thomalet commandait le détachement; il avait gagné ses épaulettes à la prise de Pérouse; il avait été le premier à l'assaut. Il fut excellent pour nous; il comprit qu'on ne se fait pas soldat en un jour, et qu'un sac est lourd à la première des étapes d'une carrière militaire. Combien d'entre nous n'avaient encore connu de la vie que les douceurs du foyer domestique, les baisers de leur mère ou de leur sœur! N'étions-

nous pas presque tous habitués à toutes les fêtes de l'existence, à toutes les joies! Nous avions quitté l'habit de bal pour le harnais du soldat, l'école du monde pour l'école du tirailleur. On portait le sac, on portait Azor et l'on chantait. Le Français chante partout et toujours.

J'ignore si le lieutenant Thomalet savait cela, mais il fit tout comme. Il doubla les haltes, ce qui grand bien nous fit, et l'on arriva sans encombre à Castel-Nuovo. Le matin, sur le grand chemin, nous avions pris le café. On se rangeait par escouades de huit hommes; l'un courait au bois, l'autre à l'eau, celui-là faisait le café. On tendait sa gamelle, on coupait une énorme tranche de son pain de munition, et l'on déjeunait à la petite trempette. Lucullus n'a jamais eu pareil appétit.

En route, je l'ai dit, la chanson ne faisait jamais défaut. Le caporal Segaux nous avait importé la chanson de l'*Alouette*, vraie chanson de troupier en marche, et celle de la *Cantinière*, qui se retrouve dans tous les régiments français; mais nous y avions fait une variante. Au lieu de chanter:

La cantinière a de beaux bas:
C'est aux dépens de nos soldats! etc.

au lieu de remonter hiérarchiquement du soldat au maréchal de France, en faisant assaut de rimes étanges, nous mêlions nos noms à celui de la can-

tinière. Entonnait un couplet qui voulait; et comme on riait, et comme on marchait légèrement!

La cantinière a des cocottes,
C'est aux dépens de m'sieur d'Chazotte.
Mais de Chazotte est militaire;
Vive la jolie cantinière!
Gauche!
Droite!
Serrez,
Emboîtez!
Vive la jolie cantinière!
Gauche!
Droite!
Serrez!
Emboîtez!
Viv' la cantinièr'du quartier!
La cantinière a trois faux-cols;
C'est aux dépens de Lanascol!
Mais Lanascol est militaire, etc.
La cantinière a des p'tits verres;
C'est aux dépens de m'sieu d'Forstner,
Etc...

Et nous n'avions pas de cantinière! On pourra sourire à cette poésie excentrique, peu respectueuse pour la rime; mais j'éprouve une joie amère à me rappeler tous ces incidents comiques ou sérieux. Pauvres camarades! combien d'entre vous dorment au champ de Castelfidardo! Pauvre Lanoscol! pauvre Parcevaux! Je m'attriste, mais doit-on pleurer sur la tombe des héros? On y répand des fleurs; on n'y répand point de larmes.

IV

Castel-Nuovo. — La grange. — La nièce du chanoine. — La nièce du curé. — Civitta Castellana. — La forteresse. — Gasbaroni. — La reine et le brigand. — Mort de Garibaldi. — La mercerie. — La jolie blonde. — Cinq cents boîtes d'allumettes. — Narni. — Le scorpion. — Cauchemar. — Au camp. — Les cantines. — Le loto ou la mort. — Collescipoli. — La serviette et le bâton de cire. — Terni. — A l'assaut!

A Castel-Nuovo, nous couchâmes dans une grange sur de la paille. On dormit cinq heures ; puis on fit le dîner, comme le matin on avait fait le café ; pour entrée, hors-d'œuvre, relevé, entremets, et dessert, nous avions des pommes de terre. Après le dîner, le lieutenant et moi, nous descendîmes au village. Mon costume de zouave ébahissait l'endroit. Nous nous promenions sur la place lorsque le chanoine-curé du pays vint au devant de nous et nous pria de vouloir bien accepter une collation au presbytère. Nous y reçûmes une parfaite hospitalité. Le seigneur chanoine avait une charmante nièce, qui ne laissait pas une seconde nos verres vides. Nous causions moitié italien moitié français. Le bon curé avait les larmes aux yeux en me regardant. Je

n'oublierai jamais ces courts instants de ma vie militaire. A force de faire brindisi, je commençai à trouver que le vin des Grottes ne manque pas d'une certaine énergie.

— Encore un verre ! me disait le curé.

— Merci non, seigneur chanoine.

— Encore un verre ! me disait la nièce en italien.

Et je finissais par céder ; et je finis par être gris.

Quand nous quittâmes le presbytère, je voyais deux Castel-Nuovo et je lorgnais un tout petit peu. Deux heures après, nous nous mettions en marche pour Civitta-Castellana.

C'est une ville aux fortifications admirables ; elles ont été taillées dans le roc, sous je ne sais quel souverain-pontife. Il faut beaucoup monter pour arriver au cœur de la place. Nous tombions littéralement de fatigue ; mais en entrant dans toute ville on oubliait bien vite lassitude, ampoules et autres déboires, pour se redresser fièrement sous le sac. Fatigués ? Allons donc ! On eût cru que nous venions d'une demi-lieue.

— Est-ce qu'ils ont fait la route en voiture ? mandait un habitant.

Mais à peine arrivés aux auberges où l'on nous distribua, ce fut à qui se jetterait le premier sur une paillasse. Trente secondes après, on dormait ; je crois même qu'on ronflait. Je dormis quatre heures. Je rencontrai Ferdinand de Chazotte sur

la place, nous prîmes ensemble le chemin de la forteresse. Elle est superbement située : cent hommes de cœur là-dedans, on tiendrait cent ans. C'est là qu'est enfermé, depuis longues années, le fameux brigand Gasbaroni. Nous demandâmes à le voir. On alla le réveiller; on le traite d'ailleurs fort convenablement. C'est aujourd'hui un vieillard à barbe blanche; mais quel feu toujours dans ce regard, dans ces petits yeux noirs qui flambloient à travers les sourcils! Son secrétaire (car il a un secrétaire) nous vendit un écu la vie du bandit, écrite par lui en mauvais français. Je donnai deux francs à Gasbaroni pour s'acheter du tabac; il parut enchanté, me remercia, et nous nous retirâmes. Il y a de terribles et de singulières histoires sur le compte de cet homme : il a tué avec l'aisance que d'autres mettraient au travail; il a tué l'amant de sa sœur, il a tué son cousin, il a tué celui-ci et celui-là; quant au remords, pour lui c'est un mot nul. Sa bande fit, un jour, prisonnière une reine européenne qui voyageait incognito en Italie. Gasbaroni était absent; mais il arriva bien à temps; car les bandits, après avoir dépouillé Sa Majesté, l'allaient traiter comme une simple mortelle. Le capitaine mit le holà; les bandits obéirent, la reine se découvrit à Gasbaroni. L'honnête brigand lui fit rendre tout ce qu'on lui avait enlevé, délivra ses gens, lui donna la main pour la conduire à sa chaise de poste, la

salua et lui offrit une escorte de sûreté. On prétend que Sa Majesté, reconnaissante, fait à Gasbaroni une pension annuelle d'une centaine d'écus. Cette anecdote est affirmée par les uns et démentie par les autres. On comprendra facilement pourquoi les uns la démentent; mais je dois dire que le brigand lui-même me l'a déclarée apocryphe.

Le commandant de place de Civitta-Castellana se nommait Garibaldi.

Ce nom me rappelle qu'un pauvre chien roux nous avait suivis de Rome, et qu'on l'avait décoré de ce nom. J'assurerais que ce n'était pas à la mode anglaise, d'après laquelle c'eût été une marque d'affection. Pleurez, quatrième compagnie du bataillon franco-belge : Garibaldi a été tué à Castelfidardo! — Le chien est l'ami de l'homme en général et du troupier en particulier : voilà ce que Buffon eût dû dire.

Sur la place, il y avait une petite boutique de mercerie; dans la boutique, la plus ravissante enfant de seize ans qu'on pût imaginer. Elle était d'autant plus belle qu'elle était blonde; et la blonde est rare en Italie. Je vois encore d'ici cette jolie tête si largement encadrée dans une forêt de cheveux, ce teint pâle, ces grands yeux noirs et rêveurs, cette bouche si fine et si rose : Raphael eût copié tout cela. Le bonheur voulut que la boutique de mercerie débitât des allumettes, des *zolfanelli;* or, dans ce pays, on a quelque

chose comme huit boîtes d'allumettes pour un sou, un baïoque. Ce fut bientôt une procession de Franco-Belges entrant dans la mercerie et disant à la jolie blonde :

— Signorina, pour un mezzo-baïoque de zolfanelli.

Une main blanche et fine vous tendait les quatre boîtes. Le soir, la main blanche en avait tendu environ cinq cents; il n'y en avait plus une dans la mercerie; mais, ce jour-là, Civitta-Castellana dut se demander pourquoi toutes ses rues étaient semées de boîtes d'allumettes, et redouter la rage des incendiaires. Hélas! nous n'avions rien incendié du tout.

A dix heures du soir, on partit pour Narni; il y en avait qui soupiraient; mais, à force de soupirer, on ne soupire plus : la chanson reprit son empire. On arriva consolé à Narni, charmante petite ville, adorablement située, d'où se découvre un panorama splendide. Nous y trouvâmes l'escadron des chevau-légers. Le soir, à la musique, les officiers nous prièrent de boire en leur compagnie, ce dont nous fûmes enchantés. Nous devions tous coucher dans une étable assez malpropre. On obtint du lieutenant qu'on pourrait aller coucher à ses frais à l'hôtel. Aussitôt obtenu, aussitôt fait. Nous étions une dizaine dans une seule chambre, partagés entre cinq de ces grands lits où l'on craint de se perdre. C'étaient Pierre de Penvern, Hyacinthe de Lanascol, Be-

à toutes jambes; l'un d'eux, blessé par le brave capitaine, fut pris et mourut de sa blessure.

Près du pont Sixte, vers dix heures du soir, j'étais en calèche. Mon cocher modère l'allure du cheval. J'avais le bras gauche faisant saillie hors de la voiture. Je vois soudain se dresser près de moi une ombre grise; instinctivement je me rejette en arrière; j'entends le bruit sec d'un poignard s'enfonçant dans le bois. Le coup avait été si violent que la paroi du véhicule en était fendue. J'avais sur moi un petit pistolet de poche, que m'avait prêté ce pauvre Félix de Montravel. Le cocher brâillait. Je lui mis le canon sous le nez :

— Marche, ou tu es mort!

Il partit à fond de train; je crus qu'il avait juré de me rompre le cou.

Voilà les seuls faits connus; encore on peut les atténuer en disant qu'à cette époque le garibaldien pullulait à Rome. Que l'on note bien aussi que tous les individus attaqués n'étaient pas en uniforme, sauf peut-être le baron de Charette.

Dans les premiers jours du mois de septembre, le bruit courut à la Pilote que nous allions bientôt rejoindre le bataillon, au camp de Terni. Adieu Rome! combien de nous ne te reverront plus! On partit un lundi soir, à minuit. Dans la journée, Mgr. de Mérode avait visité la caserne et les partants. La veille même de notre départ, je crois, il était revenu de Velletri ou de Frosinone.

Nous avions avec nous un de ses parents, simple soldat, le baron de Fortsner de Dambnoy, un charmant baron. Le soleil de la compagnie, que dis-je? le soleil du bataillon était un autre baron, connu dans la littérature parisienne; chevalier de Malte, chevalier de Saint-Ferdinand, chevalier de Saint-Marin, chevalier de ceci et de cela, le cher baron Barghon de Fort-Rion illuminait les Franco-Belges. Il n'y avait pas de fêtes sans ses croix; et quand on lui voyait ses croix, on se disait : Hosannah! Ce jour est un grand jour! Béni soit celui qui a donné des croix à Fort-Rion pour notre plus grande joie! Gloire à notre soleil! Hosannah! — Le cher baron maintenant est au service de l'Autriche; ne supposez pas que ce soit pour refaire sa fortune. — Nous avions encore, dans notre détachement, Nalbert, fils du propriétaire de l'hôtel des Missions étangères à Paris, un brave et excellent garçon; de Kermoal, un vrai Breton, il l'a montré plus tard, et quelques autres non venus du corps Cathelineau. Le sous-lieutenant Thomalet commandait le détachement; il avait gagné ses épaulettes à la prise de Pérouse; il avait été le premier à l'assaut. Il fut excellent pour nous; il comprit qu'on ne se fait pas soldat en un jour, et qu'un sac est lourd à la première des étapes d'une carrière militaire. Combien d'entre nous n'avaient encore connu de la vie que les douceurs du foyer domestique, les baisers de leur mère ou de leur sœur! N'étions-

nous pas presque tous habitués à toutes les fêtes de l'existence, à toutes les joies! Nous avions quitté l'habit de bal pour le harnais du soldat, l'école du monde pour l'école du tirailleur. On portait le sac, on portait Azor et l'on chantait. Le Français chante partout et toujours.

J'ignore si le lieutenant Thomalet savait cela, mais il fit tout comme. Il doubla les haltes, ce qui grand bien nous fit, et l'on arriva sans encombre à Castel-Nuovo. Le matin, sur le grand chemin, nous avions pris le café. On se rangeait par escouades de huit hommes; l'un courait au bois, l'autre à l'eau, celui-là faisait le café. On tendait sa gamelle, on coupait une énorme tranche de son pain de munition, et l'on déjeunait à la petite trempette. Lucullus n'a jamais eu pareil appétit.

En route, je l'ai dit, la chanson ne faisait jamais défaut. Le caporal Segaux nous avait importé la chanson de l'*Alouette*, vraie chanson de troupier en marche, et celle de la *Cantinière*, qui se retrouve dans tous les régiments français; mais nous y avions fait une variante. Au lieu de chanter:

La cantinière a de beaux bas:
C'est aux dépens de nos soldats! etc.

au lieu de remonter hiérarchiquement du soldat au maréchal de France, en faisant assaut de rimes étanges, nous mêlions nos noms à celui de la can-

tinière. Entonnait un couplet qui voulait; et comme on riait, et comme on marchait légèrement!

La cantinière a des cocottes,
C'est aux dépens de m'sieur d'Chazotte.
Mais de Chazotte est militaire;
Vive la jolie cantinière!
Gauche!
Droite!
Serrez,
Emboîtez!
Vive la jolie cantinière!
Gauche!
Droite!
Serrez!
Emboîtez!
Viv' la cantinièr'du quartier!
La cantinière a trois faux-cols;
C'est aux dépens de Lanascol!
Mais Lanascol est militaire, etc.
La cantinière a des p'tits verres;
C'est aux dépens de m'sieu d'Forstner,
Etc...

Et nous n'avions pas de cantinière! On pourra sourire à cette poésie excentrique, peu respectueuse pour la rime; mais j'éprouve une joie amère à me rappeler tous ces incidents comiques ou sérieux. Pauvres camarades! combien d'entre vous dorment au champ de Castelfidardo! Pauvre Lanoscol! pauvre Parcevaux! Je m'attriste, mais doit-on pleurer sur la tombe des héros? On y répand des fleurs; on n'y répand point de larmes.

IV

Castel-Nuovo. — La grange. — La nièce du chanoine. — La nièce du curé. — Civitta Castellana. — La forteresse. — Gasbaroni. — La reine et le brigand. — Mort de Garibaldi. — La mercerie. — La jolie blonde. — Cinq cents boîtes d'allumettes. — Narni. — Le scorpion. — Cauchemar. — Au camp. — Les cantines. — Le loto ou la mort. — Collescipoli. — La serviette et le bâton de cire. — Terni. — A l'assaut!

A Castel-Nuovo, nous couchâmes dans une grange sur de la paille. On dormit cinq heures ; puis on fit le dîner, comme le matin on avait fait le café ; pour entrée, hors-d'œuvre, relevé, entremets, et dessert, nous avions des pommes de terre. Après le dîner, le lieutenant et moi, nous descendîmes au village. Mon costume de zouave ébahissait l'endroit. Nous nous promenions sur la place lorsque le chanoine-curé du pays vint au devant de nous et nous pria de vouloir bien accepter une collation au presbytère. Nous y reçûmes une parfaite hospitalité. Le seigneur chanoine avait une charmante nièce, qui ne laissait pas une seconde nos verres vides. Nous causions moitié italien moitié français. Le bon curé avait les larmes aux yeux en me regardant. Je

n'oublierai jamais ces courts instants de ma vie militaire. A force de faire brindisi, je commençai à trouver que le vin des Grottes ne manque pas d'une certaine énergie.

— Encore un verre ! me disait le curé.

— Merci non, seigneur chanoine.

— Encore un verre ! me disait la nièce en italien.

Et je finissais par céder ; et je finis par être gris.

Quand nous quittâmes le presbytère, je voyais deux Castel-Nuovo et je lorgnais un tout petit peu. Deux heures après, nous nous mettions en marche pour Civitta-Castellana.

C'est une ville aux fortifications admirables ; elles ont été taillées dans le roc, sous je ne sais quel souverain-pontife. Il faut beaucoup monter pour arriver au cœur de la place. Nous tombions littéralement de fatigue ; mais en entrant dans toute ville on oubliait bien vite lassitude, ampoules et autres déboires, pour se redresser fièrement sous le sac. Fatigués ? Allons donc ! On eût cru que nous venions d'une demi-lieue.

— Est-ce qu'ils ont fait la route en voiture ? mandait un habitant.

Mais à peine arrivés aux auberges où l'on nous distribua, ce fut à qui se jetterait le premier sur une paillasse. Trente secondes après, on dormait ; je crois même qu'on ronflait. Je dormis quatre heures. Je rencontrai Ferdinand de Chazotte sur

la place, nous prîmes ensemble le chemin de la forteresse. Elle est superbement située : cent hommes de cœur là-dedans, on tiendrait cent ans. C'est là qu'est enfermé, depuis longues années, le fameux brigand Gasbaroni. Nous demandâmes à le voir. On alla le réveiller; on le traite d'ailleurs fort convenablement. C'est aujourd'hui un vieillard à barbe blanche; mais quel feu toujours dans ce regard, dans ces petits yeux noirs qui flambloient à travers les sourcils! Son secrétaire (car il a un secrétaire) nous vendit un écu la vie du bandit, écrite par lui en mauvais français. Je donnai deux francs à Gasbaroni pour s'acheter du tabac; il parut enchanté, me remercia, et nous nous retirâmes. Il y a de terribles et de singulières histoires sur le compte de cet homme : il a tué avec l'aisance que d'autres mettraient au travail; il a tué l'amant de sa sœur, il a tué son cousin, il a tué celui-ci et celui-là; quant au remords, pour lui c'est un mot nul. Sa bande fit, un jour, prisonnière une reine européenne qui voyageait incognito en Italie. Gasbaroni était absent, mais il arriva bien à temps; car les bandits, après avoir dépouillé Sa Majesté, l'allaient traiter comme une simple mortelle. Le capitaine mit le holà; les bandits obéirent, la reine se découvrit à Gasbaroni. L'honnête brigand lui fit rendre tout ce qu'on lui avait enlevé, délivra ses gens, lui donna la main pour la conduire à sa chaise de poste, la

salua et lui offrit une escorte de sûreté. On prétend que Sa Majesté, reconnaissante, fait à Gasbaroni une pension annuelle d'une centaine d'écus. Cette anecdote est affirmée par les uns et démentie par les autres. On comprendra facilement pourquoi les uns la démentent; mais je dois dire que le brigand lui-même me l'a déclarée apocryphe.

Le commandant de place de Civitta-Castellana se nommait Garibaldi.

Ce nom me rappelle qu'un pauvre chien roux nous avait suivis de Rome, et qu'on l'avait décoré de ce nom. J'assurerais que ce n'était pas à la mode anglaise, d'après laquelle c'eût été une marque d'affection. Pleurez, quatrième compagnie du bataillon franco-belge : Garibaldi a été tué à Castelfidardo! — Le chien est l'ami de l'homme en général et du troupier en particulier : voilà ce que Buffon eût dû dire.

Sur la place, il y avait une petite boutique de mercerie; dans la boutique, la plus ravissante enfant de seize ans qu'on pût imaginer. Elle était d'autant plus belle qu'elle était blonde; et la blonde est rare en Italie. Je vois encore d'ici cette jolie tête si largement encadrée dans une forêt de cheveux, ce teint pâle, ces grands yeux noirs et rêveurs, cette bouche si fine et si rose : Raphael eût copié tout cela. Le bonheur voulut que la boutique de mercerie débitât des allumettes, des *zolfanelli;* or, dans ce pays, on a quelque

chose comme huit boîtes d'allumettes pour un sou, un baïoque. Ce fut bientôt une procession de Franco-Belges entrant dans la mercerie et disant à la jolie blonde :

— Signorina, pour un mezzo-baïoque de zolfanelli.

Une main blanche et fine vous tendait les quatre boîtes. Le soir, la main blanche en avait tendu environ cinq cents; il n'y en avait plus une dans la mercerie; mais, ce jour-là, Civitta-Castellana dut se demander pourquoi toutes ses rues étaient semées de boîtes d'allumettes, et redouter la rage des incendiaires. Hélas! nous n'avions rien incendié du tout.

A dix heures du soir, on partit pour Narni; il y en avait qui soupiraient; mais, à force de soupirer, on ne soupire plus : la chanson reprit son empire. On arriva consolé à Narni, charmante petite ville, adorablement située, d'où se découvre un panorama splendide. Nous y trouvâmes l'escadron des chevau-légers. Le soir, à la musique, les officiers nous prièrent de boire en leur compagnie, ce dont nous fûmes enchantés. Nous devions tous coucher dans une étable assez malpropre. On obtint du lieutenant qu'on pourrait aller coucher à ses frais à l'hôtel. Aussitôt obtenu, aussitôt fait. Nous étions une dizaine dans une seule chambre, partagés entre cinq de ces grands lits où l'on craint de se perdre. C'étaient Pierre de Penvern, Hyacinthe de Lanascol, Be-

à toutes jambes; l'un d'eux, blessé par le brave capitaine, fut pris et mourut de sa blessure.

Près du pont Sixte, vers dix heures du soir, j'étais en calèche. Mon cocher modère l'allure du cheval. J'avais le bras gauche faisant saillie hors de la voiture. Je vois soudain se dresser près de moi une ombre grise; instinctivement je me rejette en arrière; j'entends le bruit sec d'un poignard s'enfonçant dans le bois. Le coup avait été si violent que la paroi du véhicule en était fendue. J'avais sur moi un petit pistolet de poche, que m'avait prêté ce pauvre Félix de Montravel. Le cocher brâillait. Je lui mis le canon sous le nez :

— Marche, ou tu es mort!

Il partit à fond de train; je crus qu'il avait juré de me rompre le cou.

Voilà les seuls faits connus; encore on peut les atténuer en disant qu'à cette époque le garibaldien pullulait à Rome. Que l'on note bien aussi que tous les individus attaqués n'étaient pas en uniforme, sauf peut-être le baron de Charette.

Dans les premiers jours du mois de septembre, le bruit courut à la Pilote que nous allions bientôt rejoindre le bataillon, au camp de Terni. Adieu Rome! combien de nous ne te reverront plus! On partit un lundi soir, à minuit. Dans la journée, Mgr. de Mérode avait visité la caserne et les partants. La veille même de notre départ, je crois, il était revenu de Velletri ou de Frosinone.

Nous avions avec nous un de ses parents, simple soldat, le baron de Fortsner de Dambnoy, un charmant baron. Le soleil de la compagnie, que dis-je? le soleil du bataillon était un autre baron, connu dans la littérature parisienne; chevalier de Malte, chevalier de Saint-Ferdinand, chevalier de Saint-Marin, chevalier de ceci et de cela, le cher baron Barghon de Fort-Rion illuminait les Franco-Belges. Il n'y avait pas de fêtes sans ses croix; et quand on lui voyait ses croix, on se disait : Hosannah! Ce jour est un grand jour! Béni soit celui qui a donné des croix à Fort-Rion pour notre plus grande joie! Gloire à notre soleil! Hosannah! — Le cher baron maintenant est au service de l'Autriche; ne supposez pas que ce soit pour refaire sa fortune. — Nous avions encore, dans notre détachement, Nalbert, fils du propriétaire de l'hôtel des Missions étangères à Paris, un brave et excellent garçon; de Kermoal, un vrai Breton, il l'a montré plus tard, et quelques autres non venus du corps Cathelineau. Le sous-lieutenant Thomalet commandait le détachement; il avait gagné ses épaulettes à la prise de Pérouse; il avait été le premier à l'assaut. Il fut excellent pour nous; il comprit qu'on ne se fait pas soldat en un jour, et qu'un sac est lourd à la première des étapes d'une carrière militaire. Combien d'entre nous n'avaient encore connu de la vie que les douceurs du foyer domestique, les baisers de leur mère ou de leur sœur! N'étions-

nous pas presque tous habitués à toutes les fêtes de l'existence, à toutes les joies! Nous avions quitté l'habit de bal pour le harnais du soldat, l'école du monde pour l'école du tirailleur. On portait le sac, on portait Azor et l'on chantait. Le Français chante partout et toujours.

J'ignore si le lieutenant Thomalet savait cela, mais il fit tout comme. Il doubla les haltes, ce qui grand bien nous fit, et l'on arriva sans encombre à Castel-Nuovo. Le matin, sur le grand chemin, nous avions pris le café. On se rangeait par escouades de huit hommes; l'un courait au bois, l'autre à l'eau, celui-là faisait le café. On tendait sa gamelle, on coupait une énorme tranche de son pain de munition, et l'on déjeunait à la petite trempette. Lucullus n'a jamais eu pareil appétit.

En route, je l'ai dit, la chanson ne faisait jamais défaut. Le caporal Segaux nous avait importé la chanson de l'*Alouette*, vraie chanson de troupier en marche, et celle de la *Cantinière*, qui se retrouve dans tous les régiments français; mais nous y avions fait une variante. Au lieu de chanter :

> La cantinière a de beaux bas :
> C'est aux dépens de nos soldats ! etc.

au lieu de remonter hiérarchiquement du soldat au maréchal de France, en faisant assaut de rimes étanges, nous mêlions nos noms à celui de la can-

tinière. Entonnait un couplet qui voulait; et comme on riait, et comme on marchait légèrement!

La cantinière a des cocottes,
C'est aux dépens de m'sieur d'Chazotte.
Mais de Chazotte est militaire;
Vive la jolie cantinière!
Gauche!
Droite!
Serrez,
Emboîtez!
Vive la jolie cantinière!
Gauche!
Droite!
Serrez!
Emboîtez!
Viv' la cantinièr'du quartier!

La cantinière a trois faux-cols;
C'est aux dépens de Lanascol!
Mais Lanascol est militaire, etc.

La cantinière a des p'tits verres;
C'est aux dépens de m'sieu d'Forstner,
Etc...

Et nous n'avions pas de cantinière! On pourra sourire à cette poésie excentrique, peu respectueuse pour la rime; mais j'éprouve une joie amère à me rappeler tous ces incidents comiques ou sérieux. Pauvres camarades! combien d'entre vous dorment au champ de Castelfidardo! Pauvre Lanoscol! pauvre Parcevaux! Je m'attriste, mais doit-on pleurer sur la tombe des héros? On y répand des fleurs; on n'y répand point de larmes.

IV

Castel-Nuovo. — La grange. — La nièce du chanoine. — La nièce du curé. — Civitta Castellana. — La forteresse. — Gasbaroni. — La reine et le brigand. — Mort de Garibaldi. — La mercerie. — La jolie blonde. — Cinq cents boîtes d'allumettes. — Narni. — Le scorpion. — Cauchemar. — Au camp. — Les cantines. — Le loto ou la mort. — Collescipoli. — La serviette et le bâton de cire. — Terni. — A l'assaut!

A Castel-Nuovo, nous couchâmes dans une grange sur de la paille. On dormit cinq heures ; puis on fit le dîner, comme le matin on avait fait le café ; pour entrée, hors-d'œuvre, relevé, entremets, et dessert, nous avions des pommes de terre. Après le dîner, le lieutenant et moi, nous descendîmes au village. Mon costume de zouave ébahissait l'endroit. Nous nous promenions sur la place lorsque le chanoine-curé du pays vint au devant de nous et nous pria de vouloir bien accepter une collation au presbytère. Nous y reçûmes une parfaite hospitalité. Le seigneur chanoine avait une charmante nièce, qui ne laissait pas une seconde nos verres vides. Nous causions moitié italien moitié français. Le bon curé avait les larmes aux yeux en me regardant. Je

n'oublierai jamais ces courts instants de ma vie militaire. A force de faire brindisi, je commençai à trouver que le vin des Grottes ne manque pas d'une certaine énergie.

— Encore un verre ! me disait le curé.

— Merci non, seigneur chanoine.

— Encore un verre ! me disait la nièce en italien.

Et je finissais par céder ; et je finis par être gris.

Quand nous quittâmes le presbytère, je voyais deux Castel-Nuovo et je lozangeais un tout petit peu. Deux heures après, nous nous mettions en marche pour Civitta-Castellana.

C'est une ville aux fortifications admirables ; elles ont été taillées dans le roc, sous je ne sais quel souverain-pontife. Il faut beaucoup monter pour arriver au cœur de la place. Nous tombions littéralement de fatigue ; mais en entrant dans toute ville on oubliait bien vite lassitude, ampoules et autres déboires, pour se redresser fièrement sous le sac. Fatigués ? Allons donc ! On eût cru que nous venions d'une demi-lieue.

— Est-ce qu'ils ont fait la route en voiture ? mandait un habitant.

Mais à peine arrivés aux auberges où l'on nous distribua, ce fut à qui se jetterait le premier sur une paillasse. Trente secondes après, on dormait ; je crois même qu'on ronflait. Je dormis quatre heures. Je rencontrai Ferdinand de Chazotte sur

la place, nous prîmes ensemble le chemin de la forteresse. Elle est superbement située : cent hommes de cœur là-dedans, on tiendrait cent ans. C'est là qu'est enfermé, depuis longues années, le fameux brigand Gasbaroni. Nous demandâmes à le voir. On alla le réveiller; on le traite d'ailleurs fort convenablement. C'est aujourd'hui un vieillard à barbe blanche; mais quel feu toujours dans ce regard, dans ces petits yeux noirs qui flambloient à travers les sourcils! Son secrétaire (car il a un secrétaire) nous vendit un écu la vie du bandit, écrite par lui en mauvais français. Je donnai deux francs à Gasbaroni pour s'acheter du tabac; il parut enchanté, me remercia, et nous nous retirâmes. Il y a de terribles et de singulières histoires sur le compte de cet homme : il a tué avec l'aisance que d'autres mettraient au travail; il a tué l'amant de sa sœur, il a tué son cousin, il a tué celui-ci et celui-là; quant au remords, pour lui c'est un mot nul. Sa bande fit, un jour, prisonnière une reine européenne qui voyageait incognito en Italie. Gasbaroni était absent; mais il arriva bien à temps; car les bandits, après avoir dépouillé Sa Majesté, l'allaient traiter comme une simple mortelle. Le capitaine mit le holà; les bandits obéirent, la reine se découvrit à Gasbaroni. L'honnête brigand lui fit rendre tout ce qu'on lui avait enlevé, délivra ses gens, lui donna la main pour la conduire à sa chaise de poste, la

salua et lui offrit une escorte de sûreté. On prétend que Sa Majesté, reconnaissante, fait à Gasbaroni une pension annuelle d'une centaine d'écus. Cette anecdote est affirmée par les uns et démentie par les autres. On comprendra facilement pourquoi les uns la démentent ; mais je dois dire que le brigand lui-même me l'a déclarée apocryphe.

Le commandant de place de Civitta-Castellana se nommait Garibaldi.

Ce nom me rappelle qu'un pauvre chien roux nous avait suivis de Rome, et qu'on l'avait décoré de ce nom. J'assurerais que ce n'était pas à la mode anglaise, d'après laquelle c'eût été une marque d'affection. Pleurez, quatrième compagnie du bataillon franco-belge : Garibaldi a été tué à Castelfidardo ! — Le chien est l'ami de l'homme en général et du troupier en particulier : voilà ce que Buffon eût dû dire.

Sur la place, il y avait une petite boutique de mercerie ; dans la boutique, la plus ravissante enfant de seize ans qu'on pût imaginer. Elle était d'autant plus belle qu'elle était blonde ; et la blonde est rare en Italie. Je vois encore d'ici cette jolie tête si largement encadrée dans une forêt de cheveux, ce teint pâle, ces grands yeux noirs et rêveurs, cette bouche si fine et si rose : Raphael eût copié tout cela. Le bonheur voulut que la boutique de mercerie débitât des allumettes, des *zolfanelli ;* or, dans ce pays, on a quelque

chose comme huit boîtes d'allumettes pour un sou, un baïoque. Ce fut bientôt une procession de Franco-Belges entrant dans la mercerie et disant à la jolie blonde :

— Signorina, pour un mezzo-baïoque de zolfanelli.

Une main blanche et fine vous tendait les quatre boîtes. Le soir, la main blanche en avait tendu environ cinq cents; il n'y en avait plus une dans la mercerie; mais, ce jour-là, Civitta-Castellana dut se demander pourquoi toutes ses rues étaient semées de boîtes d'allumettes, et redouter la rage des incendiaires. Hélas! nous n'avions rien incendié du tout.

A dix heures du soir, on partit pour Narni; il y en avait qui soupiraient; mais, à force de soupirer, on ne soupire plus : la chanson reprit son empire. On arriva consolé à Narni, charmante petite ville, adorablement située, d'où se découvre un panorama splendide. Nous y trouvâmes l'escadron des chevau-légers. Le soir, à la musique, les officiers nous prièrent de boire en leur compagnie, ce dont nous fûmes enchantés. Nous devions tous coucher dans une étable assez malpropre. On obtint du lieutenant qu'on pourrait aller coucher à ses frais à l'hôtel. Aussitôt obtenu, aussitôt fait. Nous étions une dizaine dans une seule chambre, partagés entre cinq de ces grands lits où l'on craint de se perdre. C'étaient Pierre de Penvern, Hyacinthe de Lanascol, Be-

noît, de Gouttepagnon, Teissier, Furey, du Plessis de Grénédan, etc. — On pousse un cri. — Eh! qu'est-ce donc? — Un scorpion!

— Un scorpion?

— Oui.

Et nous voilà tous en chemise, dans la chambre, faisant la chasse à l'animal. Benoît l'écrasa d'un coup de talon. C'était un spectacle risible, mais c'était bien un vrai scorpion. On se recoucha; tout le monde eut le cauchemar, tout le monde parlait haut en rêvant. L'un criait aux armes! l'autre appelait sa nourrice; celui-ci demandait si nous étions encore loin de Paris; celui-là semblait gronder quelqu'un:

— John!... John!... je vous avais commandé pour mon déjeuner une omelette aux champignons truffés, et vous me servez... une tige de botte!

Je mourais de sommeil, mais j'entendais tout, et je préférais mourir de rire. Pensez que tous ces jeunes gens avaient à peine dormi depuis trois jours; joignez-y la fatigue des étapes, et vous comprendrez qu'on divaguât un peu dans le sommeil. A quatre heures, nous entendîmes la diane; à sept heures, nous arrivions en vue du camp de Terni. Le commandant de Becdelièvre vint immédiatement passer l'inspection des nouveau-venus. Il parut enchanté:

— Beau détachement, dit-il, beau détachement!

Ses éloges nous rendirent fiers. — Nous fûmes immédiatement alignés par rang de taille et divisés par escouades de huit hommes. La mienne, la première de la quatrième, se composait de Gaston du Plessis de Grénédan, H. de Lanascol, Ferdinand de Chazotte, Scheltz, Jaumoulle, Jules d'Anselme de Puisaye, Amfosso et moi. On nous donna pour caporal Alphége du Baudiez. Notre sergent était le comte de Sabran-Pontevès; notre sergent-major, M. Lemonnier; notre lieutenant, le comte de Marcieux, un criméen; notre capitaine, le baron d'Yvoire. M. de Chillaz était capitaine-adjudant-major. Les autres caporaux étaient Henri de la Salmonière, Bertrand de Ferron, de Thiville, Nouveau de la Carte, etc. — Nous voilà donc occupés à fixer nos tentes: c'était assez nouveau pour nous; les anciens vinrent nous aider; en quelques minutes, la quatrième fut campée. Astiquer son fusil, sa baïonnette, le ceinturon, les boucles, la plaque, la giberne, le fourreau, les souliers, les molletières, blanchir ses guêtres et noircir ses mains, nettoyer tout hors soi-même : voilà le métier de troupier qui commence. Exercices, théorie, factions, corvées, inspections, nous y sommes jusqu'au cou. A cinq heures, la diane, café; de six à huit heures, exercice; à neuf, déjeuner; de midi à deux heures, théorie; à cinq heures, dîner; de cinq heures et demie à sept heures et demie, exercice; à neuf heures, l'appel, la prière, et bonsoir la compa-

gnie. On couche sur la pierre ou sur la terre; il pleut, l'eau filtre au travers de la tente; ah bah! on dort toujours. Ce n'est plus le lit de la maison maternelle, mais c'est encore bon, car on dort.

Notre aumônier, Belge, était monsignor Sacré.

Il n'y a pas d'eau au camp, il faut en aller quérir à une lieue; mais si l'eau manque, ce n'est pas comme les cantines. Je ne parle pas pour nous, nous n'en avions pas; les Allemands en avaient une, les Italiens en avaient cent. La cantinière des Allemands était une jolie blonde autrichienne.

Gauche,
Droite,
Serrez,
Emboîtez!
Vive la jolie cantinière!

Et je vous assure qu'on se serrait à la cantine. C'était le rendez-vous général du camp. Les Allemands n'avaient pas de tentes. Ils s'étaient construit de charmants petits gourbis en feuillage, beaucoup plus chauds et pittoresques que nos toiles en angle. Le soir, ils allumaient de grands feux et chantaient des hymnes patriotiques. Les Italiens allumaient aussi de grands feux, mais pour jouer à l'enfer; c'est-à-dire qu'ils s'élançaient et passaient à travers les flammes. Il fallait qu'ils jouassent toujours. Le jeu, pour eux, est tout. Ils vous disent fort paisiblement: Jouer c'est vivre. Nous entrions dans leur campement,

nous entendions appeler 10, 115, 27, 49, 63, etc. — C'était l'Italie qui jouait au loto. Le loto ou la mort! Telle pourrait être sa devise. Quand elle ne joue pas au loto, il faut qu'elle joue à la révolution. J'aime encore mieux le loto.

A trois milles du camp, sur la cime d'une montagne, on trouvait le village de Collescipoli, colline de Scipion. C'est là que le grand homme naquit, dit-on; pour moi, je n'affirme rien. Edme de Montaignac plaisantait et disait: La preuve que Scipion est né à Collescipoli, c'est que sa mère y tient encore un café. — C'était péremptoire. Nous allions donc au café pour y savourer un *caffè rosso*, un café rouge. C'était une sorte de café au lait, mais le lait est remplacé par un jaune d'œuf; c'était délicieux; ou bien on courait à la trattoria, au restaurant; on dévorait une, deux, trois omelettes; on avalait une, deux, trois fiasques de vin de Montepinciano, et, gaiement, les mains dans les poches, on revenait au camp. J'oubliais qu'une des grandes raisons aussi de grimper à Collescipoli était la propreté; on y venait pour se laver. Ne vous y trompez pas, on se lavait avec ses doigts et l'on s'essuyait avec ce que l'on pouvait. Je me souviens qu'une après-midi, devant le café, je pratiquais ma toilette; je m'inondais le visage d'*aqua fresca*. Quand je fus suffisamment inondé, je songeai à me sécher. Comment faire? Et le soleil? me direz-vous. Oui, mais les coups de soleil sur le facies sont dange-

reux dans ce beau pays; gare la vue! J'en étais là de mes réflexions quand une servante d'un certain âge vint à moi et me remit une serviette « de la part du seigneur abbé. » Je me tournai; j'aperçus, à la fenêtre d'une maisonnette blanche, une tête brune et souriante; c'était mon abbé. Je me levai, fis un signe de gratitude, et me plongeai dans la serviette. Une serviette! mais c'était pour nous le phénix, la pierre philosophale, tout ce qu'on ne rencontre jamais. La servante repartit, chargée de compliments. Quelques instants après, j'écrivais à ma famille. La lettre achevée et pliée, je demandai au *cameriere* des pains à cacheter ou de la cire.

— *Niente, signore!* me dit-il avec ce haussement d'épaules particulier aux gens du peuple.

Je commençais à m'inquiéter fortement de la façon dont on peut cacheter une épître sans cire ou sans pains; je pensais à la colle; quand la servante déjà nommée revint à moi et me remit un bâton de cire rouge. Je me retournai, je revis la tête brune et souriante, je refis un signe de gratitude et je bénis la Providence de m'en avoir envoyé une. Enfin, on venait souvent à Collescipoli pour laver ses guêtres ou *son* mouchoir à une citerne qui se trouve à mi-côte.

Pour Terni, c'était autre chose; c'était une faveur de pouvoir s'y rendre, une faveur enviée. Le bataillon y avait été en garnison pendant quelques semaines; on l'avait caserné dans les

corridors d'un vieux couvent de capucins. On était peu à l'aise ; mais les moines étaient assez obligeants. Je ne vous parle pas des fameuses cascades ; je suis narrateur, rien que narrateur, et je ne veux pas empiéter sur les attributions de M. du Pays.

Je reviens à Collescipoli, pour vous parler petite guerre. Un après-midi, on sonna sac au dos; on crut à un départ définitif; mais on ne se doutait guère qu'on allait à l'assaut. Bientôt on vit paraître le général de Lamoricière, le général de Pimodan et leur état-major. Tirailleurs, en avant, marche ! Et nous marchons du côté de Collescipoli, la ville aux omelettes et aux *Caffè-Rossi* ! Un drapeau ennemi avait été placé sur les murs de la ville. A l'assaut ! Dieu ! quelle escalade ! quelle furie ! Nos généraux purent prévoir dès-lors ce que nous serions au combat. Le premier qui parvint au sommet des murs, celui qui enleva la bannière ennemie, fut le capitaine de Charette.

V

Le baveur de carrefour. — Feux des montagnes. — Conspirateurs. — Bastonnade. — Les bergers. — Des déserteurs. — Soldats de carton. — Qui aime bien châtie bien. — Aux sous-officiers. — Fête au camp. — A la gamelle. — Sept sous. — La messe au camp. Les musiques. — Le petit air du matin. — Les diables du bon Dieu. — Le drapeau. — Arthur de Cavailhès. — Franchise italienne.

Nous savions alors qu'un baveur de carrefour parisien avait vomi une sale platitude en prétendus vers contre une des gloires de la France, contre Lamoricière. Quoique le baveur dût avoir les oreilles assez longues, elles ne venaient pas jusqu'à Terni ; je crois que ç'a été un grand bonheur pour elles ! Il me semble que tout ce qui est soldat en France, que tout ce qui porte la baïonnette ou l'épée, a dû bondir d'indignation à la nouvelle de cette ordure rimée.

S'il y avait des ennemis au loin, il y en avait de même à nos côtés. Chaque soir, dès que l'ombre enveloppait nos montagnes, on voyait s'allumer à l'horizon de grands feux échelonnés comme des signaux. La première fois, on n'y fit pas attention ; la seconde, on réfléchit ; la troi-

sième, on agit. Le commandant fit éveiller une vingtaine de zouaves, mit à leur tête un sergent et les envoya faire une excursion nocturne dans les montagnes. Après une marche prudente et silencieuse, on aperçut une maisonnette isolée; la lumière perçait par les fentes de la porte; un bruit confus de voix attira l'attention du peloton. On cerna la case comme des ombres; on écouta; on avait trouvé la pie au nid : c'étaient bel et bien quatre conspirateurs. La porte fut défoncée d'un coup de crosse; on tira quelques coups de feu pour effrayer les drôles, et on les emmena au camp. Ils furent interrogés, jugés et condamnés à la bastonnade. Ailleurs on les eût fusillés; pour ma part, j'eusse préféré cela : c'est plus simple et plus civilisateur; — mais cela n'eût pas fait l'affaire de ces bandits; tout plutôt que la mort. Quant aux grands feux des montagnes, on ramena au camp quelques bergers pris autour de ces feux. Le général de Pimodan les interrogea; ils répondirent qu'ils se chauffaient : c'était naturel; on les renvoya; mais est-il un Franco-Belge qui ne soit persuadé que ces feux étaient des signaux aux déserteurs; en en suivant l'échelle, n'arrivait-on pas en Toscane?

Quelques journaux ont prétendu qu'il y avait eu de nombreuses désertions à notre bataillon. C'est une calomnie. Deux ou trois Belges, au plus ont disparu. Ont-ils été assassinés, ont-ils déserté? Voilà la question. Cependant l'infamie

parut évidente pour l'un d'eux. Le commandant de Becdelièvre fit former le bataillon en carré et nous parla à ce sujet. Il nous parla les larmes dans la voix, avec une énergique éloquence. Il flétrit sans pitié la conduite déshonorante du déserteur; il prononça les mots d'honneur et de fidélité : il était bien compris. Quelle douleur, pour un soldat comme lui, de compter un pareil lâche parmi ses braves!

Le commandant nous traitait sévèrement, durement même, nous comme nos officiers; mais il était fier d'être à la tête du bataillon franco-belge. Plus tard, quand nous marcherons à l'ennemi, brisés, tués par la chaleur et la fatigue, il s'écriera:

— Vous êtes des soldats de carton!

Puis il se tournera vers un capitaine et lui dira tout bas:

— Ça n'empêche pas qu'ils ne sont point ceux qui se battront le plus mal!

M. de Becdelièvre avait pris pour règle de conduite à notre égard, le fameux proverbe: Qui aime bien, châtie bien. S'il connaissait son bataillon, s'il en était fier, j'en trouve la preuve dans le fait suivant: Un de nos sous-officiers avait été soupçonné d'un fait peu délicat. Le commandant fait appeler tous les sous-officiers et leur tient à peu près ce langage: « L'on croit que l'un de vous s'est rendu coupable d'une félonie. Messieurs, vous avez sous vos ordres de

nobles jeunes gens, nobles, quelques-uns par le nom et tous par le cœur ; tâchez de vous rendre dignes d'eux. — La conclusion de l'allocution fut, autant qu'il m'en souvient, une promesse de la plus inébranlable sévérité.

Un soir, le camp des Autrichiens, contigu au nôtre, était en liesse. Il y avait le double de feux ; on n'entendait que cris de joie, clameurs enthousiastes, hourras et détonations ; de nombreuses fusées traçaient des sillons de feu dans l'espace ; le camp était illuminé à giorno ; et les pétards, et les vivats, et les bombes, et les lanternes vénitiennes, et le bonheur, la reconnaissance sur tous ces mâles visages ! Une table champêtre était dressée devant le gourbi des officiers ; les chandeliers étaient de feuillage ; il y avait des corbeilles de verdure et de fleurs, et de nombreuses fiasques de vin ; les officiers allemands avaient invité les nôtres ; on riait, on trinquait, on portait des toasts à Pierre et à Paul ; de temps en temps éclataient les cris de : Vive Pie IX ! Vive François-Joseph ! Vive Pimodan ! Il y avait même comédie, rien n'y manquait : il y eut une scène de conscrit et de sergent instructeur, une scène de brigands, une scène de chemin de fer, une locomotive simulée admirablement par huit ou dix soldats ; tout y était jusqu'au tuyau qui fumait. Le prince Odescalchi, chevalier de Malte, commandant des dragons, riait à se tordre. C'est un grand bel

homme blond frisé, taillé en hercule et magnifique dans son immense manteau blanc.

Hurrah! hurrah!... Mais qu'y a-t-il donc? Pourquoi tant de joie? C'est que le matin même le général de Pimodan est venu au camp des Autrichiens. C'est qu'il leur a apporté une lettre autographe de leur empereur; or cette lettre leur apprenait que leur service chez le pape leur serait compté en Autriche. — Ces braves gens étaient fous de bonheur; ils nous sautaient au cou, nous étreignaient, et ne comprenaient pas que, tout en partageant leur joie, la comparaison nous rendît pensifs.

Je ne sais si j'ai dit que nous mangions à la gamelle. Les cuisiniers étaient choisis parmi nous. Notre cuisine n'était pas des plus succulentes, mais on s'en contentait: il le fallait bien. Ceux qui avaient un peu d'argent faisaient venir une fiasquette de vin de la cantine italienne. Nous touchions trente-cinq sous tous les cinq jours, prêt de campagne; c'était admirable. Aussi le Piémontais Cialdini devait plus tard nous appeler « de vils mercenaires. »

Tous les dimanches, à huit heures, on disait la messe au camp. L'autel s'élevait au milieu d'une vaste plaine; l'armée formait le carré; à l'élévation, on entendait trois coups de canon en guise de coups de sonnette; puis on rentrait dans son campement, musique en tête, car nous avions une musique, et les Italiens aussi,

mais la leur ne connaissait pas d'airs religieux
Quel ne fut pas mon étonnement de lui entendr
jouer, pendant la messe, l'ouverture du *Barbie*
de Séville. Après la Diane, chaque matin, no
musiciens nous régalaient d'un petit air; plai
gnez-vous donc, sybarites: on vous éveillait e
musique; oui, mais le petit air était toujours l
même, et il avait fini par nous porter sur les nerfs
Les clairons avaient-ils achevé leur antienne...
on s'arrêtait, on attendait, anxieux, haletants, e
quand le petit air commençait, ah! aïe! .....

Les Romains nous appelaient les diables d
bon Dieu. C'était un joli compliment pour de
zouaves.

Et le drapeau?

C'est trop orgueilleux pour le simple guido
du bataillon; que dis-je de notre mezzo-batail
lon; car nous n'avons jamais dépassé trois cen
cinquante hommes. Le guidon est né au com
mencement du mois d'août 1860, alors qu'i
pouvait compter autour de lui assez de bra
pour le défendre, assez de cœurs pour le chérir
Oh! que nous l'aimions ce bel invisible
Comme nos poitrines faisaient tic-tac à so
apparition! car il était déposé dans la tente d
commandant et n'en sortait que pour les ma-
nœuvres. Il était aux couleurs pontificales
blanc et jaune, avec les armes brodées au milieu
Nous avions juré de mourir plutôt que de l'aban
donner; il était à notre tête à Castelfidardo

c'était le brave sergent de Cavailhès qui le portait, et allez demander aux Piémontais s'ils nous l'ont pris?

Je me souviens d'un Italien qui fut avec moi d'une incroyable impudence.

— Au premier coup de fusil, me dit-il, je ne serai pas le dernier à me sauver.

— Mais vous êtes un lâche!

— Je le sais bien; mais j'aime mieux vivre; et vous, vous ne vous sauverez pas?

— J'aimerais mieux cent fois mourir.

— Ah! c'est que vous êtes Français, vous

— Eh bien?

— Eh! sang de la Madone! moi aussi, je ne me sauverais pas si j'étais Français!

VI

Soirée au camp. — Chant des Franco-Belges. — Vers les rives de France. — Chateaubriand. — Lettre du troupier à sa payse. — Le cousin décoré. — Histoire de Patouillaud. — France ! — Clodomir et Babet. — Qu'est-ce que l'annexion ? — Garibaldoche et Rigobaldi. — Le Chien du bataillon. — Il n'y a plus de chiens. — Bonsoir la compagnie. — Doux rêve. — Notre chant, populaire en Irlande. — Traduction de M. Alexandre M. Sullivan.

Il y a soirée au camp, oui, soirée comme à Paris ; et l'on parle, et l'on chante, et l'on rit. Ce qui ouvrait cette soirée, ce qu'on bissait dix fois, c'était le chant des Franco-Belges. A tout seigneur, tout honneur !

En avant, marchons !
En avant, marchons !
Chasseurs du Pape, à l'avant-garde !
En avant, marchons !
En avant, marchons !
Le monde nous regarde ;
En avant, bataillons !

Car notre général,
Qui se connaît en gloire,
Nous mène à la victoire,
A la victoire comme au bal !

En avant, marchons!
En avant, marchons!
Chasseurs du Pape, à l'avant-garde!
En avant, marchons!
En avant, marchons!
Le monde nous regarde;
En avant, bataillons!

Et quand il sera proche
Le moment de mourir,
Sans peur et sans reproche
Tout chasseur le verra venir!

En avant, marchons!
En avant, marchons!
Chasseurs du Pape, à l'avant-garde.
En avant, marchons!
En avant, marchons!
Le monde nous regarde;
En avant bataillons!

Je n'ai su jamais au juste l'auteur de ce chant martial et tant aimé. Je hais l'anonyme; car, je puis me tromper en l'attribuant à ce pauvre sergent Blanc, mort de ses blessures à Castelfidardo. Puis on pensait à la France; à vingt ans, on aime sa patrie comme une fiancée; l'amour est plus français que la haine. On entonnait:

Vers les rives de France,
Voguons en chantant,
Oui, voguons doucement!
Pour nous
Les vents sont si doux!
Pays notre espérance,
Rivage béni, etc,

Et l'écho répétait dans les montagnes ce refrain en l'honneur de la France. Hyacinthe de Lanascol chantait la mélodie de Chateaubriand. Combien nous avions de douces souvenances alors! Puis il continuait par la *Lettre du troupier à sa payse :*

Rose, l'intention d'la présente
Est d' t'informer de ma santé.
L'armée française est triomphante,
Et moi j'ai l' bras gauche emporté.

Au dernier couplet, il y en avait qui pleuraient; mais on n'y voyait rien, il faisait nuit. Quant à la conversation, j'en puis donner un léger échantillon. De Fort-Rion ruminait tout haut le plan de je ne sais plus quel grand ouvrage sur je ne sais plus quoi; Tresvaux du Fraval faisait un ou plusieurs calembourgs; du Plessis et de Nanteuil parlaient raison; de Montravel écoutait; de Puisaye abordait la science, et de Chazotte pratiquait l'art de fumer du tabac français en Italie, ce qui est un art rare. Puis c'était un déluge de plaisanteries, quelquefois vieilles comme le Nouveau-Monde.

— L'Europe est bien malade.

— Comment cela?

— L'Angleterre craint pour ses côtes, l'Allemagne a mal au Rhin, le Piémont perd Savoie, et l'Autriche redemande le Pô.

— Fameux!

— Messieurs, j'avais un cousin.
— Qui n'a pas un cousin ?
— Oui, mais il avait été décoré...
— Qui n'a pas un cousin décoré?
— Décoré par Louis-Philippe.
— Tiens, c'est drôle.
— Oui, c'était un drôle qui compromit...
— Une femme?
— Non, notre nom.
— Diable !
— Un jour, une de ses victimes lui écrivit...
— Que lui écrit-elle, grand Dieu !
— Une lettre dont la suscription était :
— Je tremble!
— « A monsieur X.... chevalier de.... et d'industrie à Paris. »
— Fameux !
— Moi, j'avais un ami...
— C'est plus rare qu'un cousin.
— Peu intelligent...
— C'est moins rare.
— Mais très chasseur.
— De quoi?
— De tout.
— Et il ne tuait rien?
— Justement ; et nous nous moquions de lui du matin au soir.
— Ça devait vous fatiguer?
— Mon ami avait un chien...
— Ce qui lui faisait deux amis.

— Un chien affreux...

— Comme son maître, peut-être.

— Un vieillard de chien qui ne rapportait jamais rien...

— Parce que son maître n'avait rien tué,

— C'est le premier des motifs.

— Et le second?

— C'est qu'il était quasi-aveugle; mais, malgré tout, mon ami aimait son chien, et peut-être parce qu'il ne voulait pas en acheter un autre.

— Fi! l'avare!

— Un matin...

— Oh! oh!

— Mon ami, ayant beaucoup chassé et n'ayant rien tué, s'assit au pied d'un arbre, posa son fusil à son côté, amena sa carnassière, en tira du pain, du fromage, du vin, et déjeuna.

— Écoutez! écoutez!

— Patouillaud...

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Le nom du chien.

— Peut-on appeler un chien ainsi!

— Patouillaud semblait, depuis quelques instants, visiblement inquiet; mais son maître, tout entier à son désespoir quotidien, n'y faisait guère attention. Le déjeuner est fini; il se lève... Pan! son fusil part. Il avait oublié de le désarmer, et vous savez les tours que vous joue la gachette. Mon ami remercie le ciel de l'avoir préservé : l'incident lui ôte le goût de la chasse, au moins pour

tout le jour ; il retourne chez lui, paisiblement, comme un honnête Nemrod dont saint Hubert n'a pas chargé la carnassière. Patouillaud disparaît : mon ami l'appelle, c'est en vain ; bientôt il entend la voix éraillée de son vieux chien aboyant quelque chose comme un hallali.

— Écoutez!

— Il retourne sur ses pas. Quel spectacle, Seigneur! Patouillaud léchant fièrement la blessure mortelle d'un superbe chevreuil...

— Que ton ami avait tué sans le vouloir.

— Oui.

— Fameux!

— Mon ami ne se sent pas de joie ; il presse sur son cœur l'héroïque Patouillaud, il s'assied sur le cadavre, il fredonne l'hallali, il saute, il est fou de bonheur... Mais comment emporter la bête ? Il appelle, personne ; il crie au voleur, personne ; il crie au feu, les paysans accourent. On emporte le chevreuil à sa maison : c'était plaisir de voir mon ami se pavaner et dire à tout venant :

— J'ai tué un chevreuil, moi!

— Le soir, celui qui eût pu voir dans la salle à manger de mon ami, eût vu un singulier spectacle : Patouillaud, une serviette au cou, mangeant à la table de son maître! — Voilà comme un bon maître récompense un bon serviteur ! Je ne sais si c'est d'orgueil que Patouillaud mourut deux jours après ; mais je sais que mon

ami lui a fait élever, dans son jardin, un mausolée de quinze mille francs!

— O Arthémise!

— Qui sait des vers?

— Moi!

— Récite-les.

— Volontiers; c'est intitulé : *France.*

— Bravo!

France, j'ai vu ton nom dans le ciel de l'histoire
Tracer un long sillon de feu,
Tes fils dans l'univers promener la Victoire,
Et tes drapeaux ployer sous le poids de leur gloire:
La France est le peuple de Dieu!

Dieu protège la France! O ma belle patrie,
Heureux qui vit et meurt pour toi!
La sève à tes rameaux ne s'est jamais flétrie;
L'homme travaille heureux pour la femme qui prie:
Le travail, c'est aussi la foi!

De nos guerriers la femme est toujours le bon ange.
Pour les lauriers la rose a toujours de l'attrait.
Qui ne crierait encor, guidant notre phalange,
Et montant à l'assaut comme autrefois Fleurange:
Ah! si ma dame me voyait!

Oui, nous sommes toujours dignes fils de nos pères!
O grand soleil de nos vieux jours,
Je vois briller encor tes rayons séculaires!
Ils sont morts, les bourreaux révolutionnaires,
Soleil, et tu brilles toujours!

O France, Dieu le veut! sois la reine du monde!
A cent nations tu survis;
Tu ne trembles jamais si le tonnerre gronde;

Ton pied baigne toujours à la source féconde
Du baptistère de Clovis.

Quinze siècles de gloire ont scellé ta couronne ;
Ton sceptre avec l'âge a grandi ;
Mais c'est le même sang qui dans ton cœur bouillonne,
Et c'est le même cri de victoire qui tonne
A Fontenoy comme à Lodi !

— De qui est-ce ?

— Anonyme.

Parfois s'ouvraient de grandes discussions philologiques. De Puisaye était sur la brèche. Je les faisais tous rire en leur disant l'étymologie de Babet.

— Et quelle est-elle ?

— Clodomir.

— Allons donc !

— Clod-omir, même radical que Clod-wig, dont on a fait Clovis ; de Clovis, en retranchant le c, Louis ; Louise, Lise, Élise, Élisa, Élisabeth, et Babet, qui est un diminutif d'Élisabeth. Donc Babet vient de Clodomir.

— Fameux !

Alain de Kersabiec riait comme un fou quand je commençais cette charge militaire. La scène se passe entre un sergent et un conscrit.

— Mon *chargeant*.

— Dé quoi, pétit ?

— Sauf votre respect, est-ce que vous savez ce que c'est que... ?

— Pétit, qué vous serez quinze jours à la salle dé police pour avoir pu superposer un seul ins-

tant qué votre supérieur il ignorât subalternement quelque chose !

— Mais, mon chargeant....

— Qué réclamez-vous de ma bienveillance, pétit?

— Chargeant, cé qué c'est qué... qué la... qué *la nexion?*

— Nonobstant qué jé puis vous y répondre péremptoirement, pétit. Vous connaissez la topographie humanitaire du versant supérieur des Alpes?...

— Oui, chargeant !...

— Eh bien ! *la nexion*, c'est le système radical, subalterne, topographique et subséquent de l'alignement des frontières indubitatives... Vous comprenez ?

— Oui, chargeant!...

— Nonobstant, pétit, qu'en faveur de votre intelligence je lève la punition.

— Fameux !

— Qui chante Garibaldoche?

C'est ici que mes lectrices pourraient bien se servir de leurs éventails. Quoique le nom de Rigolboche ait été jeté à tous les échos de la France, il y a des endroits où il n'a pas eu d'écho. Le parallèle suivant peut donner une idée de la chose.

Amis, vraiment la terre est trop petite
Pour contenir tant de célébrités ;

C'est un sujet dont gaiement je médite
Depuis longtemps les singularités.

Je plains beaucoup la pauvre renommée
Dont tant de noms vont fatiguer la voix;
A les crier elle s'est enrhumée:
C'est qu'aujourd'hui diffère d'autrefois.

Jadis au moins, pour toucher la déesse,
Il lui fallait quelque fait éclatant;
Mais aujourd'hui l'on gagne sa tendresse
Rien qu'en étant ou lorette ou brigand.

S'il me fallait formuler un reproche,
Je le ferais au siècle abâtardi
Qui ne sait plus, après la Rigolboche,
Parler, hélas! que du Garibaldi!

Ces deux grands noms que le public rapproche,
Sont confondus si plaisamment par lui
Qu'il nomme l'un monsieur Garibaldoche
Et le second dame Rigobaldi.

On leur a fait des hymnes triomphales;
Ils sont assis au temple du succès;
Il est donc vrai, leurs gloires sont égales:
C'est Aspasie au bras de Périclès!

Lequel des deux croire le plus habile?
Je le demande à leurs nombreux amis:
L'un a plumé les pigeons de Sicile,
L'autre a plumé les pigeons de Paris.

L'un du panier là-bas fait danser l'anse,
Emprunte, emprunte, et ne rend pas souvent;
L'autre est plus forte: elle-même elle danse,
N'emprunte pas et gagne tout autant.

L'un se débat sur un sanglant théâtre
Et pour Turin entasse four sur four ;
L'autre rendrait des points à Cléopâtre
Comme à monsieur le comte de Cavour.

L'un est, dit-on, quelque dieu de la fable ;
Le Dieu Dandin ? Tiens ! j'ignorais ce nom ;
Mais, je le sais, l'autre est un fort bon diable,
Quoiqu'elle n'ait pas de cornes au front...

Je clos ici ce brillant parallèle ;
Mais je dois bien dire pour le premier
Que s'il est laid, elle n'est pas trop belle...
A qui pourtant décerner le laurier ?

Mes chers amis, il faut qu'on les rapproche
Pour mettre fin à ce salmigondi ;
Marions donc monsieur Garibaldoche,
Garibaldoche avec Rigobaldi.

Amis, vraiment la terre est trop petite
Pour contenir tant de célébrités ;
C'est un sujet dont gaiement je médite
Depuis longtemps les singularités.

La dernière rime de ce singulier parallèle n'était pas prononcée qu'éclatait un bouquet de rires et de bravos. Chacun souhaitait de se trouver un jour en face du héros de 1849 ; — je dis héros comme on dit le cap de Bonne-Espérance, par euphémisme ; — cela n'est pas encore venu, mais cela viendra peut-être. On attribuait cette débauche d'esprit à un espiègle de la 4e compagnie, dont je passerai le nom sous silence, par respect pour sa modestie. Nous chantions bien

d'autres choses encore ; mais ma mémoire me fait défaut. On commençait à parler politique, économie sociale et religion.

Tout à coup une masse blanche, tachée de roux, se faufilait entre nos jambes, quêtant sans façon une caresse dont on n'était pas avare ; c'était un beau quadrupède, un chien de chasse, ne vous en déplaise, c'était Franco-Belge, le chien du bataillon. On m'a dit que la pauvre bête a eu le sort de Garibaldi, à Castelfidardo ; une balle malencontreuse lui a labouré l'épine dorsale. Mais pendant que nous chargions à la baïonnette, pendant que les soldats du Piémont montraient si complaisamment leurs dos à une poignée de soldats du Pape, je ne jurerai pas que Franco-Belge, n'ayant pas de baïonnette, n'ait blessé mortellement quelque part, avec les dents, quelques-uns des fuyards. Comme on dit : Il n'y a plus d'enfants, nous disions dans l'admiration : Il n'y a plus de chiens. — Le chien du soldat est soldat ; il semble que la bravoure déteigne, avec la haine de l'ennemi ; le noble animal n'est jamais à l'arrière-garde ; et Franco-Belge est mort en soldat ! Voilà ce que je voulais dire.

On reprenait encore une fois :

En avant, marchons !
Chasseurs du pape, à l'avant-garde !

Tout à coup le clairon sonnait ; bonsoir la

compagnie! On courait aux faisceaux, on passait son ceinturon, on faisait l'appel, on allait à la prière, on revenait se coucher, et l'on rêvait patrie, gloire et famille!

Le chant des Franco-Belges a été traduit en vers anglais par un journaliste irlandais; il est aujourd'hui populaire à Dublin; on le chante dans les rues; c'est un honneur dont m'est redevable le bataillon.

Forward all! march on!
Forward all! march on!
Of the Pope's chasseurs the vanguard we!
Forward all—march on!
Forward all—march on!
The world is watching anxiously!
Forward all—Battalions!

Our Heros general
(Of glory known to all)
Wild lead us to victory
As gaily as to a Ball!

Forward all! march on!
Forward all! march on!
Of the Pope's chasseurs the vanguard we:
Forward all—march on!
Forward all—march on!
The world looks on admiringly:
Forward all — Battalions!

And when, with stern approach,
The moment of death is nigh;
Without stain and without reproach
Such soldiers can bravely die!

Forward all— march on!
Forward all — march on!
Of the Pope's chasseurs the vanguard we
Forward all — march on!
Forward all — march on!
The world beholding pridefully!
Forward all — Batallions!

VII

On partira. — Monsieur l'ennemi. — Azor, Azor. — Capharnaüm — Première étape. — Évanouissement. — Accidente! — Il pleut, bergère. — Jules de Lastens. — Sonnerie des Allemands — Il était-z-un petit navire. — Spoléte. — Le nègre du bataillon. — Notre Italien. — Maraudeur de raisins. — Pérouse. — Effet d'optique. — Faligno. — Hyacinthe de Goësbriand. — A confesse.

Depuis quelques jours, le camp était en rumeur ; aux heures de repos, on eût aperçu de nombreux groupes de soldats, et, si l'on eût écouté toutes ces conversations, on eût invariablement toujours entendu ceci :

— Je te dis que nous partirons.

— Je te dis que non.

— On partira.

— On ne partira pas.

— Mais X... a reçu une lettre de Rome.

— Eh bien ! après ?

— On lui assure que huit bandes de garibaldiens sont entrées dans les États pontificaux par différents endroits.

— Moi, l'on m'a dit que ce sont des Piémontais.

— Des troupes piémontaises ?

— Oui.

— Allons donc! elles n'oseraient pas.

— On affirme qu'elles auraient les Français à leurs trousses si elles faisaient cela.

— Bravo! nous serons avec eux.

— On partira.

— On ne partira pas.

Un mercredi matin, nous entendîmes sonner l'appel aux sergents-majors ; on n'y fit guère attention d'abord, puis le bruit alla grossissant que l'ordre de départ était arrivé. Il était sept heures du matin. Les majors reviennent. Hurrah! On lève le camp, on va marcher à l'ennemi. A bas les tentes ! On nous distribue le pain de munition, un sac de biscuit de campagne, et neuf paquets de cartouches ; avec les trois que nous avions déjà, cela nous mettait à chacun entre les mains la mort de soixante-douze hommes. Nous allons donc au-devant de messieurs les ennemis, ou de monsieur l'ennemi, comme disait du Beaudiez ; il y a au moins cinq étapes ; les étapes seront longues ; on dégorge bien vite son sac de toutes les inutilités. Il faut voir comme le soldat qui va se mettre en marche est avare pour son sac. Qui veut une chemise? qui veut une brosse ? qui veut une paire de guêtres? Azor, Azor, c'est le sac, c'est un ami ; mais il ne faut pas qu'un

ami soit lourd, surtout un ami qu'on a toujours sur le dos. Le sol du camp n'est bientôt plus qu'un capharnaüm de débris de toutes sortes ; quel bonheur, quelles trouvailles pour les innombrables bambins attachés au service des cantines italiennes ! Ils sont à la curée ; ils sont bourrés, chargés comme mulets de nos dépouilles volontaires ; ils demanderaient, je crois, que l'on partît tous les jours ; mais les cantiniers sont dans la désolation : c'est le revers de la médaille. On déjeune sur le pouce, on arrose légèrement le déjeuner, on endosse Azor, on s'aligne, et en route ! Où va-t-on ?

— A Terni !

— A Rieti !

— A Velletri !

— A Civita-Castellana !

— A Viterbe !

— A Orvieto !...

Donc, personne ne sait où l'on va. — Les Italiens sont à l'avant-garde, nous au centre, et les Allemands à l'arrière-garde, suivis de l'artillerie. Nous n'avons pas fait trois milles (une lieue) que les fossés, qui bordent la route, commencent à s'émailler de traînards italiens ; ils sont là, étendus nonchalamment, appuyés sur leurs sacs, et nous regardant passer avec un flegme d'Anglais. Vers une heure et demie de l'après-midi, des compagnies entières s'arrêtent, se jettent à l'ombre des haies et semblent épuisées

par deux heures de marche. Je dois avouer, il est vrai, que le soleil s'était mis de la partie, et vous savez ce que c'est que le soleil italien ; tant mieux pour vous si vous ne le savez pas. D'ailleurs, c'est à moi moins qu'à tout autre à jeter la pierre à ces pauvres soldats. Dans l'intervalle de la première à la seconde halte, je sentis quelque chose comme un clapotement dans la tête ; les oreilles me tintaient ; parfois je voyais rouge. Je me trouvai bientôt si faible que je sortis du rang et priai l'adjudant de me laisser me reposer quelques secondes au bord du chemin.

— Je rattraperai le bataillon au pas de course, lui dis-je.

— Marchez, marchez ! me répondit-il.

Je marchai.

— Un quart d'heure après, le clairon sonnait la halte. Je tombai sur un tas de cailloux et je m'endormis en tombant ; je crois plutôt que je m'évanouis ; car, lorsque le clairon sonna en avant, je n'entendis rien et ne fis pas un mouvement. Un officier s'approcha, se baissa, me secoua, je roulai comme une masse inerte. On s'empressa de me débarrasser de mon sac, de mon ceinturon, de déboutonner mon gilet, de me noyer le visage d'eau ; rien n'y fit. Un officier italien passait ; le brave fit mine, à ce qu'il paraît, de me frapper. Un de nos sergents, Frédéric de Saint-Sernin, l'arrêta et lui dit :

— Allez, allez, on ne frappe pas ici ; chez nous, on ne s'arrête que quand on tombe.

Le brave passa son chemin. Quelques instants après, je fus aperçu d'un officier autrichien ; il descendit de cheval, tira de sa sacoche une fiole d'éther, en versa quelques gouttes sur un morceau de sucre, me le mit dans la bouche et partit. J'ouvris les yeux ; j'étais dans les bras de Fr. de Saint-Sernin et de Letellier. On me hissa sur un fourgon d'artillerie, où je me trouvai côte à côte avec un caporal italien qui me prit pour oreiller et ne cessa de grommeler :

— Accidente !

Vous savez comme cela se prononce ; c'est fort harmonieux : on éternue : *Atchi !* et on ajoute : *daineté !*

Ce n'est pas plus difficile que cela, et avec ce mot-là on va au bout de l'Italie.

Le soleil, comprenant sans doute qu'il nous gênait, se retira ; mais il se fit remplacer par des nuages qui devinrent tout aussi gênants que lui. Quelles catáractes, seigneur Dieu ! accidente, accidente ! Quel bain ! Garçon de cabinet ! criait un enragé parisien.

— Marchand de parapluies !

Il pleut, il pleut, bergère,
Ça défris' tes moutons.

Nous n'étions pas des moutons, mais cela nous défrisait joliment. Je parle au figuré, car nous

avions les cheveux ras; je ne parle pas pour de Lastens, qui eût préféré, je crois, être fusillé. Dame! si on a des cheveux, c'est pour y tenir. Mais si l'on ne fût entré immédiatement en campagne, le raisonnement eût peut-être été mal goûté en haut lieu. Heureusement il y a un Dieu pour les gens qui tiennent à leurs cheveux, et de Lastens garda les siens.

A la grande halte, le ciel se remit à sourire. Nous étions dans un village dont j'ai perdu le nom, et je ne le retrouve pas sur la carte. On mourait de soif, et pas d'eau; on ne trouvait que du vin, et encore! pour avoir du vin, il fallait payer; or, nos poches en général étaient assez légères. Le capitaine de Charette fut la providence des pauvres; il trouva moyen de faire remplir de vin un énorme broc, et il en fit cadeau à son frère Alain; celui-ci le partagea naturellement, et il y eut beaucoup de soif de moins. Il était admirable, le capitaine de Charette, avec son coquet uniforme bleu d'azur et son élégant manteau blanc : Toujours gai, toujours souriant, toujours prêt à laisser tomber une parole encourageante, il nous aimait, je crois, mais nous l'aimions bien davantage. On se remit en marche. Chaque fois qu'on approchait d'un village, d'un hameau, la musique exhalait aussitôt ses accords belliqueux; on allait bon pas. Tout d'un coup, derrière nous, nous entendions la sonnerie des Allemands, sonnerie

fort militaire, mais peu variée et peu précipitée; cela nous coupait le pas ; on maugréait, mais la sonnerie allait toujours, et les Allemands avec elle. *Chi va piano, va sano, è chi va sano vo lontano.* De ce train-là les Allemands eussent été au bout du monde. Nous, nous chantions; outre le recueil que l'on nous connaît, nous entonnions encore le *Pandore* de Gustave Nadaud et le *Petit navire* qui commence par :

Il était-z-un petit navire
Qui n'avait ja-ja-ja-jamais navigué.

et qui finit par :

Si cette histoire vous ennuie,
Je vais la re-re-re-recommencer.

Nous la recommencions, parce que rien ne fait marcher comme de chanter. A onze heures du soir, après douze heures de marche, on arrive à Spolète; on nous case dans une grande cahute, — caserne, couvent ou palais; il y a des milliers de paillasses, et dans les paillasses des milliers de puces. Nous avions faim; mais, pour nous rassasier, nous fûmes dévorés. Pendant que j'essayais de dormir, de Fort-Rion me fourra un vieux morceau de fromage dans la bouche, et j'eus soupé.

A deux heures et demie du matin, nous sommes agréablement éveillés par la diane. On se dresse tout ahuri, on bâille, on se frotte les yeux,

on s'étire, on ne songe guère aux habitantes de la paillasse ; ha ! aïe !

— Allons, allons, sac au dos !

Corbleu ! c'est la voix du commandant, c'est magique, on est debout en un clin d'œil ; on attrape son ceinturon, sa giberne, son sac, son fusil, et quatre à quatre on descend dans la ruelle obscure. Bataillon, par le flanc droit ; adieu, Spolète ! Hélas ! une vingtaine de tirailleurs franco-belges sont entrés à l'hôpital : l'un est épuisé, l'autre a des abcès aux pieds ; celui-ci a la fièvre, celui-là a tout cela. Nalbert, Massadore, le vicomte d'Aigneau sont du nombre. J'y pense : le bataillon avait son nègre. Fenech était Maltais ; il avait fait la campagne de Crimée avec l'armée anglaise, et il en portait la médaille. Il parlait anglais, italien, français, turc, ou plutôt il ne parlait aucune de ces langues parce qu'il les parlait toutes à la fois ; ce nègre était une tour de Babel, il était quasi incompréhensible. D'ailleurs beaucoup d'entre nous lui damaient le pion en fait d'italien ; nous mettions à toute sauce la langue du Tasse ; nous accolions bien souvent des mots qui devaient être fort étonnés de se trouver ensemble. Je me souviens encore d'un tour de force du baron de Fortsner. Nous avions été visiter l'église de Collescipoli, qui est remarquable, le porche surtout. L'un disait : C'est tel style ; l'autre : C'est tel autre. Fortsner veut briser nos incertitudes. Un

honnête curé passait par là. Le baron marche à lui, met le képi à la main, et le corps penché, le bras élégamment arrondi :

— Signor curé, ista maisono este vieilla è romana ?

Le seigneur curé regarde tout abasourdi mon baron ; celui-ci répète gaillardement sa tirade ; même regard du seigneur curé ; Fortsner ne se tient pas pour battu, et recommence une troisième fois, avec d'effroyables variantes, son épouvantable tirade. Enfin le curé eut peur, bégaya quelques syllabes et se sauva. — D'ailleurs le bataillon franco-belge semblait convaincu que, pour savoir l'italien, il suffit d'ajouter à chaque mot français un *i*, un *o*, ou un *a*. Voyez à quoi mènent d'aussi scandaleux principes : à dire *maisono* pour maison.

Je reviens à notre nègre. A certains moments des étapes, Fenech disparaissait, emportant un des poêlons de la compagnie ; une demi-heure après, on le voyait subitement reparaître, comme le spectre d'Othello, apportant dans le poêlon des monceaux de raisin. Hurrah ! On mettait le nègre au pillage. Ce pauvre noir avait très bon cœur, il était aimé. Un jour qu'un sergent-major s'oublia jusqu'à le rudoyer, abusant peut-être de ce que c'était un nègre, il y eut un sourd murmure dans la compagnie... Fenech pleurait et parlait avec une incroyable volubilité son dictionnaire de Babel. Je crois que le major ne

l'eût pas touché deux fois : nous eussions été capables de mettre notre sergent à la salle de police. Je plaisante ; mais je crois que si le pauvre Fenech avait voulu se plaindre au lieutenant, il eût trouvé pour avocat tout le bataillon franco-belge.

Les plus forts, ce jour-là, devaient y passer. Gros de Perrodil eut un coup de sang ; de Sabran eut une attaque de nerfs ; de Fortsner eut un accès de fièvre chaude et faillit se tuer ; il gesticulait comme un forcené ; on lui arracha son fusil, et on le hissa sur un fourgon. Le soleil était écrasant, la poussière aveuglait, nous entrait dans les yeux, dans la bouche, dans le nez ; et pas d'eau, pas une goutte d'eau. A notre gauche, dans la plaine, sur une hauteur, nous apercevions Pérouse ; on croyait que c'était le but de notre voyage, on se trompait. On devait bien se battre à Pérouse le lendemain, mais sans nous. La belle ville nous semblait à un demi-kilomètre ; elle était à vingt-deux ou à vingt-trois milles. C'est un effet d'optique singulier et qui se renouvelle toujours en Italie : on croirait n'avoir qu'à tendre la main pour toucher une ville qu'on aperçoit clairement ; et elle est à dix lieues de vous. Ma foi ! cela vous aide à marcher ; on se figure toujours qu'on arrive.

Dans l'après-midi, nous entrions à Fuligno ou Foligno : l'un et l'autre se dit et s'écrit. Nous fûmes casernés dans la cour d'un vieux couvent,

au milieu de laquelle il y avait une antique statue de marbre d'un Pape. Le quartier fut consigné. Nous étions harassés. Cependant il fallait bien que les corvées se fissent comme à l'ordinaire. Je fus envoyé de corvée à une grande caserne qui se trouve sur la place de Foligno. Dans la cour, j'aperçus un de nos uniformes ; je m'approchai ; c'était un lieutenant, c'était Hyacinthe de Goësbriand, qui dormait tout de son long étendu sur un lit de gibernes et de fourreaux de baïonnettes, le sybarite ! Mais il dormait si bien qu'il fut impossible de le réveiller pour emporter son lit au couvent qui nous servait de caserne. Quel sommeil ! c'en était une bénédiction, et pour nous, qui dormions tout debout, quelle amère contemplation !

Nous prîmes délicatement notre lieutenant par les bras et les jambes, et nous le portâmes, un peu plus loin, sur un tas de couvertures. Quand nous rentrâmes au couvent, on se confessait. Ah ! c'est que le bruit courait qu'on devait se frotter le lendemain ; et un bon soldat, un vrai soldat se met en règle avec tout le monde et d'abord avec Dieu. Quand on ne craint pas la mort en ce monde et qu'on ne craint rien dans l'autre, on se bat comme des fous ; en poésie, j'eusse dit comme des lions !

VIII

Convoi de poudres. — La chanson des Apennins. — Aux lucarnes. — Les paysans. — Niente. — Les mares. — Le mistra. — Repas de Sardanapale. — Serravalle. — Jules d'Anselme de Puisaye. — Tolentine. — Le général de Pimodan. — Macerata. — Le ciel à bon compte. — Vive Charette! — Mizaël de Pas. — Monte-Santo. — Joseph et madame Putiphar. — Le fusil perdu. — Lorette.

Mais notre attente devait encore être trompée; l'ennemi ne se sentait pas la force de venir au-devant de nous : il nous attendait, là-bas, aux collines de Castelfidardo, au coin d'un bois. A minuit, on quitta Foligno. Les trois premières compagnies marchèrent en avant; la quatrième se vit confier la garde de deux lourdes charrettes chargées de caisses : les uns prétendaient que c'était de la poudre; les autres de l'argent; c'était évidemment de la poudre, puisqu'on nous empêcha de fumer. Nous traversons les Apennins; monter, toujours monter, que le sac est lourd! Mais les points de vue sont si saisissants, la nature est si belle, la chanson est si douce! La mémoire fit des prodiges chez l'un de nous;

il se rappela quelque vieille romance de son vieil oncle ; l'à-propos était flagrant.

Sur la cime des Apennins
Il est une blanche chapelle
Dont la cloche d'argent appelle,
Soir et matin, les pèlerins.
Tin, tin !
Et l'écho redit au lointain
Tin, tin !

Nous passions le fusil au bras,
Le sac au dos et l'âme fière.
Je pensais à ma vieille mère
Qui pleurait et priait là-bas.
Tin, tin !
Et l'écho redit au lointain
Tin, tin !

L'un murmurait un nom bien doux,
Et, regardant fuir un nuage,
Lui disait : Viens-tu de la plage
Où je rêvais à ses genoux ?
Tin, tin !
Et l'écho redit au lointain
Tin, tin !

L'autre disait : Nos vieux guerriers
De mon père ont su la vaillance ;
Je vais encor, loin de la France,
Lui cueillir de nouveaux lauriers !
Tin, tin !
Et l'écho redit au lointain
Tin, tin !

Mais tout à coup siffle un boulet ;
Le cœur bondit dans la poitrine...

On abaisse sa carabine :
Feu !... Bien visé pour un cadet !
Tin, tin !
Et l'écho redit au lointain
Tin, tin !

Le combat est long et sanglant.
On s'élance à la baïonnette :
Un contre dix c'est une fête !
En avant, soldats, en avant !
Tin, tin !
Et l'écho redit au lointain
Tin, tin !

Mais, hélas ! le soir, à l'appel,
Ils manquaient tous, ces jeunes braves !
La mort plutôt que les entraves !
Ne pleurez pas, ils sont au ciel !
Tin, tin !
Et l'écho redit au lointain
Tin, tin !

Elle avait tant d'à-propos, cette romance d'un autre âge ; elle sympathisait si bien avec nos sentiments les plus intimes ; elle était d'une mélodie si mélancolique, si parlant à l'âme, que la moitié d'entre nous avaient les paupières humides ! Nos officiers se rapprochaient de nous pour mieux entendre le chanteur. Hélas ! nous ne prévoyions pas encore que les derniers couplets seraient notre histoire même. Combien d'entre nous, le soir, manquaient à l'appel, le 18 septembre ! Ils sont au ciel.

L'esprit des populations que nous traversions, presque partout, était excellent. Quand nous

passions, musique en tête, dans un village, il y avait bien des jeunes femmes, bien des jolies têtes aux lucarnes; les regards étaient bien doux; nous n'entendions que ces mots: Ah! pauvres jeunes gens! Et quels soupirs c'étaient! Les paysans nous apportaient de l'eau, des pommes, des raisins, des figues; quelle joie! Sur la route de Serravalle à Tolentino est un superbe château; on nous offrit du vin à profusion; mais, hélas! on était en marche; comment s'arrêter? La voix du commandant tonnait comme le canon. — En avant! soldats de carton!

Diable! il fallait bien rengaîner sa soif.

Parfois aussi on frappait à de pauvres chaumières perdues dans les montagnes:

— Que voulez-vous?

— De l'eau.

— Niente, signore.

— Je paierai.

— *Aqua, non c'è!* Il n'y a pas d'eau.

— Des fruits.

— Niente.

— Des œufs.

— Niente, niente, signore.

Le fait est qu'ils n'avaient ni fruits, ni œufs; pour ce qui est de l'eau, nous nous mettions à leur place. Ces pauvres gens vont chercher l'eau à cinq, six ou sept milles de là; ils font leur provision tous les quinze jours. S'ils avaient dû

abreuver seulement une compagnie, il leur eût fallu mourir de soif; et nous ne voulions pas leur mort. Aussi, dans les haltes, quand on dénichait une mare, si peu claire que fût l'eau, comme on se jetait dessus! On engloutissait. A force d'emplir les bidons ou de boire à même, on finissait par mettre la mare à sec : on l'avait bue. — Par exemple, nous trouvions partout du mistra; pour un baïoque on en a un petit verre; c'est une sorte d'eau-de-vie blanche; c'est du feu d'enfer. Un baïoque de mistra dans l'estomac, le voilà chaud pour une étape. On me demandera ce que nous mangions : du biscuit; et après? Après, pour changer, nous mangions du biscuit, heureux quand nous pouvions le tremper dans une gamelle de café noir; mais ce n'était pas fête à toutes les étapes. Par exemple, à Foligno, nous avions eu un repas de Sardanapale : la soupe et le bœuf.

Nous arrivâmes vers cinq heures du soir au col de Serravalle. Où nous loger dans cet affreux trou? Nous dûmes camper sur la montagne. On dormit fort bien; la nuit fut fraîche, elle sentait la neige; mais le matin, à deux heures, on alluma de grands feux, et se chauffa qui voulut.—Nous en avions laissé une vingtaine encore à Foligno, Teissier, de Fortsner, etc. Mais comment rester à Serravalle? Comment y laisser quelqu'un? Où l'eût-on logé? Il fallut partir, bon gré, mal gré. Mon camarade de tente, d'Anselme de Pui-

saye, avait un abcès à chaque talon. Cela se forme bien vite en marche : il suffit d'une ampoule crevée, l'humeur vient, et vous voilà un apostème, en terme technique. Mais de Puisaye me disait :

— Je me traînerai à quatre pattes s'il le faut, mais je vous suivrai !

Et clopin-clopant il nous suivit. — Nous arrivâmes vers six heures du soir en vue de Tolentino. Cette ville peut avoir d'excellents souvenirs historiques ; mais il faut trop monter pour y arriver. Le général Lamoricière y était passé la veille, à ce qu'on nous dit. Le général de Pimodan était avec nous. Ai-je besoin de dire qu'il était aimé et estimé de tous ? Il était une sorte de trait d'union entre nous et les Autrichiens ; il était Français et il avait été leur compagnon d'armes. Nous connaissions sa brillante conduite au service de l'Autriche ; nous savions qu'à lui seul il savait enfoncer un escadron ennemi. Il nous donna même une preuve de son noble caractère dans le cours d'une étape. Un coup de fusil partit dans la montagne. C'était sans doute un inoffensif paysan qui venait de tuer son dîner ; mais aussi ce pouvait être l'ennemi. Le général pique des deux, et suivi de M. de Rainneville, son aide de camp, il va voir par lui-même ce que signifie cette détonation. Il disparaît pendant un quart d'heure ; nous l'admirions ; mais nous nous di-

sions : Si c'était l'ennemi ? Ce n'est pas à un général à s'aventurer ainsi ; il n'avait qu'à envoyer quelques tirailleurs explorer la montagne... — Nous nous permettions de raisonner, il me semble.

A Tolentino, les trois premières compagnies furent casernées dans une grande église, et la quatrième dans une petite chapelle. On dormit jusqu'à cinq heures du matin, et l'on partit pour Macerata. Il faisait si chaud, l'étape était si longue que nos pauvres chiens avaient les pattes en sang et la langue d'une aune. Franco-Belge faisait des prodiges de valeur pour arriver à trouver de l'eau, mais il eût été fin. Quant à Garibaldi, il était trop flegmatique pour s'inquiéter de si peu de chose : la tête et la queue basses, il allait, il allait, il allait toujours. Deux ou trois d'entre nous avaient aussi des chiens, mais ils s'étaient réservé tous leurs droits. C'étaient plutôt des symptômes de chiens ; cela ne marchait pas ; on plantait cela sur le sac, et ils s'y endormaient comme sur un sofa. Nous arrivâmes à Macerata le 16 dans l'après-midi. Le bataillon prit l'église pour caserne ; on y avait déjà préparé des monceaux de paille : on dîna, on nous distribua cinq sous de vin par homme : c'était du vin rouge, quelque chose comme une excellente piquette. On nettoya les armes ; les lieutenants passèrent l'inspection sur la place de la ville, puis on eut campo. Nous courûmes jus-

qu'à huit heures ; on fit l'appel ; on allait se coucher. Survient monsignor Sacré, notre aumônier ; il nous lit une lettre du Saint-Père par laquelle tous ses soldats, en danger de mort, iront droit au ciel en invoquant les noms de Jésus et de Marie. La lecture achevée, ce fut un tonnerre de cris : Vive Pie IX ! vive le Pape ! vive le Pontife-Roi ! — Nous gagnions le ciel à bon compte.

Tout n'était pas fini. Le brave capitaine de Charette s'avança. Il nous parla. Ce qu'il nous dit ressemblait fort aux paroles du grand La Rochejaquelein : « Si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez-moi ; si je meurs, vengez-moi ! »

Il croyait son frère Louis prisonnier du Piémontais, et nous le dit.

— Mes enfants, vous voulez tous voir l'ennemi ?

— Oui, oüi !

— Eh bien, vous n'avez plus longtemps à attendre : après-demain, au plus tard.

Ce furent de formidables hurrahs et des cris mille fois répétés de : Vive Charette !

Lui, calme, fier, souriant, il me paraissait le plus beau type du gentilhomme, et dans ces cris enthousiastes poussés par tant de nobles poitrines sous les arceaux d'une basilique, il y avait comme un sublime écho de la vieille Vendée !

Nous entendions le canon gronder à quelques

lieues de là : nous frémissions d'aise, comme aux accords de la plus parfaite harmonie. Hélas! ce jour-là, un noble cœur devait cesser de battre, un héros devait tomber à cent quatre-vingt-dix pas des canons ennemis : Mizaël Le Méore de Pas !

On quitta Macerata dans la nuit.

Je dois dire qu'à Monte-Santo on nous donna deux heures de liberté. Nous en profitons pour aller chercher pâture. De Saint-Sernin, de Limainghe, de Chalus, Boux de Casson et moi, nous entrons dans une auberge de piètre apparence; nous déjeunons avec des œufs durs, un os de jambonneau et du vin jeune. Pendant le festin survient un petit vieux qui tourne autour de l'un de nous quelques secondes, et finit par lui dire en italien :

— Monsieur, il y a au premier étage quelqu'un qui vous demande.

— Qui ?

— Eh! qui le sait? fit le petit vieux en clignant de l'œil.

— N'y allez pas, disait Chalus à notre camarade.

— Pourquoi?

— Si l'on vous assassine!

— Vous les assassinerez.

— Bon ! faites à votre guise.

On suivit le petit vieux; on passa par un escalier aux marches disjointes, par un corridor noir

comme un four, et l'on entra dans une chambre assez proprette. Le petit vieux sortit en se frottant les mains, et ferma la porte. Le tirailleur commençait à frissonner quand, dans l'embrasure de la fenêtre, il aperçut une madame Putiphar, un dragon comme taille, une Junon comme tête ! Quels yeux ! quels éclairs ! et quel sourire ! Elle était vraiment belle ; mais lui, pauvre, qui marchait au combat, se rappela l'histoire de Joseph ; il mit son képy à la main, sourit à la belle et lui dit en pur italien :

— Non capisco !

Et il sortit en saluant...

— Qu'est-ce que c'est ? lui demanda-t-on.

— Un marchand de rasoirs...

Mais il conta tout à de Chalus, qui l'approuva et lui dit :

— C'était peut-être une *dame du Comité* ?

— *E chi lo sa ?* lui répondit l'autre en riant.

C'est à Monte-Santo que l'infortuné de Chazotte perdit son fusil. Comment cela se fit-il ? Je n'en sais rien, et lui non plus sans doute ; mais enfin il le perdit. Savez-vous qu'en temps de guerre, disciplinairement parlant, ce n'est pas très gai ; on est vite fusillé en temps de guerre ! Mais il ne s'agissait pas de cela ; il en eût été quitte pour quelques jours de prison ; mais il s'agissait de lui-même. Voyez-vous, en effet, cet agrément : on est à quelques milles de l'ennemi, et pas d'arme pour le démolir, pour

se défendre, pas de clarinette, comme dirait Dumanet. Ma foi ! de Chazotte pestait et tempêtait, et je le comprends ; mais on lui trouva un fusil, dont il joua fort convenablement. C'est égal, ce n'était pas son fusil.

Le soir, nous étions campés à un mille de Lorette et à quatre milles de M. Cialdini.

IX

Corvées. — Le général Fantassins. — Le général Petit-Marchand-de-Gaufres. — Scapulaires. — La Fiancée. — Lanfranc de Beccary. — La prière. — Patrouille. — Vive le commandant! — Les moutons rôtis. — Départ. — Hurrah! — Mes camarades de combat. — Nos officiers. — La Savoie pontificale. — Elégante proclamation. — Le droit des gens. — Le Pompeo. — Conspiration.

Nous étions sur une petite colline à pente fort douce et toute verdoyante. On se partagea les corvées : l'un fut à l'eau ; l'autre au bois ; un troisième alla chercher les couvertures de campement ; on fit le café, et en attendant l'heure de la prière, on se réunit et l'on causa.

— On dit que, le 13, à Sant'Angelo, le colonel Kantzler, avec mille Suisses, a enfoncé dix mille Piémontais.

— Espérons que nous en enfoncerons bien d'autres.

— Il s'est frayé un chemin sur leur ventre, a repoussé victorieusement trois charges de cavalerie et est entré dans Ancône.

— Voilà qui s'appelle brosser le Piémontais !

— Quels sont les généraux de Sa Majesté l'ex-roi de Savoie?

— Fanti.

— Un général d'infanterie.

— En italien, *fanti* veut dire fantassins.

— Tiens ! c'est un drôle de nom pour un général d'infanterie.

— Vive le général Fantassins !

— Il y en a encore un plus drôle.

— Lequel ?

— Cialdini.

— Comment cela ?

— *Cialda* veut dire gaufre, et *cialdino* petit marchand de gaufres.

— Vive le général Petit - Marchand - de - Gaufres !

— Ah çà, mais ce ne sont pas des noms de chrétiens, ça !

— Si fait, mais de mauvais chrétiens.

Et puis on rit à perte d'haleine. Croirait-on, à les voir, que la plupart de ces braves jeunes gens seront couchés demain sans vie sur un champ de bataille, non vaincus, mais morts, et morts assassinés ! Notre aumônier nous avait déjà munis de scapulaires et de médailles ; nous les avions joints, sous nos vêtements, à ceux qui nous venaient de notre mère, ou de notre sœur, ou de notre fiancée. Voilà un mot que je n'ai pas encore prononcé. Oui, j'en sais plusieurs qu'on attendait là-bas, au pays, en France, qu'on at-

tendait dans la crainte et dans la prière ; et celles qui tremblaient et priaient pour eux aussi fervemment que leur mère, c'étaient des enfants de seize ou dix-sept ans, avec lesquelles ils avaient grandi, auxquelles ils avaient juré une de ces saintes affections que l'absence ne fait que fortifier.

J'étais souvent le confident de bien des cœurs amoureux ; on me parlait de ses beaux cheveux blonds, de ses grands yeux noirs, de sa petite bouche rose, de son sourire d'ange, de ses dents de neige, de sa main mignonne, de sa taille de roseau ; et j'écoutais, puis je consolais ; je disais : Espoir ! Et l'on me pressait fébrilement la main en me disant : Merci ! D'autres avaient quitté les joies du foyer, les joies de la famille, pour venir défendre les principes de Dieu ; ils me parlaient de leur femme, belle et bonne, et de leurs enfants si jolis, si espiègles, si aimants ! Que de larmes ont été versées ! Pauvres femmes ! pauvres enfants ! pauvres mères ! pauvres fiancées ! Ne pleurez pas, vous le reverrez quand vous ferez, comme lui, le grand voyage dont l'étape suprême est le Paradis !

A huit heures l'appel ; un seul y manquait : c'était un bien mauvais soldat de caserne, mais aussi quel bon soldat de combat ! c'était un enfant de dix-sept ans, Lanfranc de Beccary. Le pauvre enfant était si fatigué qu'il s'était endormi sous sa tente et n'avait pas entendu le

clairon. Malgré tout, en tout temps, et surtout en temps de guerre, ces faits-là ne peuvent passer impunis. Le commandant ordonna que Beccar y serait conduit à cent vingt-cinq pas en avant des avant-postes et y resterait sans armes. On obéit; c'était dur; mais Beccary s'y endormit d'un sommeil de juste, et comme si les baïonnettes et canons sardes eussent été à cent mille lieues de Lorette.

On forma le carré; Mgr Sacré récita la prière; puis M. de Becdelièvre prit la parole. Il nous annonça qu'on allait envoyer une patrouille en reconnaissance; il nous donna des instructions détaillées sur la façon dont cela se pratique; il recommanda par-dessus tout le silence et la prudence aux hommes de patrouille, puis :

— Il y a des gens, surtout des militaires, qui n'osent pas dire toujours leur façon de penser; je ne suis pas de ce nombre; demain, nous verrons l'ennemi; il est probable que plusieurs d'entre nous paraîtront devant Dieu; pour paraître devant Dieu, il faut être propre; ceux qui veulent se laver n'ont qu'à passer au bureau; c'est chez monsieur l'abbé. Pour moi, je me suis mis en règle.

Le commandant nous désignait notre aumônier, qui souriait, mais pas plus que nous. Sans la discipline, on eût crié : Vive le commandant! Beaucoup d'entre nous s'étaient déjà lavés à Foligno; le reste le fit sur l'heure. L'église, c'était

la grande route ; le confessionnal, un coin de haie au bord d'un fossé ; les étoiles scintillaient dans l'azur ; la brise emportait au ciel la confession des croisés, et du ciel rapportait l'hymne du pardon.

On nous laissa dormir la grasse matinée, jusqu'à sept heures. On prit le café, et tant qu'on voulut on en eut. Puis on nous ordonna de nous débarrasser de nos sacs, d'Azor, et de ne garder que du biscuit, les gamelles, les poêlons, les bidons, les cartouches et la tente roulée autour du corps. Par ordre également, plusieurs tirailleurs allèrent battre la campagne et ramenèrent deux ou trois beaux moutons. Les propriétaires accoururent tout effarés ; mais il n'y avait pas de quoi, ils furent payés et s'en retournèrent contents. Les pauvres bêtes furent sur-le-champ saignées, dépecées et mises à la broche, ou du moins rôties. Chaque escouade reçut un quartier de mouton ; c'était du rôti de précaution ; mais la suite vous montrera que c'était la précaution inutile.

Gros de Perrodil avait été fait caporal la veille au soir. Quel singulier bataillon, n'est-ce pas, que celui où les lieutenants de France étaient simples soldats ou caporaux ! Voilà ce que c'est que le vrai dévouement ! Que lui fait l'épaulette ? Il ne réclame que des armes.

Le matin même, un peloton de quelques tirailleurs était arrivé de Rome et nous avait re-

joints, non sans quelques dangers ; c'étaient Le Beschu de Champsavin, Lemerle, sorti du fort Saint-Ange avec Nugon, et quelques-uns disent un Chateaubriand. Teissier, Nalbert, Massadore nous avaient déjà rejoints à Macerata ; ils avaient même été chargés par le commandant de place de Foligno de nous amener un convoi de biscuit, ce qu'ils avaient heureusement effectué.

Enfin le clairon sonne le départ : hurrah !

On descend de la colline sur la route ; on se range par sections. J'ai pour camarades de combat Hyacinthe de Lanascol, Arthur de Chalus et Jules de Puisaye. On nous laisse quelque temps l'arme au pied ; on se presse les mains ; on s'embrasse ; on se dit adieu ou au revoir ; on échange son adresse, on la donne à dix camarades plutôt qu'à un, pour qu'il en reste au moins un pour écrire à notre famille en cas de malheur. On frémit sous les armes ; on se regarde, on se sourit, on s'impatiente. Devant nous sont les carabiniers et les chasseurs italiens, et derrière nous les Allemands et l'artillerie. Le général de Pimodan paraît ; il harangue assez longuement les Italiens qui lui répondent par des vivat ; il arrive à nous.

— Quant à vous, messieurs, vous êtes Français, je n'ai rien de plus à vous dire.

Le général serre la main à nos officiers, dit à chacun d'eux un mot obligeant, et pique des deux vers les Allemands,

— Vive Pimodan! cria le bataillon; vive le général!

Quelques instants après, nous entendions les hurrahs frénétiques des Allemands, et la colonne s'ébranlait en bon ordre. — Je dois placer ici les noms de tous nos officiers :

Major : M. le vicomte de Becdelièvre.
Capitaine adjudant-major : M. de Chillaz.
Capitaines : MM. le baron de Charette,
Guelton,
Le baron d'Yvoire.
Lieutenant : M. d'Albiousse.
Sous-lieutenants : MM. Thomalet,
De Moncuit,
De Parcevaux,
De Goësbriand,
Le baron Louis d'Anethan,
Clément de Saint-Marc,
Le comte de Marcieux,
Le comte de Chérizey.

Le capitaine Guelton et les lieutenants Clément de Saint-Marc et d'Anethan étaient Belges; les capitaines de Chillaz et d'Yvoire, Savoisiens. La Savoie, d'ailleurs, était fort noblement représentée dans l'armée pontificale; jugez-en plutôt vous-même, en ajoutant à ces deux noms ceux de MM. de Mortillier, de Maistre, de Magny, de Cordon et de Buttet. J'ai déjà dit que le lieutenant Thomalet était Suisse et avait gagné

ses épaulettes à Pérouse. Tel était l'effectif de notre corps d'officiers.

Pourquoi n'avons-nous pu nous mesurer contre les garibaldiens? On eût vu ce que ces grands enfonceurs de portes ouvertes par la trahison eussent enfoncé le jour où ils auraient eu devant eux un bataillon fidèle.

Dans un village où nous étions passés, nous avions trouvé affichée la fameuse dépêche promettant le secours des Français en cas d'invasion piémontaise. Ce que je pourrais dire à ce sujet ne serait jamais que l'expression d'une opinion personnelle et serait donc de peu de poids; aussi je ne veux pas en écrire un traître mot.

L'illustre général Cialdini, par exemple, avait déjà lancé son élégante proclamation. On ne saurait trop répéter les bonnes choses; répétons-la donc, ô général!

« Soldats!

« Je vous conduis contre une bande d'ivrognes « étrangers que la soif de l'or et la passion du « pillage ont attirés dans *notre* pays.

« Combattez, détruisez sans merci ces merce- « naires assassins, et que votre main leur fasse « connaître le poids de la colère d'un peuple qui « veut sa nationalité, son indépendance!

« Soldats, Pérouse crie vengeance, et, quoique « tardive, l'heure de la vengeance sonnera!

« *Signé :* CIALDINI. »

Voilà qui est bien parlé pour un foudre de guerre. Quel foudre, mon Dieu !

Il y a donc deux droits des gens aujourd'hui : un droit des gens institué par les gens et un autre institué par Cartouche. On entre dans un pays étranger en pleine paix, sans déclaration de guerre, comme un voleur assassin entre la nuit dans une maison, et l'on vous fait gaillardement une bonne petite proclamation où l'on appelle les serviteurs de celui qu'on vole « des ivrognes étrangers, des mercenaires assassins ! » Mais c'est admirable cela, monsieur, c'est admirable d'impudence ; Molière l'eût pris pour son Tartufe.

C'est comme un certain Pompeo de je ne sais plus quoi, soi-disant commissaire du roi de Piémont dans la province de Pérouse, nous traitant de « bandits. » Ah çà, Pompeo mon ami, et vos bandes à vous, qu'est-ce que c'est, en ce cas? Nous étions, dites-vous, « le rebut de la société. » Pompeo ! Pompeo ! prenez garde, il y avait parmi nous des noms dont le vôtre n'eût pas été assez haut pour toucher les bottes ! Rebut vous-même, Pompeo !

Trêve de plaisanteries !

Que j'aime donc celui qui a décoché cette vérité au monarque subalpin :

— Qui donc aujourd'hui, devant Dieu, devant l'histoire, devant l'honneur, n'aimerait mieux s'appeler Lamoricière que Victor-Emmanuel II?

Les journaux piémontais se sont longtemps évertués à nous dénoncer comme des conspirateurs légitimistes. Tous les catholiques ne sont pas légitimistes; mais tous les légitimistes sont catholiques. La seule réponse à faire à ces journaux dénonciateurs, c'est que nous avions parmi nous des fils de sénateurs et de députés, et que nous en attendions encore d'autres. Notre conspiration donc, pour employer le mot ridicule de ces messieurs, était catholique : voilà tout. — Nous étions peu nombreux, il est vrai; mais combien de familles peuvent envoyer leurs fils à la mort? L'un est fils unique; l'autre est au service en France; celui-ci est marié; celui-là ne peut briser un avenir qui est toute sa fortune. — Enfin l'on ne nous accusera plus de ne connaître que l'écurie et le boudoir : que chacun trouve ici son compte.

X

Points noirs. — Pains de munition. — La première balle. — Le Musone. — Ne tirez pas. — Le cheval du commandant. — Héroïsme du général de Pimodan. — Charles de Montazet. — En avant ! — Le capitaine d'Yvoire. — A la baïonnette ! — Le capitaine Trombonne. — Nos prisonniers. — Au drapeau ! — Le brigadier André Wagner. — Le lieutenant Daudier. — Ça sent le Français !

Depuis six jours que nous allons au-devant de l'ennemi, à sa recherche, sans avoir aperçu le moindre shako sarde, nous avons fini par croire que le Piémontais était un mythe. Nous marchons, à un mille de la mer, fort gais et fort légers d'allure. L'artillerie passe devant nous ; on s'arrête souvent, une minute, deux minutes. A chaque petite halte, on regarde, on interroge les environs ; rien, pas le moindre shako ennemi. Nous entrons dans une longue allée encadrée d'arbres peu touffus ; à notre droite sont deux maisons, deux fermes dont les abords sont émaillés de sacs militaires ; à notre gauche, en avant, à un mille environ, se dresse une colline ver-

doyante; sur le plateau se voit distinctement une maisonnette blanchâtre.

Halte encore une fois.

Un vague frémissement court dans le bataillon. Devant la maisonnette blanchâtre, on aperçoit des points noirs qui vont de ci et de là.

— L'ennemi!

— Allons donc, ce sont des cavales en liberté.

Mais de Perrodil m'affirmant que c'est le Piémontais, je m'en rapporte à l'expérience du vieux soldat d'Afrique et de Crimée.

Silence! écoutez les ordres...

Albéric de Rotallier, de l'escadron des guides, passe et me serre la main en me disant :

— A ce soir à Ancône! nous boirons du champagne!

Hélas!

Le commandant italien vient de déployer une de ses compagnies en tirailleurs; mais, au premier coup de feu, elle se déploie prestement du côté d'une des fermes susnommées. Nous jetons des pains de munition dans le dos des fuyards : ils les prennent pour des boulets et n'en décampent que plus vite en hurlant :

— Ah! madone, les boulets, les boulets! *Accidente!*

Et nous de rire! Le Français rit partout et toujours; c'est son signe distinctif; rire, c'est sa vie; il rit avant, il rit pendant : je ne sais ce qu'il fait après, mais il doit rire. Une balle per-

due vient siffler au-dessus de nos têtes : c'est une singulière émotion que d'entendre siffler la première balle ; c'est une étrange musique que cette musique de mort. Eh bien ! nous étions là deux cents enfants, qui n'avions jamais vu le feu, qui croyions à la vie, qui allions recevoir notre baptême de sang ; nous n'avions qu'une peur, celle d'avoir peur !

En avant ! Nous traversons la Musone, petite rivière dont les Piémontais ont coupé le pont ; nous avons de l'eau jusqu'à la ceinture ; les balles chantent au-dessus de nous ; nous touchons au bord, au talus qu'il faut gravir. Des balles nous arrivent de derrière. Alors il y a un moment indescriptible de confusion : chacun cherche à grimper le premier sur le talus ; on se débarrasse des bidons, des gamelles, des quartiers de mouton, des tentes ; on se croit entre deux feux. Nous voilà sur la chaussée.

— Ne tirez pas ! ne tirez pas ! crient les officiers.

Un major de chasseurs indigènes avait eu la malheureuse idée de déployer une de ses compagnies en tirailleurs dans les roseaux. Ses hommes s'étaient mis à tirer devant eux, dans la direction d'où venaient les balles piémontaises, et les leurs étaient tombées sur nous. — C'est ce qui a fait dire par quelques-uns des nôtres qu'il y avait eu trahison ; sur le premier moment, on pouvait le croire, mais on se trompait.

Il nous faut rester l'arme au pied pendant un quart d'heure ; les balles et les boulets font des trouées dans les arbres. Le bataillon est superbe à voir. Debout, la tête haute et tournée vers l'ennemi, nous rongeons le frein, ne demandant qu'à nous jeter en avant.

A ce moment, en suivant la pente de l'escarpement, le commandant de Becdelièvre fut désarçonné. Son cheval s'enfuit au galop ; on ne put le rejoindre.

— En voilà un qui passe à l'ennemi ! disait-on.

On prétendait que la veille le général de Lamoricière avait dit à l'un de nos officiers :

— Demain vous vous ferez tuer à Lorette !

— C'est bien, mon général.

Le mot était probablement apocryphe ; mais on fit ce qu'on put pour le rendre vraisemblable.

—Les carabiniers reçoivent l'ordre de marcher ; ils ne bougent pas ; les balles pleuvent. Le général de Pimodan pique des deux, se place à leur tête et leur dit :

— Vous voyez bien que ce sont des maladroits ; sans cela, ils m'auraient déjà tué !

Ce mot leur rendit un peu le courage ; il était vrai ; car le brillant uniforme du général, ses décorations étincelaient au soleil ; mais les Piémontais ne sont pas adroits, c'est là leur moindre défaut. — Je tirai de ma poche un cigare, et je dis à de Chalus :

— Donnez-moi du feu.

— Tenez, me dit-il, en voilà, du feu!

Charles de Montazet tombait à quelques pas de nous : une balle lui avait traversé la jambe. Je n'eus plus envie de fumer.

— En avant, marche! dit alors quelqu'un.

— Eh! non, en avant quatre! réplique un autre.

L'ordre est donné. Enfin! On s'élance du talus dans la plaine; on bouscule, comme des capucins de cartes, une compagnie de bersaglieri piémontais; on leur tue un capitaine; on en fait prisonnier un autre, et avec lui quelques-uns de ses hommes. Au pas de course, on gravit la première colline; on enlève le plateau, on en chasse l'ennemi, on s'empare de la fameuse ferme, et on respire. Franchement, cela fut fait en moins de temps que je n'en mets à l'écrire; franchement aussi, à ce moment, la plupart d'entre nous croyaient que tout était fini; que les Piémontais, étant seulement quelques mille, s'étaient enfuis; que la route d'Ancône était libre. Nous ne savions pas plus leur nombre qu'ils ne savaient le nôtre; aucun espion n'était sorti de Lorette pour les informer de notre marche, comme cela s'était fait à Spolète, à Foligno, à Tolentino, à Macerata. Aussi le général Cialdini disait-il :

— Ce n'est pas à Lorette que j'irai placer ma caisse.

Voilà le plus bel éloge qu'on ait jamais fait de

la fidélité de cette ville. On prétend que les Piémontais fusillèrent, dans la suite, leur espion de Lorette.

Notre capitaine, H. d'Yvoire, avait chargé une petite badine à la main. A certain moment, il s'était jeté au-devant des balles, et avait relevé nos fusils en criant :

— Ne tirez pas!

Quand je me rappelle ce fait, je me demande comment pas une de nos balles ne l'atteignit. Je suis fier de relater ici cette héroïque action, d'autant plus qu'elle est peut-être ignorée.

Bientôt la fusillade reprend avec une plus violente intensité. L'ennemi, sur une longue ligne, s'est déployé en tirailleurs. Devant la maison sont de grands tas de paille et de menu bois. On s'abrite derrière ces minces cloisons; on riposte vertement. Le général de Pimodan est au milieu de nous, à cheval, pâle, souriant, ensanglanté; une balle lui a fracassé la mâchoire.

— Vive Pimodan! vive le général!

— Ne criez pas, mes enfants, marchez!

On s'élance à la baïonnette; on bouscule, on écharpe les tirailleurs piémontais. Mais du bois de droite sortent en bon ordre des masses noires et compactes : huit mille bersaglieri dressent devant nous une muraille de feu. On est écrasé, on recule pas à pas, on abandonne ce terrain si chèrement acquis. Si nous eussions été sou-

tenus à temps par les Autrichiens, l'affaire pouvait devenir belle; nous enlevions la seconde position; il n'en restait plus qu'une; mais ils venaient au pas, ils tardèrent à se montrer, ce qui perdit le résultat du premier élan; mais quand ils y furent, ils y furent bien. Les carabiniers s'étaient distingués; ils avaient repoussé les bersaglieri sur la droite.

Le commandant de Becdelièvre est à pied, au milieu de nous, froid, calme, les bras croisés, donnant ses ordres comme s'il était dans la plus pacifique des casernes. Une pièce d'artillerie vient d'arriver sur le plateau; elle crache quelques volées de mitraille sur les bersaglieri, et l'on crie :

— En avant! à la baïonnette !

Le capitaine de Charette est toujours en avant, dans son élégant costume, je ne sais quelle belle décoration au ruban rouge sur la poitrine, comme un point de mire. Derrière une haie, il se trouve face à face avec un capitaine ennemi, le capitaine Trombonne. Le duel au sabre s'engage courtoisement. M. de Charette entaille le cou du capitaine Trombonne, lui offre le bras et le conduit à la maison, où on lui donne les premiers soins. On disait le capitaine Trombonne mort; il n'en est rien, Dieu merci : c'est un noble et loyal ennemi.

— Vous êtes Français? dit-il à M. de Charette.

— Oui.

— J'en étais bien sûr.

Et, en causant, ils se reconnaissent pour d'anciens camarades à l'école militaire de Turin.

J'ai dit que dans la plaine nous avons fait des prisonniers; dans un fossé qui la coupe en deux, il y a des blessés piémontais; quelques chasseurs italiens veulent les achever à coups de crosse. Heureusement Arthur de Cavailhès, notre brave porte-drapeau, est là; il couvre les blessés de notre drapeau, et menace de brûler la cervelle au premier qui fera mine de les toucher. Il y a surtout un pauvre petit bersaglier de dix-huit ans qui s'est accroché à la jambe de Cavailhès et lui dit suppliant:

— Sauvez-moi, ne m'abandonnez pas, j'ai la jambe fracassée!

Cavailhès le mène avec plusieurs autres à la maison de la colline.

— Ne nous tuez pas! ne nous tuez pas! nous disent les prisonniers, nous avons été forcés de venir nous battre contre le Pape!

— Est-ce que vous nous prenez pour des bandits?

— On nous a dit que vous acheviez les blessés et que vous massacriez les prisonniers.

— On s'est moqué de vous.

Respect aux prisonniers! On n'entend que cela sur leur passage. — Ce qu'on entend aussi fréquemment, c'est le cri: Au drapeau! au drapeau! ou bien: Vive la France! — C'est magi-

que; il est aussitôt entouré; il a pour rempart une haie de baïonnettes auprès desquelles ne se sont jamais aventurés les Piémontais. — Il revient percé de sept balles et d'un coup de baïonnette. A propos de drapeau, je voudrais bien savoir si les Sardes en ont ou n'en ont pas. Avant le combat, nous étions une dizaine qui avions juré de courir sus au premier drapeau ennemi que nous découvririons; mais, pendant tout le combat, pas plus de drapeau que sur la main, ou alors nous avions de bien mauvais yeux.

On charge, pour la troisième fois, à la baïonnette. Cavailhès est en avant. Il a déjà reçu une balle qui lui a effleuré la main gauche et un coup de baïonnette à l'épaule droite; un dernier coup de baïonnette à la hauteur du poumon droit, le renverse; il remet le drapeau entre les mains du capitaine de Charette, et regagne la maison. Ce noble drapeau, large comme un damier, était troué de balles; j'en reparlerai plus tard.

Notre mouvement en avant n'est pas soutenu par les autres corps; les troupes indigènes refusent de marcher; notre artillerie est réduite à une pièce, servie par le lieutenant Daudier, un conducteur et un brigadier d'artillerie, André Wagner. Deux pelotons de Piémontais lui présentent le flanc : en deux coups, on les rase. Le conducteur est tué roide; Wagner charge toujours; il lâche une dernière volée; une balle lui

traverse la gorge. Il tombe; mais, en voyant venir l'ennemi, il a le courage de se relever et d'enclouer sa pièce.

Le lieutenant Daudier, un noble soldat, aperçoit dans la mêlée son cousin Tresvaux du Fraval.

— Tresvaux! Tresvaux! me laisseras-tu prendre mon canon?

— Non!

Et voilà Tresvaux, Le Camus et de Kermoal qui s'élancent à la pièce, s'y attachent sous une grêle de balles, et vont la verser dans un fossé profond. — J'ai revu André Wagner à l'ambulance; c'est un brave artilleur; il a vingt-neuf ans de service dans l'armée du Pape; il a reçu, en 1849, cinq blessures à la bataille de Vicence; il a droit à toutes les récompenses. Si tous nos artilleurs eussent été ce qu'il fut...

La lutte est acharnée. Les Franco-Belges font d'héroïques efforts : du Beaudiez, du Plessis, de Nanteuil, de Montravel, vingt autres sont tombés pour ne plus se relever, et tous sont tombés en criant une dernière fois : Vive le Pape! vive la France! — Les Piémontais ne comprennent rien à cet héroïsme; on leur a dit qu'ils ne trouveront que des soldats de papier mâché, et ils trouvent des héros; ils ne savent pas qu'il y a là devant eux deux cents Français, et, pendant la lutte, ils se disent :

— C'est drôle, cela sent le Français!

A chacune de nos charges à la baïonnette, si nombreux qu'ils soient, ils se replient honteusement; c'est plaisir que de courir derrière eux; c'est un étrange steeple-chase, un steeple-chase excentrique; Franco-Belge, le chien du bataillon, un chien de chasse, court avec nous, aboie, mord à droite et à gauche; c'est une farce du Cirque.

Enfin que peuvent deux cents hommes contre vingt mille? L'héroïque général de Pimodan tombe mortellement blessé. Il faut songer à la retraite; mais, soit par ordre ou non, huit Franco-Belges doivent encore soutenir le combat pendant une heure: ils se sont jetés dans la maison de la ferme des Crociette.

XI

La ferme des Crociette. — Les dix. — Vingt-deux blessés. — L'écumoire. — Siége en règle. — Dhondt. — Les Pigeons. — Tintamarre. — Patatras. — Au feu ! — Se rendre ou mourir. — Deux vieillards. — Morto ! morto ! — Le bandit assassin. — Rapport de M. Cialdini. — Observations. — Histoire de nos poignards. — Au voleur ! — Notre artillerie. — Le général de Lamoricière en 1848. — Turin illumine. — Agésilas Milano.

C'étaient Gros de Perrodil, Ségaux, Le Camus Marcel, le sapeur Henri Carré, de Saint-Gilles, Thirion, Dhondt, Tresvaux du Fraval et Maurice du Bourg.

Vingt-deux blessés gisaient sur les carreaux de la chambre, entre autres les lieutenants de Parcevaux, de Moncuit et de Goësbriand, le sergent de Saint-Sernin, etc. La chambre avait une fenêtre d'où l'on pouvait voir de très près brûler les monceaux de paille et de menu bois ; il faisait chaud de toutes les façons. Les balles pleuvaient comme la grêle, si bien qu'à la fin, selon la pittoresque expression de Tresvaux du Fraval, la ferme ressemblait plus à une écumoire qu'à une maison. Nos dix braves ripostaient avec avantage ; chaque coup, un homme à bas.

Les Piémontais se mirent à faire un siége en règle. Un millier de bersaglieri étaient échelonnés autour des Crociette. Dhondt, le brave Dhondt, en abattait vingt et un à la file en les désignant à l'avance :

— Vous voyez celui-là là-bas ?

— Bon.

— Boum !

Et celui-là était à bas.

Les autres faisaient aussi de leur mieux. Ils n'avaient plus de cartouches, leurs fusils leur brûlaient les mains ; qu'importe ?

— Des cartouches ! des cartouches !

Les blessés jetèrent les leurs en tas au milieu de la chambre, et chacun vint puiser à cette source nouvelle. Les canons de fusil étaient si chauds qu'on chargeait en éloignant le plus possible l'arme du corps ; la poudre eût pu s'enflammer rien qu'en glissant dans le canon. — Autour de la ferme, on n'aperçoit que des cadavres. Tout va bien, courage ! — Charles de la Vieuville était là ; mais il ne tirait pas : il chargeait les fusils pour les autres ; les cartouches étaient précieuses et il se défiait de son adresse : honneur à cette noble abnégation !

J'ai dit que les balles pleuvaient comme grêle, mais rien ne pourrait donner une idée de cette grêle-là ; de pauvres pigeons qui se tenaient sur le toit de la ferme, innocents spectateurs de ces scènes horribles, de pauvres pigeons furent tués

par les balles sardes. — Deux boulets emportèrent la moitié du toit; l'un d'eux vint tomber sur le plancher et produisit, avec un nuage de poussière, un effroyable tintamare. C'était aussi un vacarme impossible quand les balles venaient frapper dans la vaisselle rangée sur une planche. Patatras ! Et l'on riait, quand la mort était là !

Tout à coup, les briques du plancher se mettent à danser; elles craquent, elles éclatent; la muraille se crible de fissures, les flammes s'élancent par les fentes : les Piémontais, à bout de courage, ont tourné la ferme et y ont mis le feu par derrière.

— Que faire?

— Se rendre

— Non, mourir.

— Rendez-vous, dit une voix.

— Non, non, plutôt cent fois la mort! répondent Perrodil et Marcel.

— Plutôt la mort ! répètent Le Camus et Tresvaux.

— Oui, mourons!

Et déjà la flamme envahit l'intérieur de la chambre ; déjà la fumée les prend à la gorge ; alors ils entendent la plainte d'un blessé ; l'humanité parle ; on met un mouchoir blanc au bout d'une baguette de fusil, et on l'agite par la fenêtre : les balles cessent peu à peu de siffler. On descend le petit escalier, on s'élance au dehors ; on sauve les vingt-deux blessés, malgré

les nuages de flamme et de fumée, et du regard on cherche ce qu'est devenue la petite armée pontificale.—Hélas ! tout était perdu, fors l'honneur ! — Vaincus, nos ennemis eussent-ils pu le dire comme nous?

A ce moment sortirent de la salle basse de la ferme deux paysans, deux vieillards à la barbe blanche, sans doute les propriétaires ou plutôt les locataires de la ferme des Crociette; car elle appartient à la maison de Lorette. Avec les deux vieillards sortirent une quarantaine de chasseurs indigènes, pâles comme des spectres et non inodores; ils s'étaient cachés là pendant tout le combat, et avaient bonnement déposé leurs carabines dans un coin; le tout mourait de peur et disait en courbant l'échine :

— Morto... morto... Madona ! madona!... accidente!

C'était risible.

Ce qui ne le fut pas, surtout pour eux, ce fut un bandit, mêlé aux Piémontais, mais non vêtu comme eux; il prit, à deux fois, un fusil chargé dans un coin, et brûla, presque à bout portant, la cervelle à deux de ces pauvres diables. On le dit à un officier piémontais; il fit chercher le bandit assassin pour le faire fusiller, mais il était loin.

Il est convenable maintenant de lire le rapport officiel de M. le général Cialdini :

« Le général de Lamoricière a attaqué, ce ma-

tin, à dix heures, mes extrêmes positions sur le contre-fort qui, partant de Castelfidardo et passant aux Crociette, va en mourant près de la mer. Tous les prisonniers affirment qu'il y avait onze mille hommes et quatorze pièces d'artillerie, ayant réuni aux troupes de Foligno tout ce qu'il y avait à Terni, Ascoli et ailleurs. Il a fait concourir à l'attaque une colonne de quatre mille hommes sortis d'Ancône. »

Réflexions : Tous les prisonniers ont affirmé cela à M. Cialdini, excepté moi du moins, qui lui ai dit que nous n'étions pas plus de six mille hommes en tout, et qu'à peine deux mille cinq cents avaient pris part au combat. Quant à l'artillerie, elle aura son chapitre plus tard. Pour ce qui est de la colonne de quatre mille hommes, le rapporteur aura rêvé.

« Ces troupes attaquèrent avec une véritable fureur. Le combat fut court, mais violent et sanguinaire; il a fallu prendre d'assaut les casines une à une, et, après une reddition simulée, les défenseurs assassinaient nos soldats avec des poignards; plusieurs blessés ont donné des coups de stylet à ceux des nôtres qui allaient les secourir... Tous les blessés de l'ennemi, au nombre desquels le général Pimodan, sont en mon pouvoir, et, de plus, un nombre considérable de morts... »

Le combat dura de neuf heures à une heure, dans la proportion d'un contre dix. Comment eus-

sions-nous assassiné les Sardes, puisque nous n'avions pas de poignards? Sont-ce des poignards, ces couteaux de bois dont nous nous servions pour manger et qu'on vend un sou en France? Faut-il citer ce passage d'une lettre du commandant de Becdelièvre :

« Le général Cialdini, dans ses rapports, parle de la férocité de nos soldats après la bataille; puisqu'il pense prouver quelque chose, je lui répondrai que j'ai vu de mes yeux ses Piémontais achever, assommer, voler et dépouiller grand nombre de nos blessés, dont quelques-uns, l'adjudant Talman entre autres, sont revenus au camp presque nus; le général de Pimodan lui-même, mourant, n'a pas été épargné. »

A lire cette réplique, je suppose que M. Cialdini a voulu prendre les devants. Moi, je lui répondrai que j'ai vu ses Piémontais s'approcher de blessés italiens et se mettre en devoir de les soulager de ce qui pouvait alourdir leurs poches; deux de ces malheureux faisaient mine de résister; on les menaça de la baïonnette; ils feignirent de céder; mais quand le Piémontais eut la main dans leur poche, ils l'étendirent roide d'un coup de couteau. Si voler, dépouiller, dans le dictionnaire cialdinien, est synonyme de secourir, il fallait le dire : le tout est de s'entendre sur les mots. Et puis, bonnement, que voulez-vous attendre d'un homme qui vous déclare qu'il a en son pouvoir un nombre considérable de ca-

davres? Il n'y avait plus qu'à les manger, vos cadavres, général.

Quand de Rohan-Chabot était gisant à terre, blessé, il y avait quatre mains dans sa poche.

Pour dépouiller Alfred de Nanteuil, mort, comme la besogne n'allait pas assez vite, les Piémontais coupèrent les poches avec un sabre.

L'adjudant Talman revint au camp en chemise; on lui avait tout pris, hors cela.

Et qui de nous n'a pas été volé?

En fait d'artillerie, à Castelfidardo, il n'y eut pas trahison, mais lâche abandon. La plupart de nos pièces furent abandonnées par leurs artilleurs; non-seulement ils les abandonnèrent, mais ils emmenèrent les chevaux, et même, trouvant trop long de les dételer, ils coupèrent les traits et s'enfuirent. Deux pièces nous restaient: l'une au brave capitaine Richter, l'autre au brave lieutenant Daudier; — elles firent leur devoir jusqu'au bout; — mais, si grand que fût leur héroïsme, pouvaient-ils suppléer tout ce qui nous avait fait si honteusement défaut?

Je dois dire que notre artillerie avait été formée à la hâte; nos conducteurs n'avaient pas eu le temps d'apprendre à fond leur métier; puis nos pièces n'étaient attelées que de quatre chevaux; souvent, dans les manœuvres, il leur en fallait six; on était alors forcé de requérir des chevaux ou même des bœufs pour traîner les réserves de munitions attachées aux batteries;

enfin on n'avait pu encore organiser un parc de réserve. — Mais tout cela n'excuse en rien la lâcheté des fuyards.

M. Cialdini, comme M. Fanti, jadis fut sous-lieutenant en Afrique, dans la légion étrangère, alors que M. le colonel de Lamoricière commandait les zouaves. On comprend à présent la boursoufflure du rapport Cialdini : quelle gloire pour un ex-sous-lieutenant de hasard d'avoir battu l'une des plus grandes gloires militaires de la France, un général aux ordres duquel il s'est quelque temps trouvé ! Mais est-ce bien à cet ex-sous-lieutenant à dire ou laisser dire que Lamoricière a fui honteusement du champ de bataille ?

Voici une petite anecdote à l'usage de M. Cialdini :

En 1848, quand l'émeute grondait dans les rues de Paris, le général Lamoricière aperçut un colonel que la grêle de balles semblait un peu émouvoir. Le général s'approcha de lui et, pendant un quart d'heure, fit exprès de l'entretenir de choses indifférentes. — Voilà le vrai chef d'armée, et je gage que M. Cialdini n'en eût pas fait autant. Il est bon de savoir encore que cet homme, pauvre hère autrefois s'il en fut, que cet homme qui nous a traités de mercenaires, a servi non-seulement en France, mais en Espagne, en Amérique, un peu partout où il y avait à tuer et à gagner.

Nous devons de nombreux remercîments à M. le comte de Bourcet pour la lettre où il a lavé notre général du reproche de lâcheté, et nous-mêmes de celui d'assassinat.

Le 23 septembre, M. Cialdini fut nommé, par le monarque subalpin, grand-croix de l'ordre militaire de Savoie.

Le 21 septembre, Turin avait illuminé pour l'assassinat de Castelfidardo.

De là à déifier en Sicile l'assassin Milano, il n'y avait qu'un pas...

XII

Le passé, l'avenir. — Régicide. — L'Angleterre. — Rossi. — Baptême des révolutions. — L'échafaud. — Le martyre. — A Gaëte! — Messie social. — Anathème. — L'exil. — Agésilas Milano. — Le doigt de Dieu. — A S. M. le roi Victor-Emmanuel II. — Le fils de saint Louis. — La chemise de Nessus. — Caricature. — Les traitres. — Peuples et baïonnettes. — Princes de Savoie. — Fables.

Hier on disait :

— Le roi Victor-Emmanuel II vient d'être assassiné !

A ces mots, il m'a semblé que devant mes yeux se déchirait un voile immense. De la cîme du présent, je plongeais dans le passé comme dans l'avenir : des deux côtés la ruine et le sang ! — Le monde se tordait horriblement dans les convulsions d'une incessante agonie, sous les serres implacables du génie du mal. Le régicide aiguisait fièrement ses poignards ; le régicide avait des autels !

Je vis la ronde obscène des bourreaux ; — j'entendis les hurlements de leur joie. — Jacques Clément, Ravaillac, Cromwell, Louvel, Milano,

donnaient l'accolade infâme au nouveau frère en parricide. — Je vis la main rouge de l'Angleterre chercher celle de notre infortunée France, mêler dans une atroce étreinte le sang de Stuart et de Bourbon, et la tendre vers l'Italie comme pour y mêler encore le sang de Carignan !

Je vis Rome frissonnante et lugubre sous le sceptre de fer des meurtriers de Rossi, et, sur le pavé, dans la boue d'une grande ville, un cadavre de roi.

Victor-Emmanuel assassiné ! — Pour lauriers, fallait-il donc des cyprès à la jeune Italie ? — Faut-il que son premier pas écrase des caillots ? — Mon Dieu ! faut-il fatalement que le baptême des révolutions se fasse toujours avec le sang d'un roi ?

Ah ! plutôt que de tomber sous le sale couteau qu'on aiguisa sur la borne, mieux vaut mille fois tomber comme Charles ou Louis. — Sur ce misérable échafaud qu'a dressé le crime, un prince est plus grand que sur le velours d'un trône. — Il domine encore de toute la hauteur de l'innocence ce peuple qui vient voir comment meurt un roi. — Sa main a perdu le sceptre, mais elle cueille la palme du martyre ; son front n'a plus le diadème, mais il est plus près du ciel !

S'il faut qu'un roi tombe, il faut qu'il tombe en roi. — Cela se savait à Gaëte.

Les peuples sont à la merci de l'utopie et de la honte ; — les monarchies sont ébranlées jus-

qu'en leurs fondations séculaires; — la société râle et se débat sous les baisers de la mort; — le sang coule à flots par tous les pores, emportant avec lui les derniers vestiges de vigueur et de vertu...

Où donc est le sublime médecin qu'attend le monde? — Où donc est ce Messie social? — Où se cache ce géant qui doit combler l'abîme des révolutions?

La foi donne l'espérance. — Résignons-nous aux larmes du présent, mais espérons dans les joies de l'avenir.

Notre devoir est de protester éternellement contre les bourreaux et les assassins politiques; réprouvons, de toutes les forces de notre âme, les maximes infernales qui mettent à la main des fous et des forçats le couteau du régicide. — Aux bagnes ou dans les clubs de meurtre, si l'on connaissait bien l'universalité de la réprobation, de l'anathème, quel bras accepterait une telle arme? Quel Milano pourrait oser s'en servir?

Mais non, je ne veux pas croire à ce nouveau parricide. — Trop de crimes ont souillé le nom italien; trop de nuages de sang ont assombri déjà l'azur de son ciel! — Si Dieu doit punir en ce monde, il ne punira pas ainsi : un nouveau prince ira se meurtrir aux ronces de l'exil, n'ayant pour cortége que la haine des siens et le pardon de ses ennemis; et peut-être, sur son chemin, se trouvera-t-il un vieux Savoyard

pour chanter : Faites l'aumône au dernier de nos rois !

— Que dites-vous ?

— En tête du décret de réhabilitation d'Agésilas Milano, nous avons lu : « Italie et Victor-Emmanuel ! »

— Votre pensée est anti-chrétienne. — N'oublions pas que la loi du Christ est la loi du pardon. — Je le répète, quand Dieu veut punir, il a d'autres voies ; son doigt est visible à tous : la foudre frappe un comte de Syracuse au bout de sa trahison...

Si j'avais l'honneur, un jour, d'être présenté à Sa Majesté le roi Victor-Emmanuel II, j'oserais prendre respectueusement la liberté de lui dire :

— Sire, je n'ai que vingt-deux ans ; mais daignez écouter ma voix ; ce n'est pas celle d'un vieillard, mais ce n'est pas non plus celle d'un courtisan ; — je ne serais le vôtre que dans le malheur ; — je n'ai pas l'expérience de l'âge, mais je crois avoir celle de l'histoire ; — et l'histoire est notre maîtresse à tous.

Il y avait un roi, issu d'une race aussi noble et plus ancienne que celle de Votre Majesté. — Le cœur du monarque était un cœur de père ; il était à son peuple comme son peuple était à lui. — Il avait donné la liberté au Nouveau-Monde ; il avait humilié l'éternelle ennemie de son pays : la Carthage de sa Rome. — On lui décerna les plus doux noms ; l'amour de ses sujets faisait de

sa vie un perpétuel triomphe; on l'appelait le père de la liberté, le régénérateur de la patrie. — Le bon prince aimait son peuple et crut en lui.

— Je ne lui ai jamais fait que du bien, disait-il avec une noble confiance; pourquoi me ferait-il du mal?

Hélas! l'infortuné roi poussa la bonté jusqu'aux dernières limites de la faiblesse; il fit un pas en arrière devant la révolution : de ce jour on put prévoir comment le fils de saint Louis monterait au ciel!

Sire, que Votre Majesté se rappelle une sinistre prédiction du czar Nicolas :

« Si ce sont les rois à présent qui se mettent à faire de la révolution, avant dix ans il n'y aura plus un trône debout en Europe. »

Sire, rendez au Pape ce que vous avez pris au Pape. — On ne viole pas impunément les droits du successeur de Pierre. — Demandez à l'histoire ce qu'elle pense de la chute du soldat couronné qui se dresse géant au seuil de notre siècle.

On ne dirige pas la révolution; — elle vous bouscule.

Que Votre Majesté prenne garde que la chemise rouge ne soit sa chemise de Nessus!

Elle a pour ami le condottiere Garibaldi, qu'elle entend crier : Italie et Victor Emmanuel! — Du moins, cet homme est brave; je le crois loyal et généreux; mais un roi peut l'avoir pour

ennemi, non pour ami. — Il foule aux pieds les principes, pour sacrifier à une idée, à une utopie; mais c'est une idée lugubre, c'est une utopie sanglante. — Derrière lui, dans l'ombre, s'affilent les poignards des Carbonari. — Mazzini tient Garibaldi par la main, et votre main est dans celle de Garibaldi...

Que Votre Majesté me permette de lui retracer une caricature sortie de je ne sais où. — Cela représentait une côte fleurie, au haut de laquelle, comme en un mirage, se voyait un trône; sur le trône on lisait : *Italia!* — Sur cette côte, Mazzini poussait irrésistiblement Garibaldi qui poussait irrésistiblement Votre Majesté... — Au bout de la côte, vous tombiez dans l'abîme.

Sire, on vous a fait croire l'Italie mûre, parce qu'on l'a crue tombée.

On vous a fait marcher sur les droits les plus sacrés.

On a jeté, sans déclaration de guerre, vos bataillons chez vos voisins.

On vous a fait dépouiller de son trône un roi, votre allié, votre parent.

On a tenté de pallier à vos yeux la spoliation sous un mensonger appareil de votations populaires.

On vous a fait semer la trahison, en comptant bien que Votre Majesté la recueillerait à son tour.

On vous a fait honorer les traîtres et cacher

les taches de leur poitrine sous les crachats et les broderies.

Sire, rappelez-vous encore ce que fit un Romain à qui un traître était venu proposer d'empoisonner son roi, et demander quelle serait sa récompense. — Qu'avez-vous fait de Nunziante et de Liberio Romano? — Vos bagnes sont-ils pleins, ou ces Judas sont-ils morts étouffés sous le poids de vos dorures?

On vous a fait croire que l'ordre régnait dans les Deux-Siciles, et nous l'avons lu dans les proclamations d'un Pinelli...

On vous a fait croire que les coups de fusil que vous entendiez étaient tirés en votre honneur, en témoignage de l'allégresse publique; — tandis qu'on fusillait les Napolitains, qui veulent leur indépendance nationale et leur vrai roi.

C'est avec du sang italien qu'on a teint ces chemises rouges; c'est avec les baïonnettes qu'on fait presque le silence; — mais, prenez garde, Sire : il y a des peuples qui avalent les baïonnettes!

A quel prix Votre Majesté a-t-elle dépouillé ses frères en souveraineté et son père en religion? — Si les princes vos ancêtres, si les preux de l'illustre maison de Savoie revenaient au monde, que vous diraient-ils? que vous demanderaient-ils?

— Où donc est le palais de vos pères, sire de

Savoie? L'avez-vous donné ou l'avez-vous vendu?

J'ai peur que ma prose ne rende pas à Votre Majesté toute ma pensée, toute ma crainte de l'avenir. — La poésie l'exprimera peut-être mieux. — La fable fut faite pour les rois. — Permettez-moi d'être un instant fabuliste.

Sa majesté Lion,
Monarque très juste et très bon,
Pour mettre comble à ses largesses,
Pour contenter enfin des sujets turbulents,
Permit qu'on lui rognât les griffes et les dents
. . . . . .
Le soir, il était mis en pièces.

J'ai copié notre La Fontaine; car ma fable n'est qu'une pâle copie de *Bertrand et Raton*. — Sire, méfiez-vous de la révolution; elle aime les marrons.

Oui, vous êtes brave; mais Napoléon l'était aussi. — Dieu vous garde d'un Sainte-Hélène et d'un Hudson-Lowe! Dieu vous garde du baiser de Judas! — Vous n'avez pour allié que la révolution, Sire, et c'est l'ennemie mortelle de tous les sceptres. — Dieu veuille qu'un jour, à l'heure de l'expiation, du repentir, du martyre, un autre abbé de Firmont n'ait pas à dire:

— Fils du bienheureux Amédée, montez au ciel!.....

XIII

Deux lettres piémontaises. — Aux zouaves de l'Alma. — Ernest Maestraeten. — Notre docteur. — Mort du général de Pimodan. — (Tu quoque, tu Marcellus eris!) — Victor du Vigier de Mirabal. — Obsèques du général. — Saint-Louis-des-Français

Après l'opinion du général Cialdini sur notre compte, il est bon d'avoir celle de ses soldats; voici ce qu'écrivait l'un d'eux :

« Le 18, Lamoricière voulut tenter de se frayer un passage vers Ancône, et, il faut le dire à l'honneur de la vérité, ses soldats se battirent bien. Mais nos soldats ne plaisantaient pas, et, avec quelque sensible sacrifice, ils eurent raison de l'ennemi. Nous fîmes deux cents prisonniers, parmi lesquels figure le général de Pimodan, blessé, qui mourut dans la nuit en criant : Vive la France ! »

Un autre Piémontais écrivait :

« Un bataillon, composé presque exclusivement de Français, attaqua à la baïonnette avec

l'impétuosité qui caractérise les soldats de cette nation; mais à la baïonnette aussi nous les avons repoussés. Si toute l'armée pontificale avait été résolue comme ce bataillon, l'affaire aurait été très sérieuse. »

L'auteur de cette lettre se trompe en disant que nous avons été repoussés à la baïonnette; jamais les Piémontais n'ont osé nous y attendre; nous n'avons recédé le terrain qu'écrasés sous un torrent de balles et de mitraille.

Ah! j'eusse voulu qu'alors les zouaves de Crimée, les premiers soldats du monde, eussent été témoins de notre façon de charger l'ennemi, et ils eussent dit si nous avions usurpé ce nom de zouaves!

Ici découvrons-nous, et baisons la terre; car elle fume encore d'un sang de héros!

Je laisse la parole à Ernest Maestraeten, étudiant en médecine de l'université de Louvain et sergent au bataillon franco-belge:

« Notre brave général Pimodan est mort; vous le savez; mais ce que vous ignorez, c'est qu'il a rendu sa belle âme à Dieu étant dans mes bras. Pendant la bataille, j'ai fait deux métiers : celui de sergent et celui de chirurgien. Notre ambulance avait été établie à cinq cents mètres derrière la ligne du feu. J'allais du bataillon à l'ambulance, et *vice versâ*, portant les blessés, faisant le coup de feu, jouant de la baïonnette, venant

de faire des pansements, en un mot, tâchant de remplir mon devoir.

« On nous apporta Pimodan ruisselant de sang. Notre docteur et moi nous commençâmes à le panser, lorsque les nôtres durent céder au nombre, écrasés qu'ils étaient par les Piémontais sans cesse renouvelés. Le docteur s'aperçoit de la chose, et me dit :

« — Maestraeten, il est temps de partir.

« Je lui dis que je ne quitterais jamais le général ni les autres blessés. Il ne me répondit rien et s'en alla. Inutile de vous dire que ce n'est pas un Belge (1).

« Je restai donc seul avec mes camarades et mon général blessés, ayant moi-même la jambe un peu entamée.

« Il y avait en tout une trentaine d'hommes, officiers et soldats ; les uns étaient pansés, les autres attendaient mes soins ; le sang coulait partout. Inutile de vous dire les cris de douleur qui s'échappaient de ces poitrines, si braves cependant.

« Notre maison fut cernée par les Piémontais, et, malgré le drapeau noir que nous avions arboré, nos vainqueurs nous tirèrent, par portes et fenêtres, une dizaine de décharges qui, heureusement, ne nous firent pas grand mal. Un offi-

(1) L'auteur de cette lettre eût pu dire que c'était un Italien.

cier piémontais entra, et nous nous rendîmes prisonniers.

« Le général comprenait parfaitement sa position, et il attendait la mort avec un calme admirable. Une balle lui était entrée dans la région du sein droit et sortie à gauche de la ligne blanche, à la hauteur de l'ombilic. Il demanda avec instance que je ne le quittasse pas. Le général Cialdini y consentit. Nous le portâmes alors jusqu'aux avant-postes piémontais, où on nous logea dans une charmante maison. Pimodan souffrait horriblement, et il endurait ses douleurs avec le calme et la patience d'un martyr ; il expira vers minuit. »

Maintenant, je pense à cette noble femme, digne épouse d'un héros, recevant la nouvelle de son malheur, et, dans ses larmes, disant à son fils :

— Et toi aussi tu seras soldat !

Puis je pense à ce Sarde, renvoyant un cercueil avec cette inscription : « A Madame la marquise de Pimodan, de la part du général Cialdini. La vengeance ne va pas au delà du tombeau ! » — C'est encore bien doux de la part de l'homme qui déclarait avoir en sa possession beaucoup de cadavres.

Le noble général de Pimodan tombe, couvert de sang. Quelques zouaves se précipitent vers lui ; Du Vigier de Mirabal lui donne à boire ; ils veulent l'emporter à la prochaine maisonnette :

— Non, non, mes amis, répond l'héroïque général, laissez-moi la gloire de mourir sur le champ de bataille... Retournez au combat, et faites votre devoir!...

J'emprunte au *Journal de Rome* le récit des obsèques de Georges de La Vallée de Rarecourt, marquis de Pimodan.

« Hier mardi, 2 octobre, à sept heures du soir, le cercueil du général marquis de Pimodan a été transporté de l'église de San-Francesco-a-Ripa à la basilique de Sainte-Marie du Trastévère. Quoique ce transfert eût lieu sans cérémonial, un grand concours de peuple se pressait sur le passage du cercueil dans la longue ruelle qu'il suivit et où beaucoup d'étudiants et d'autres jeunes hommes faisaient pleuvoir sur le char funèbre des monceaux de fleurs; ils se pressaient pour baiser l'épée que le preux général avait consacrée avec tant de dévouement à la défense des droits du Saint-Père, et bénissaient le nom du héros tant regretté.

« Par ordre de Sa Sainteté, une cérémonie funèbre a eu lieu, ce matin, à Sainte-Marie du Trastévère. La majestueuse basilique était somptueusement tendue de deuil. Le corps de l'illustre général, placé au milieu de l'église, était couvert d'une riche tenture autour de laquelle on voyait les armoiries de la famille, et au-dessus les insignes du grade militaire du défunt, le chapeau, les épaulettes et l'épée.

« Depuis l'aube du jour, un grand nombre de messes ont été dites pour l'âme du preux, et, à huit heures et demie, le chapitre entier de la basilique a commencé l'office des morts, après lequel, vers dix heures, Mgr le cardinal Barberini, ayant revêtu les habits pontificaux, a célébré la messe solennelle, accompagnée du chant des chapelains pontificaux, sur la musique du célèbre Baini.

« On voyait à cette triste cérémonie toutes les personnes faisant partie de l'antichambre pontificale, le corps des gardes-nobles avec ses chefs, et S. Exc. Mgr le prominister des armes, avec les officiers de son ministère. Aux quatre angles du catafalque étaient les généraux Kalbermatten, Allegrini, Ruspoli et Bracchi, et, sur les côtés, avec le capitaine Evangelisti, les braves gendarmes qui, sous les ordres du défunt général, avaient repoussé, aux Grottes, l'invasion de Zambianchi.

« A des places réservées, on voyait deux parents du général, M. le comte de Lévis-Mirepoix, M. le comte de Couronel, et un aide-de-camp, M. le vicomte de Rainneville.

« La garde palatine d'honneur et les suisses du palais occupaient l'église, où s'étaient rendus aussi plusieurs détachements de toutes armes, représentant les divers corps de l'armée pontificale. La musique de la garde palatine a exécuté divers morceaux funèbres.

« S. Exc. M. le général de Goyon, commandant en chef l'armée française, avec les autres généraux et officiers, et l'état-major pontifical, plusieurs prélats et personnages distingués, beaucoup de dames et de personnages civils, romains et étrangers, étaient venus, en costume de deuil, prier avec une foule de peuple pour l'âme du défunt. Sur le visage de tous les assistants, on ne savait ce qui apparaissait le plus, de la douleur de la perte faite par notre armée ou de l'envie que l'on portait à cette mort glorieuse trouvée sur le champ de bataille pour la défense des droits saints et sacrés de l'Église catholique.

« Sur le portique du temple on lisait l'inscription suivante :

Georgio. de Pimodan.
Viro. nobilissimo.
Duci. fortissimo.
Quem. pro. sede. apostolica.
Magnæ. animæ. prodigum.
Catholicus. orbis. luget.
Pius. IX. Pont. Max.
Suo. et. Romanæ. Ecclesiæ. nomine.
Solemne. funus.
Tantæ. virtuti. et pietati. debitum.
Mœrens. persolvit.

« Le 3 octobre, les dépouilles vénérées du général de Pimodan furent transportées de la basilique de Sainte-Marie du Trastévère à l'église nationale de Saint-Louis-des-Français.

« Le cortége funèbre était on ne peut plus majestueux et splendide. Un détachement de dragons et de soldats d'infanterie pontificale précédait la croix suivie par les religieux mineurs observantins et réformés, et par des prêtres en rochet récitant des psaumes.

« Le cercueil, recouvert d'un riche linceul, de l'épée et des insignes de la dignité du général, était alternativement porté par des zouaves et des artilleurs ; tout autour marchaient des gendarmes qui, sous la conduite du défunt, ont repoussé et vaincu les factieux des Grottes. Les coins du poêle étaient tenus par quatre généraux pontificaux.

« Venaient à la suite Mgr le prominister des armes, ayant à sa droite M. le prince Orsini et les parents et officiers d'ordonnance du défunt, puis le corps des gardes-nobles de Sa Sainteté, tous les officiers de l'armée pontificale présents à Rome, les employés du ministère des armes, une troupe de vétérans et un grand nombre de citoyens en habits de deuil, qui récitaient pieusement les prières pour le repos de l'âme du vaillant général.

« Un bataillon de la garde palatine d'honneur, musique en tête, continuait la marche ; puis la musique des gendarmes faisait retentir les airs de mélodies funèbres, et, derrière les cadets du collége militaire sous les armes, plusieurs compagnies de gendarmes, de chasseurs

et de troupes de ligne ; enfin, un nombre considérable de voitures envoyées par le sénat et par la première noblesse romaine, pour augmenter la pompe de la lugubre cérémonie.

« La procession s'acheminait lentement vers l'église Saint-Louis, au milieu d'une foule extraordinaire qui encombrait les rues et les places sur lesquelles passait le cortége. Toute cette foule recueillie demandait pour le défunt la paix du juste, et montrait, par son attitude calme et triste, tout l'intérêt qu'elle prenait à un dévouement si glorieux, en faisant l'éloge du héros et en jetant des fleurs et des couronnes sur son cercueil.

« Un bataillon de l'armée française stationnait sur la place Saint-Louis, ayant avec lui son orchestre militaire. Arrivé sur le seuil de l'église nationale française, le corps fut reçu par Mgr Level, supérieur de la communauté, par le clergé de l'église, par S. Exc. le général comte de Goyon, commandant en chef, et par d'autres généraux et officiers de l'armée française à Rome.

« Au milieu de l'église s'élevait un magnifique catafalque environné d'une auréole de lumière. Le corps une fois déposé, on chanta les prières selon les prescriptions du rituel romain. A la fin de la cérémonie, tandis que la musique faisait retentir les voûtes de l'église de ses sons lugubres et plaintifs, la foule qui remplissait l'église s'est serrée autour du cercueil pour en détacher

et s'en diviser les couronnes de laurier, chacun désirant posséder une petite partie du drap mortuaire qui recouvrait les dépouilles mortelles d'un héros qui prodigua si généreusement sa vie pour la plus sainte des causes, dans le plus juste des combats. »

Et nous, ses anciens soldats, nous qui aimions et admirions tant sa bravoure chevaleresque, son sang-froid dans le danger, sa bienveillance et sa noble courtoisie, nous qui l'avons vu tomber si grand sur la colline de Castelfidardo, nous ne pouvons que pleurer et regretter de n'avoir pas reçu de Dieu une mort aussi glorieuse!

N'êtes-vous pas tombés en héros, comme lui, mes pauvres compagnons d'armes, vous tous, de Lanascol, du Plessis, du Fougerais, du Manoir, du Beaudiez, de Montaignac, de Montravel, de Nanteuil, Blanc, de Chalus, Guérin, Ménard, Picou, de Beccary, de Pancevaux, d'Héliand, Guelton et tant d'autres.

XIV

Paul de Parcevaux. — Hyacinthe de Lanascol. — Lettres du comte de Chalus à sa tante. — Alfred de La Barre de Nanteuil. — Félix Tardy de Montravel. — Lemonnier. — Le comte Gaston du Plessis de Grénédan. — Lettre de M. le vicomte de La Béraudière. — Le général Cugia. — La cour de Louis XIV. — A Lorette. — Alerte de nuit. — Le drapeau. — (De profundis). — Capitulation. — Jules de Puisaye. — Adolphe de Kermoal. — Lanfranc de Beccary. — De Saint-Maurice. — De la Vieuville. — De Mauduit. — Né coiffé. — F. de Saint-Sernin. — Caralp. — Dire et écrire sont deux.

Paul de Parcevaux était à l'ambulance; il avait craché un poumon.

— Je vais mourir, disait-il d'un ton doux et mélancolique.

— Non, vous vivrez, cher ami.

— Vous ne me comprenez pas; je veux mourir.

— Pourquoi?

— Parce que je ne retrouverai jamais une mort plus glorieuse.

De Lanascol me disait :

— Ai-je de la chance, hein?

— En quoi?

— Je n'ai que trois balles dans la jambe.

— Tu appelles cela de la chance?

— Eh! oui, je suis si grand; tout le monde me disait que j'aurais la tête cassée par une balle.

Pauvre ami! il comptait sans la gangrène.

Faut-il vous transcrire la dernière lettre d'Arthur de Chalus à sa tante!

« Ma chère tante,

« La nuit dernière, ayant beaucoup souffert d'une hémorrhagie à la cuisse malade, et ne pouvant dormir, je suis très-affaissé. L'excellent Guérin, qui couche près de moi, a l'amabilité de s'offrir pour vous écrire. Je ne sais ce que le bon Dieu me destine. Aurai-je jamais, mon excellente tante, le bonheur de vous serrer contre mon cœur, ainsi que ma sœur et toutes les personnes qui me sont chères? Que la sainte volonté de Dieu soit faite! En quittant la France, j'avais fait le sacrifice de ma vie. Je le renouvelle avec bonheur, malgré la peine que j'éprouve de mourir loin de ma patrie et de vous tous.....

« Le comte DE CHALUS. »

Il mourut, loin de sa patrie, loin de ceux qu'il aimait, mais il mourut en héros chrétien. — Dans une lettre précédente, il avait dit à sa tante :

« J'ai reçu un coup de feu qui m'a cassé la cuisse droite et logé deux balles dans les chairs. On m'assure que j'en reviendrai, mais ce sera bien long; heureux donc si j'en suis quitte pour

boiter : nous jouerons plus souvent au trictrac ensemble. »

Quel beau jeune homme c'était Alfred de La Barre de Nanteuil ! Il marchait au combat la tête haute ; il était pâle, mais ses yeux étincelaient d'un éclat fébrile. Aux premières balles, il me serra la main et me dit : Au revoir ! — Oh ! oui, j'espère le revoir un jour ! Il a fallu, pour abattre ce lion de vingt ans, quatre balles et deux coups de baïonnette !

Félix de Montravel frisait sa moustache en allant au feu. Toujours élégant, toujours brillant sous l'uniforme, c'était un noble et joli soldat.

— Eh bien ! vous ne chantez plus ? me dit-il en passant le Musone.

— Je garde ma voix pour chanter victoire !

Hélas !..... il est tombé comme de Nanteuil : percé de coups. Le dernier cri de son cœur fut : Vive la France !

Un instant avant le combat, le sergent-major Lemonnier avait dit :

— Je vous jure que je me distinguerai entre tous et que je ferai parler de moi !

Il se distingua et par sa valeur et par sa vigueur. Il faut que Lemonnier ait l'âme cramponnée dans le corps ; une balle lui entra par le flanc droit et lui sortit par le flanc gauche. Croyez-vous que cela l'empêcha d'aller à Lorette ? Il ne voulut même pas monter sur une charrette. — Nous avons tous applaudi à la noble

et juste récompense que lui a décernée le Saint-Père en le nommant sous-lieutenant aux zouaves pontificaux.

Le comte Gaston du Plessis de Grénédan avait trente-deux ans et était docteur en droit; il était l'aîné de sa famille, aux intérêts de laquelle il s'était consacré, en abdiquant généreusement toute idée de carrière et d'ambition. La mitraille l'a fauché devant la ferme des Crociettes. Oui, comme l'a dit M. de La Morlais, honneur à sa mémoire, honneur aux familles qui ont de tels fils!

Je cède ici la parole à M. le comte de Bourbon-Chalus, commandant de l'escadron des guides :

« La cavalerie pontificale, composée d'un escadron de gendarmes, d'un escadron de dragons, de deux pelotons de chevau-légers et de l'escadron des guides, avec leurs ordonnances, était, le jour de la bataille, sous les ordres du plus ancien chef d'escadron, le prince Odescalchi. Lorsque les Franco-Belges eurent enlevé une première fois la ferme de gauche et repoussé les Piémontais à la baïonnette, le prince Odescalchi fit passer la rivière à toute la cavalerie et nous rangea en bataille sur l'autre rive, où nous nous trouvâmes immédiatement sous le feu de huit pièces d'artillerie. A l'instant même, toute cette cavalerie se dispersa, à l'exception de l'escadron des guides, qui est resté inébranlable. Les chasseurs indigènes refusèrent honteusement de soutenir le brave bataillon des Franco-Belges, qui avait déjà repoussé deux fois l'ennemi. Écrasé par le nombre, il dut commencer sa retraite...

« Alors les guides et les Franco-Belges se groupèrent sur le bord de la rivière, avec l'ordre de protéger la retraite. Ces deux corps, réunis aux bersagliers allemands, ont exécuté ce mouvement en bon ordre et au pas, jusqu'à ce que le reste de l'ar-

mée fut rentré dans Lorette. Tout ce qui restait de Français et de Belges, ainsi rallié dans cette place, résolut de s'y défendre jusqu'à la mort. Le 19, à la pointe du jour, tous les chefs de corps furent réunis par le plus ancien colonel d'état-major M. Gout-Noven, et furent consultés sur le parti qu'il y avait à prendre. Tous, à l'exception de M. de Becdelièvre et moi, furent obligés d'avouer que leurs hommes ne voulaient plus se battre. Le colonel Gout-Noven proposa la capitulation et fut chargé de cette triste mission. Les Franco-Belges, comme les guides, durent donc subir cette dure alternative... Cette capitulation, du reste, a été honorable, puisqu'elle ne nous soumet à aucun engagement vis-à-vis de l'ennemi, que nous avons reçu les honneurs de la guerre et que nous nous sommes retirés avec armes et bagages. »

J'extrais ce qui suit d'une lettre de M. le vicomte de La Béraudière, du corps des guides.

« ... De neuf mille hommes que nous étions le matin, il en est rentré deux mille dans Lorette, et encore on ne nous a pas poursuivis... D'environ quatre cents Français que nous étions dans l'armée, nous sommes rentrés cent vingt. Tous nos canons ont été pris ainsi que nos bagages.

« Rentrés dans Lorette, voici quelle était notre position : nous nous trouvions un petit noyau de cent vingt Français et de deux cents Autrichiens, au milieu d'une ville ennemie et entourés par les Piémontais au nombre de trente mille, avec une artillerie admirable.

« Dans ces circonstances, on envoya des parlementaires au général Cialdini, qui fit dire de capituler... Nous ne voulions pas nous rendre ; nous voulions nous enfermer dans une maison et la défendre... Le colonel Gout-Noven, commandant comme le plus ancien chef de corps, eut une entrevue avec Cialdini, et il en résulta que nous sortirions de la ville avec nos armes, et que l'armée piémontaise nous rendrait les honneurs militaires. Quant à la garnison, elle devait être désarmée et licenciée ; de plus, nous devions retourner en France tout de suite.

« Nous nous acheminions sur Recanati, où se trouvaient les généraux Fanti et Cugia, qui nous attendaient ; l'armée faisait la haie sur la route en nous présentant les armes, les tambours

battant aux champs. A l'entrée de Recanati, les généraux nous saluèrent du sabre et nous introduisirent dans la ville, où nous restâmes deux jours, en attendant que notre situation fût réglée. Il est juste de dire que, pendant ces deux jours, nous fûmes très bien traités. Les simples soldats piémontais eux-mêmes avaient une attitude très digne envers nous. Quant aux officiers, ils nous firent beaucoup de compliments sur la manière dont nous nous étions battus, disant qu'ils regrettaient que nous nous fussions fourvoyés dans la question italienne. (Ce sont leurs expressions.)

« Cossette et moi sommes les seuls des officiers inférieurs qui ayons dîné en tête-à-tête avec le général Cugia, commandant la brigade de Recanati; c'est, du reste, un jeune homme charmant, et c'est dommage qu'il serve la révolution. Au bout de deux jours, la réponse à notre égard arriva de Turin; il fut décidé que l'on nous enverrait prisonniers sur parole jusqu'à Livourne, où nous deviendrions libres. Nous devions passer par Macerata, Pérouse, Sienne et Pise.... Dans ce voyage, qui a duré six jours, nous en avons été quittes pour beaucoup de sottises et de huées, et un cheval à M. de Gontaut, qui été tué sous lui par trois balles, en passant dans les montagnes..... »

Chacun rend justice à la courtoisie de M. le général Cugia. Quand on lui présenta la liste des morts et blessés de l'escadron des guides et du bataillon franco-belge, il s'écria :

— Quels noms! On dirait une invitation de bal à la cour de Louis XIV !

A Lorette, les Guides étaient en quête de fusils et de cartouches ; je crois que, pour une carabine et dix cartouches, ils eussent donné deux chevaux.

Les Franco-Belges, réduits à environ quatre-vingts, étaient logés dans un vieux couvent; pour lit ils avaient le plancher, et pour oreiller

leur bidon, ceux qui avaient encore un bidon. — Dans la nuit il y eut une autre alerte. Une petite fusillade venait d'éclater dans l'un des coins de la ville. Le commandant entra :

— Allons, debout, debout, mes enfants !

Noble commandant ! il ne dormait pas, lui ; il veillait pour tous. Mais c'était une fausse alerte ; c'étaient messieurs les chasseurs italiens qui se battaient courageusement contre un mur de Lorette qui n'en pouvait mais.

Le drapeau avait été apporté dans la ville par le sergent-major Poncin de Casaquy, Belge. On en détache les armes du Pape ; M. de Becdelièvre les cache dans sa poitrine ; les zouaves s'en partagent l'étoffe ; chacun veut emporter un peu de cette glorieuse relique.

Le soir, notre aumônier avait dit la prière. Avec quelle ferveur on priait ! Puis, quand il commença le *De Profundis*, toutes ces voix mâles et tristes résonnèrent sous la voûte ; il y avait des pleurs sur toutes les joues ; on priait pour les absents !

Quand on parla de capitulation à ce noble débris de notre bataillon, il y eut un refus unanime.

— Mon commandant, demanda une voix, qu'est-ce qu'on nous fera si nous capitulons ?

— Ah ! vous m'en demandez plus que je n'en sais. Jusqu'ici je n'avais jamais fait partie que d'armées victorieuses !

Nécessité fit loi ; on capitula ; mais à ce moment encore il y eut des larmes dans tous les yeux. — Oh ! oui, M. le général Cugia avait raison ; tous ces cœurs étaient dignes du grand siècle ! Mais M. Cialdini se fût peut-être écrié, lui, comme Barnave : Le sang qui coule est-il donc si pur ? — C'eût été parler le style de l'école révolutionnaire.

Je vous conterai maintenant quelques anecdotes relatives au combat, tout ce que me fournira ma mémoire.

Jules d'Anselme de Puisaye a reçu quatre balles dans le corps ; il peut à peine se soutenir, mais il ne veut pas être fait prisonnier. Il trouve la force, pendant le combat, de descendre, sur les genoux et les mains, la colline, de traverser la plaine, la rivière ; une cinquième balle l'atteint et lui fait le tour de l'épine dorsale ; il est à bout de forces ; heureusement il est recueilli par de braves paysans qui le portent à Lorette. Là, le digne abbé de La Trèche lui offre sa maison pour abri, comme il doit le faire aussi pour de Beausse, et plus tard pour de Kermoal.

De Kermoal, lui, avait seulement trois ou quatre balles. Après le combat, il fait écrire à sa famille, et commence ainsi la lettre : « Je ne vous écris pas moi-même parce que j'ai une légère égratignure au pouce de la main droite ; c'est tout ce que j'ai reçu à Castelfidardo... » — Breton, va !

Pendant la retraite, bien que blessé grève-

ment et perdant du sang, le capitaine de Charette marchait à côté du commandant, et sans vouloir accepter aucun secours. On l'entendait se parler à lui-même, à chaque défaillance qu'il éprouvait :

— Marcheras-tu?.... Je te dis que tu marcheras!... Allons, veux-tu rester sur le chemin?... Marche donc!

En arrivant à Lorette, le débris du bataillon passe devant les guides. L'escadron entier se découvre et crie :

— Vive Charette!

Je crois bien qu'il faut qu'il vive!...

Le commandant de Becdelièvre aperçoit Lanfranc de Beccary qui s'expose un peu trop.

— Beccary, lui dit-il, portez-vous là.

Il lui désigne une place à vingt pas en arrière et se retire. — Quelque temps après, le commandant revient, ne trouve pas de Beccary où il l'a envoyé, l'aperçoit en tête du bataillon, s'avance et lui dit :

— Il me semble que je vous ai ordonné de vous porter là.

Et il désigne au noble enfant, avec son épée, la place qu'il lui a assignée.

— Mon commandant, répond le zouave de seize ans, je croyais qu'à pareil jour on ne marchait qu'en avant!...

Je ne sais plus si c'est de La Vieuville ou de Saint-Maurice qui s'était placé à vingt pas en

avant de notre ligne, s'était agenouillé, et, dans cette position, canarda, pendant un quart d'heure, les bersagliers piémontais.

De Mauduit avait fait mieux ou pis. Il avait fait un grand tour et avait été se poster seul derrière un arbre, d'où il tiraillait à coup sûr ; c'est un chasseur émérite. Il était si seul que s'il eût été aperçu, il était perdu. Heureusement, ce ne fut pas un Sarde, mais un de ses compatriotes qui l'aperçut, le lieutenant de Goësbriand. Goësbriand comprit le danger que courait mon solitaire ; il marche à lui, et lui dit :

— Va-t'en de là, malheureux ! Tu veux donc te faire casser la tête !

— Oh ! encore un ! lui répond de Mauduit qui vient de charger.

Il vise, et c'est un ennemi de moins.

— Eh bien, viens-tu ?

— Oh ! tiens, encore celui-là qui se trémousse là-bas, rien que celui-là, je t'en supplie, ce sera le dernier.

Et ce fut le dernier jour de celui-là qui se trémoussait. — Les Piémontais ont avoué mille hommes de perte ; ils en avaient donc le double ; mais qu'a cela d'étonnant avec des hommes comme l'artilleur Wagner et le tirailleur de Mauduit ?

Une balle m'enlève mon képi ; une voix me crie :

— On voit bien que tu es né coiffé !

Frédéric de Saint-Sernin reçoit une balle dans la tête :

—Ma grand'mère, dit-il, prétendait que j'avais la tête un peu légère ; elle sera contente, j'espère, car me voici du plomb dans la tête.

Célestin Caralp tiraille derrière un arbre ; il a chargé son fusil ; il va mettre en joue ; une balle casse une grosse branche au-dessus de sa tête, une seconde fausse la baïonnette, une troisième s'aplatit sur le canon de son fusil, une quatrième s'enfonce dans la crosse, une cinquième lui entre dans l'aine ; les cinq balles sont venues, une à une, en mesure, à deux secondes d'intervalle l'une de l'autre :

— Est-ce qu'ils croient m'empêcher de leur tirer un dernier coup de fusil? grommela Caralp.

Il abattit un dernier Piémontais, et tomba baigné dans son sang.

Pendant le combat, un des nôtres, blessé, est amené devant le général Cialdini.

— Ah! ah! lui dit-il, vous en avez assez, vous; vous n'avez plus envie de vous y frotter.

— J'en ai si peu envie, que je ne regrette qu'une chose, général.

— Laquelle?

— C'est d'être blessé, car je me battrais encore ; et à présent que je sais où est votre état-major, je sais de quel côté je viserais.

— Ah! ah! fait-il en grinçant légèrement, vous êtes Français, vous?

— Oui, général.

— On le voit bien !

— Merci, général.

Un Franco-Belge est bousculé par une balle morte ; il se relève. A la place même qu'il vient de quitter un boulet se fiche en terre. Le zouave dit en riant :

— Il paraît que la place est bonne : on ne l'a pas quittée qu'elle est prise !

Et il va charger à la baïonnette.

Un sergent piémontais, après Castelfidardo, disait à un Franco-Belge :

— Vous vous êtes rendu ?

— Non, je ne me suis pas rendu, mais on m'a pris... évanoui sur le champ de bataille.

Le général Cialdini dit au commandant de Becdelièvre :

— Monsieur, vous devez être fier de commander un pareil bataillon, et j'ai été fier de le combattre.

— Général, répondit M. de Becdelièvre, auriez-vous l'obligeance de m'écrire ce que vous venez de me dire là ?

— Oh ! commandant, entre gens comme nous, ces choses se disent et n'ont pas besoin de s'écrire ; d'ailleurs toute l'armée le saura.

Vous savez que, dans son rapport, M. Cialdini nous accusa de lâches assassinats. — Oh ! M. de Becdelièvre connaissait sans doute l'homme par cœur, puisqu'il lui demandait d'écrire !

XV

Le chien du mort.— Les soldats du roi galant-homme.— Pillage. —Lettres du commandant de Becdelièvre, d'Albert Sisson, de La Vieuville, Saucet, Ségaux, d'un volontaire de Pérouse. — Casimir Delavigne. — A l'hôtel Fœder. — La chemise rouge. — Offrez donc des siéges.— Silence, de Poli est mort! — Trahison. — Lettre de Louis Bertrand. — Le commandant de gendarmerie. — Madame de Lamoricière.

Je n'en ai pas fini avec les chiens. A Foligno, un zouave de la troisième avait pêché, je ne sais où, un joli petit caniche noir, mais joli, joli. Il l'avait porté sur son sac de Foligno à Castelfidardo; il s'était privé de pain et d'eau en faveur de son jeune ami. Ne riez pas, c'était un véritable ami, et je le prouve. Une balle brisa le crâne de ce zouave. Le pauvre petit chien n'abandonna pas son maître. Quand les Piémontais vinrent pour enlever le cadavre, ils trouvèrent le chien couché près de la tête du mort, et gémissant, et lui léchant la figure. Quand ils portèrent le corps à la fosse commune, il poussa des hurlements plaintifs; il s'avançait jusqu'au bord de la fosse; il semblait vouloir s'y précipi-

ter; quand elle fut comblée, il se coucha tristement sur la terre fraîchement remuée; les Piémontais eurent beau l'appeler; il resta sur la tombe de son maître, et, le soir, une patrouille le trouva mort.

On croit généralement que les mœurs du Piémont sont complétement civilisées; on reviendra, je l'espère, de cette erreur à la lecture des documents suivants. Je dois dire d'abord qu'après le combat de Castelfidardo tous les valides ne purent suivre le commandant. Ainsi, le lieutenant de Chérizey, avec plusieurs hommes, se dirigea du côté de la mer, puis se jeta dans les montagnes, et, après quelques jours de marches forcées, parvint à gagner Rome à la barbe des Piémontais, qui coupaient toutes les communications. Un autre put se sauver dans une barque et gagner Ancône, en défiant la vigilance de la flotte sarde. D'autres, enfin, tentèrent de rejoindre les braves montagnards d'Ascoli, organisés par le capitaine comte de Chevigné; ils furent vendus; une lettre de Louis Bertrand, zouave pontifical, donnera quelques détails sur cette lâche trahison.

Quant à ceux qui avaient capitulé, on peut leur demander leur avis sur le respect des Piémontais pour les clauses d'une capitulation. De Sabran, de La Vieuville, de Clock, de Saint-Gilles, du Bourg, et quelques autres, sont rentrés en France par étapes, insultés par ci, menacés par

là, couchant sur de la paille infecte, et recevant du gouvernement sarde, pour vivre, un pain de munition et trois sous et demi pour deux jours. Ils nous avaient dépouillés de tout ce que nous avions, ces soldats du roi galant-homme; mais ce n'était pas assez, il fallait nous faire mourir de faim, pour la plus grande gloire du royaume subalpin.

Pendant le combat, de Puisaye était à terre, blessé déjà par trois balles et ne pouvant se défendre. De braves soldats piémontais accoururent; ils levaient déjà la crosse de leurs fusils pour l'assommer; heureusement un officier s'interposa et le défendit contre ses propres soldats.

Extrait d'une lettre du commandant de Becdelièvre :

« Le général Cialdini nous avait promis de nous faire respecter en route, et nous avons été insultés et maltraités presque partout, sans que l'officier chargé de notre escorte ait cherché à nous protéger. »

Extrait d'une lettre de M. Albert Sisson, ancien Franco-Belge, officier dans l'armée pontificale :

« Nous avons été hués, insultés, pillés, et encore un peu écharpés dans les villes où nous étions obligés de passer. On reconnaissait l'influence révolutionnaire du Piémont dans ces manifestations. Nous avions un capitaine d'état-major piémontais avec nous, pour nous servir de guide ; il se contentait de lever la casquette lorsqu'on nous insultait. »

Ils ont de drôles de casquettes les officiers et soldats piémontais; on dirait nos employés de

chemin de fer, sauf que c'est un peu plus laid; c'est ce qui faisait dire à l'un de nous pendant le combat:

— Qui aurait cru qu'un jour je serais forcé de fusiller des employés de chemin de fer!

Extrait d'une lettre de Charles de La Vieuville:

« Une fois prisonniers; on nous dépouilla, nous prenant tout ce que nous possédions, sauf nos habits; pour moi, ce que je regrette le plus, c'est un porte-cigares que m'avait donné M. de Charette, mon capitaine, et les deux cent cinquante francs qui me restaient. »

Extrait d'une lettre de Paul Saucet:

Presque tous mes braves et héroïques petits compagnons sont morts ou blessés. Les quelques autres, épargnés par les millions de projectiles, sont captifs du Piémont. Je suis de ce nombre. Nous sommes actuellement en route pour Alexandrie. Je m'arrête ici; car ma nature se révoltant pourrait m'inspirer des expressions compromettantes... Tout est perdu, hors l'honneur! Mes chers parents, nous nous sommes bravement et noblement conduits. Nous avions offert notre vie; Dieu n'a pas voulu tout accepter. En attendant, nous continuons le sacrifice, et si l'on nous crache au visage, nous penserons à notre divin Maître. »

Extrait d'une lettre de Pierre Ségaux:

« Il y a bien longtemps que je ne t'ai donné de mes nouvelles. Nous nous sommes quittés à l'ambulance provisoire de Castelfidardo. Quand tu m'as envoyé porter de l'eau à de Kermoal, j'y ai été; quand j'ai voulu retourner près de toi, les soudards du roi galant-homme m'ont dit ce noble mot qui avait si peu d'effet sur eux pendant l'action: *Avanti!* En avant, marche! Je dus te quitter sans te serrer la main, et j'en fus bien peiné. Quant aux détails, tu les connais. J'aime à croire qu'un nouveau récit de nos peines ne pourrait augmenter ton indignation contre le Piémont. Entre deux haies de baïonnettes nous arrivâmes à Alexandrie où nous fûmes logés et nourris

comme des animaux qui déplaisent. C'est dans cette malheureuse position que nous avons été honorés de la visite d'une grande dame que l'on a dite duchesse de Gênes, mais qui m'a paru sans gêne. Je disais aux camarades :

— Bon espoir! adieu la soupe aux trognons de choux! adieu la pâte noire, sale débris d'un fond de magasin du temps de Néron! Adieu, la cruche d'eau! Adieu, pain sec!...

Eh bien! non, je m'étais trompé; à mon grand désappointement, je vis arriver, comme de coutume, un grand machin plein d'eau chaude et de pâte noire; je présentai mon petit plat fêlé en terre jaune; on me servit six pieds de cuillère à pot, et j'y fis une petite brèche avec ma petite cuillère en bois blanc, afin d'entretenir mon pauvre cadavre; mais je conservai l'espoir, l'espoir de prendre ma revanche à côté de mes bons camarades. J'espérais alors, et j'espère encore aujourd'hui. »

Extrait de la lettre d'un volontaire pontifical de Pérouse :

« Eugène de Maistre a été chargé de la défense d'un fort qui s'est trouvé le plus exposé de la ville au feu des Piémontais; il avait avec lui 150 Italiens, 150 Allemands et 150 Irlandais. Ils ont résisté sept heures et ont fait une capitulation fort honorable dans ces circonstances, gardant leurs armes et devant être conduits à la frontière des États sardes, d'où ils pourront regagner leurs foyers.

« Rien de mieux; ils ont cédé devant le nombre; ils étaient un contre douze. Deux heures après, on les a jetés en prison dans les casemates, puis envoyés à Livourne après leur avoir enlevé argent, effets de prix s'ils en avaient, etc.; à Livourne, fourrés dans les cachots, d'où l'on promet de les embarquer pour Gênes; et pendant ce temps, non-seulement les populations, mais les soldats piémontais et leurs officiers, les preux du roi galant-homme, les accablent d'injures, de brutalités et de coups.

« Voilà comment les régénérateurs entendent l'honneur militaire et traitent un ennemi vaincu à qui le sort des armes a été contraire. »

Est-ce le cas de s'écrier avec Casimir Delavigne :

Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves !

A l'hôtel Fœder, à Turin, dînaient quelques volontaires pontificaux, Henri Wyart, Hyacinthe Briot de La Crochais, Adolphe Boidin. Wyart avait le bras cassé, La Crochais le bras cassé, et Boidin la jambe cassée. Un estimable Piémontais, ayant bien remarqué l'impossibilité pour ces blessés de se défendre, entonna une petite antienne injurieuse, riant, raillant, insultant, se gaussant; oh! il en était rouge de plaisir. Mais comme il devint pâle quand un homme, portant à la boutonnière le ruban de la Légion d'honneur, se leva de table, fut à lui et lui dit :

— Monsieur, je suis officier français, et jamais un officier français ne souffre qu'on insulte en sa présence des blessés, surtout quand ils sont ses compatriotes. Si vous tenez à vos oreilles, je vous engage à vous taire.

L'estimable Piémontais y tenait si bien, qu'il se leva, prit sa canne et son chapeau, sortit, et court encore.

A Turin aussi, un des nôtres, le caporal Ulrich de Clock, fait prisonnier à Castelfidardo, avait obtenu la permission d'aller faire quelques visites en ville, dans une voiture fermée, et sous la garde d'un officier sarde. Il était en uniforme. Un chenapan, revêtu de la chemise des garibal-

diens, s'approche de la voiture et lui dit, de ce ton courageux de l'Italien armé en face d'un adversaire prisonnier et sans armes :

— Si tu as du cœur, descends donc !

— Tu m'insultes, parce que tu sais que je ne puis te répondre, dit notre camarade ; mais demain je serai sur la terre de France et le prisonnier sera libre !

Faut-il ajouter que le chenapan a laissé prudemment le mont Cenis entre lui et celui à qui il avait adressé une provocation si lâche qu'elle semble incroyable en France !

Encore une anecdote singulière qui s'est passée à X... ; je tais le nom de la ville, par pitié pour un insolent subalterne. Voici le fait : Plusieurs zouaves pontificaux arrivent en France, voyageant par étapes ; dans une grande ville, ils doivent aller faire viser leurs feuilles de route. Ils se rendent à la préfecture, au bureau indiqué. L'employé les reçoit d'assez mauvaise grâce. Un d'eux, par mégarde, avait oublié son képi sur sa tête. Ledit employé dit d'un ton aigre :

—Est-ce que vous vous croyez dans une écurie, vous ?

Le zouave tire son képi. Au même moment, survient le chef de bureau. Parmi les volontaires il reconnaît Maurice du Bourg, dont il est un peu parent.

—Eh ! vous voilà, monsieur Maurice du Bourg ?

Il lui serre la main.

— Comment, vous êtes debout! Entrez donc dans mon cabinet; entrez tous, messieurs.

Dans le cabinet, il n'y avait pas assez de chaises pour tous.

— Monsieur X..., dit le chef de bureau, offrez donc des siéges à ces messieurs.

Voyez-vous d'ici la mine de l'insolent subalterne, obligé d'apporter des chaises à ceux qu'il vient de traiter si cavalièrement? Il était piteux; il faisait pitié.

Quelques jours après le combat, des zouaves étaient en route pour Gênes. Parfois l'un d'eux entonnait une des chansons que je leur avais apprises.

— Silence! disait-on, de Poli est mort!

Et l'on devenait tout triste. Je passais pour tué. Les fous! ils ont trouvé moyen de me faire pleurer rien qu'en me racontant cela!

Extrait d'une lettre de M. Louis Bertrand :

« Parmi les quatre-vingt-quatorze soldats pontificaux dont l'arrivée à Marseille a été annoncée, il y en avait quelques-uns qui faisaient partie d'une petite colonne qui, après la bataille de Castelfidardo, avait voulu se diriger sur Rome par Fermo et Ascoli, où se trouvait le capitaine de Chevigné avec quelques hommes.

« Avant d'arriver à Ascoli, ils rencontrèrent un officier supérieur de gendarmerie qui leur offrit d'être leur guide, les détourna du projet qu'ils avaient de se joindre au capitaine de Chevigné, et les conduisit par quatre autres jours de marche dans les montagnes jusqu'à un village voisin de Rieti. Mais l'officier supérieur ne se trouvait plus avec eux, le matin, quand on le chercha pour avoir le prêt de la journée.

« Chaque soldat cherchait donc dans le village quelque chose

à manger pour les quelques baïoques qui lui restaient, lorsque tout à coup un cri se fit entendre : Les Piémontais ! les Piémontais !

« Chacun se demande ce qu'il y a à faire. Le plus grand nombre décharge son fusil, chargé depuis plusieurs jours ; la bande tout entière déclare vouloir se défendre et recharge les armes.

« ... Bientôt on vit arriver l'officier de gendarmerie, annonçant à sa troupe que la capitulation était signée, qu'il fallait déposer les armes, seule condition mise par les Piémontais à la liberté qui allait être donnée à chacun de rentrer dans ses foyers.

« Vous soupçonnez ce qui arriva. Les armes ayant été déposées, nos quatre cent cinquante-quatre hommes furent escortés par quarante-cinq lanciers piémontais qui les conduisirent jusqu'à Terni. De là à Gênes, la liberté qu'ils ont eue a été celle qu'avaient eue avant eux les capitulés de Lorette ; un homme seulement jouissait des plus grandes faveurs, c'est l'officier qui les avait vendus. Il est reparti immédiatement de Gênes pour Rome, emportant non-seulement le prix de sa trahison, mais encore l'argent qui était dû à ses gendarmes et que ceux-ci lui réclamaient en vain.

« Espérons que le gouvernement romain saura reconnaître la félonie de ce chef, et qu'il ne lui permettra point de préparer à Rome la répétition d'une pareille infamie. »

Les Piémontais prétendaient que madame de Lamoricière leur avait fait demander l'autorisation de communiquer avec son mari, par l'entremise d'un parlementaire, pendant le siége d'Ancône. On connaît la réponse de la noble femme en apprenant cette calomnie :

— Je ne manquerais pas ainsi à ma dignité !

Les Piémontais appellent les soldats du Pape *barbacani*, barbes de chiens. Nous nous contentions de les appeler les Piémontais.

XVI

Balles mortes. — Les deux bidons. — Combat singulier. — Dans le fossé. — L'officier de vingt ans. — Le soudard. — Vol. — Oh! la belle ceinture! — Le brave capitaine de la 14e. — Pansement. — Quinze jours de salle de police. — Le Camus. — Nos amis les ennemis. — Réponse de Cambronne. — Pertes des Piémontais. — En fourgon. — A l'église de Castelfidardo. — Le lieutenant Fracasse. — Liste des blessés.

Pendant le combat, j'avais déjà reçu une balle morte au bras gauche et une autre à l'épaule; une troisième m'avait enlevé mon képi; mais la balle morte, c'est comme souffler, ce n'est pas jouer. Le capitaine de Charette crie : En avant! à la baïonnette! — J'obéis, je m'élance. A vingt-cinq pas de la maison des Crociettes, en avant, à gauche, je me retourne, je suis seul. Je suis près d'une longue haie qui coupe en deux le plateau; je m'y poste en tirailleur. Un malheureux fantassin piémontais surgit à vingt pas de moi : il se sauve, il ne me voit pas; je lui cours sus; il tient d'une main deux bidons et de l'autre son fusil. Deux bidons pour lui seul, quand je mou-

rais de soif et n'en avais pas un : il me fallait donc à boire.

— Rends-toi ! lui criai-je en italien.

Il fait volte-face, effaré, et abandonne les bidons ; c'est déjà quelque chose. Nous ferraillons. Les balles sifflent si dru que je me dis que le combat singulier va finir tout naturellement par une d'elles. Non ; le fantassin me blesse d'abord légèrement au bras gauche ; puis il décoche un coup lancé, que je pare, mais pas assez vite ; il me touche juste à la bonne place, dans la poitrine. Je chancèle ; il me croit abattu, ramasse ses bidons et se resauve ; mais en deux bonds je lui ai enfoncé ma baïonnette dans le dos jusqu'au canon. Il tombe en faisant une triste pirouette, et je tombe de mon côté presque aussi tristement. Je ne me sens pas la force de me traîner jusqu'à ses bidons, et pourtant mon gosier brûle. Je déboutonne péniblement mon gilet, j'écarte ma chemise ; je vois une plaie béante à six centimètres au-dessous du téton gauche ; le sang jaillit comme un filet de source.

— Je serai mort dans une heure, pensai-je.

Et je regarde ce malheureux qui gît près de moi dans une mare de sang ; je songe qu'il a peut-être comme moi une mère qui le pleurera, et je lui dis :

— Ce n'était pas la peine de te tuer ; mais je vais te rejoindre.

J'invoque les noms de Jésus et de Marie, en

bénissant le cœur paternel de Pie IX ; je dis adieu à tout ce que j'aime et qui m'aime, et j'attends. Les éclats de mitraille pleuvent autour de moi ; les bombes, les balles, les obus, c'est une musique d'enfer. Je vois passer Guérin, qui me dit :

— Adieu, de Poli ; au revoir là-haut !

Pauvre Guérin ! il devait y aller avant moi. Roger de Beaumont me jette sa gourde en courant ; oh ! que c'est bon de boire ! Je vois encore passer de Moncuit, le bras fracassé, que de Kermel soutient ; puis je ferme les yeux.

Quand je les rouvre, je me trouve dans un fossé, les pieds dans la vase ensanglantée. J'ai pour matelas un Piémontais qui a les deux jambes fracassées, et je sers de matelas à un autre bersaglier dont le bras cassé me couvre la tête de sang. — Passe un jeune officier de vingt ans ; il s'approche de moi :

— Vous êtes Français ? me dit-il.

— Oui.

— Tenez, buvez.

Il prend son bidon, l'approche de mes lèvres, et me verse dans la bouche quelques gouttes d'eau-de-vie ; puis il me dit adieu et revole au combat. J'écoute alors ; la fusillade dure toujours ; je vois les Piémontais reculer, puis revenir sur leurs pas, et enfin j'entends leurs cris de victoire ; je pleurai.

Un soudard arrive, brandissant son sabre, et

parle de me couper la tête; un des siens lui répond :

— Oh! ce n'est pas la peine; vois sa blessure; il est à moitié mort.

— Tant mieux, dit le soudard.

C'est le tour d'un autre qui me menace de sa baïonnette en hurlant:

— Brigand, je vais t'accommoder, attends!

— Non, non, dit le blessé à qui je sers de matelas, c'est un brave.

— Et pourquoi se bat-il contre nous?

— Tu te bats bien contre lui, toi!

— Moi, je suis Piémontais.

— Et lui, il est Français!

Le second soudard s'éloigne en grommelant :

— Ça ne l'empêche pas d'être un brigand!

Je dis merci au blessé, et je recommande mon âme à Dieu. Avec quelle ferveur, dans de pareils moments, on fait son acte de contrition! Je ne priai jamais mieux de ma vie.

Je me souviens de quelques récits de guerre, que j'ai lus dans mon enfance; je me rappelle quelques scènes de pillage et de vol; je cache ma bague armoriée dans ma bouche, sans être vu; il était temps. Deux honnêtes Piémontais s'approchent, me soulèvent paisiblement ma montre et ma grande chaîne d'or, et puisent dans mes poches vingt écus romains, mon mouchoir, un couteau de deux sous, un chapelet de cinq sous, une cuillère de fer-blanc, enfin tout ce qu'ils

trouvent. Un troisième, qui n'a rien eu, aperçoit ma ceinture rouge et s'écrie :

— Oh! la belle ceinture!

Il en cherche le nœud, le trouve et me fait rouler comme un paquet, jusqu'à ce qu'il l'ait en entier; puis il me prend sous les bras et me replace honnêtement sur son camarade aux jambes fracassées. Je lui dis merci. Je ne sauve que ma bague et trois écus perdus dans une poche invisible de mon gilet. On me prend jusqu'à mes guêtres; ils me prendraient mes molletières, mais ils ne savent comment les défaire. D'ailleurs, je suis dans un fossé, et tout ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat. Voilà sans doute ce qu'ils pensent.

Un capitaine, aux allures martiales, se penche vers moi, et me dit en italien :

— De quel pays êtes-vous?

— De France.

— Ah! ah! je parle français.

— Tant mieux, capitaine.

— Où êtes-vous blessé?

— Ici, à la poitrine, et à l'épaule.

— Diable! Souffrez-vous?

— Beaucoup.

— Buvez.

Il me tend sa gourde et je bois.

— Allez chercher le docteur, dit-il à un de ses hommes.

Le docteur se présente.

— Pansez cet enfant, lui dit le brave capitaine.

— Ce n'était pas la peine de me déranger, répond l'homme de l'art, après avoir vu ma blessure; il n'a pas deux heures à vivre.

— C'est un joli compliment que vous lui faites là; mais pansez-le toujours.

Le docteur m'applique un carré de diachylum sur la plaie, et court à d'autres blessés.

— Je vais vous faire porter à l'ambulance, me dit le capitaine.

— Merci; mais au moins, apprenez-moi votre nom, que je puisse un jour...

— Je suis le capitaine de la quatorzième.

— Mais, votre nom...

— Suffit; souvenez-vous du capitaine de la quatorzième!

Deux Piémontais m'emportent. — A la bonne heure, voilà un ennemi! — Un bersaglier m'a dit plus tard que le frère de ce généreux officier avait été tué dans le combat; je ne puis exprimer la douleur que j'en ai ressentie. — A cent pas plus loin, un autre officier m'offre à boire, et j'accepte; à deux pas de nous gît un malheureux qui a une jambe en lambeaux :

— C'est ça, dit-il, le lieutenant donne à boire aux ennemis, et à moi il ne me donne rien.

— Un ennemi blessé n'est plus un ennemi, lui répond le lieutenant.

— Il boit ma part, grogne l'incorrigible.

— Si tu dis encore un mot, repart le lieutenant à ce malheureux privé d'une jambe, je te fourre pour quinze jours à la salle de police!

J'eus envie de rire. — Un peu plus loin, je rencontre le brave Ségaux, prisonnier; il me donne quelques détails : Gros de Perrodil est pris aussi, mais sans blessures; j'ai des nouvelles de nos amis; mais qu'ils sont nombreux ceux dont il ne peut rien me dire! On me transporte le premier au carré de l'état-major piémontais; c'est là que j'ai l'honneur de voir les généraux Cialdini et de Sonnaz. Ce dernier me demande des nouvelles de MM. de Charette et d'Yvoire. Je suis couché sur un lit de paille; je vois arriver Le Camus hors de lui :

— Je voudrais être mort! répète-t-il vingt fois. Je vois passer de Kermoal, de Lanascol, de Parcevaux, qu'on emporte. Un jeune officier s'approche de moi et me parle le plus pur français. Je lui confie ma bague. Nous échangeons nos noms : c'est le comte Paul d'Oncieu de la Bâtie, chef d'état-major de la quatrième division sarde; il pousse l'obligeance jusqu'à mettre sa bourse à ma disposition, ce que je refuse en lui en rendant grâces. De son côté, Tresvaux du Fraval fut traité fort courtoisement par M. de Saint-Alban, comme aussi Thibaut de Rohan-Chabot par M. le chevalier de Broglio. Ce sont là des ennemis dont on serait fort heureux de faire ses amis.

L'un des officiers présents, considérant les blessures faites par les balles piémontaises, disait :

— Je ne sais pas, tant elles sont grosses, si nos balles ne sont pas en dehors du droit des gens !

Enfin l'on m'emporte, à dos de mulet, à une ambulance provisoire établie en plein soleil, où j'assiste à une scène des plus curieuses. Il y a là un aumônier piémontais, un monsignor, un gros pansu qui insulte complaisamment les blessés italiens pontificaux. Il arrive dans son inspection, à un zouave blessé, se recule prudemment et lui demande d'un ton comique à force de couardise :

— Vous êtes Français ?

— Oui.

— Au moins... au moins... vous n'avez pas de revolver ?

— Non.

Alors monsignor, se redressant et se rapprochant majestueusement du blessé :

— Demandez pardon à Dieu, misérable, d'être venu combattre contre nous !

Vous connaissez la réponse de Cambronne; eh bien ! monsignor l'eut. Dégoûté de celui-là, il vient à moi et me commence fièrement une autre tirade ; je l'interromps en lui disant :

— Allez au diable, monsignor !

Ma foi ! je ne sais où il alla, mais il s'en alla.

Les Piémontais ont accusé mille hommes de

perte. Je crois qu'ils gazaient; car, le lendemain du combat, lorsque le vicomte de Rainneville se rendait chez le général Cialdini, il lui fallut traverser la plaine où ils enterraient leurs morts. On ne consentit à laisser passer M. de Rainneville que les yeux bandés, et il marcha ainsi pendant une heure.

On ne peut pas supposer que ce fût le nombre de nos morts qu'ils cherchaient à dissimuler. Quelques jours après, un de leurs caporaux fut superbe : il nous affirma qu'ils n'avaient perdu que quatre hommes en tout à Castelfidardo. Quatre hommes seulement! Il oubliait le caporal. Ils prétendent encore n'avoir mis que deux régiments en ligne. Quand un d'eux me lançait cette bourde, je lui répondais :

— Comment se fait-il, en ce cas, que j'aie tué à la baïonnette un soldat du 9e; que j'aie eu pour matelas un soldat du 10e; que j'aie servi de matelas à un soldat du 23e; que j'aie vu blessé un soldat du 24e, et que j'aie été rencontré par le capitaine de la 14e?

Et tout ce que nous n'avions pas vu!...

Nous restons environ une heure au beau soleil; puis on nous hisse dans ou sur des fourgons d'artillerie; et allez donc, pauvres blessés, allez comme vous pourrez. On nous mène à Castelfidardo même. Je suis sur la banquette du dehors, avec Henri Wyart, qui a le bras en écharpe, à ma gauche. Je suis si pâle qu'il se dit :

— Ce pauvre de Poli ne vivra pas longtemps! Il me l'a avoué depuis; mais j'ai fait mentir tout le monde. Sur la route, les femmes s'empressaient pour nous voir; qu'il y avait de jolies têtes et de doux regards! Et quels soupirs! Elles disaient toutes :

— *Ah! povero cristiano!* (ah! pauvre chrétien!)

Mais qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. De l'autre côté se pavanaient quelques bandits déguisés en Piémontais, qui nous accablaient d'injures. C'était un concert de : Birbante! birbanti! — Un Italien vous a tout dit quand il vous a appelé de ce nom. — La cloche avait encore un autre son; car parfois de braves soldats nous tendaient leurs bidons, en nous demandant notre pays. Quand on répondait : Nous sommes Français! ils secouaient la tête en disant : Tant pis!

Nous arrivons à Castelfidardo. On nous descend à la porte d'une église. Allons, pauvres blessés, il faut coucher sur le peu de paille qu'on a semé sur les dalles froides; il faut manger cette écuelle de pain et d'eau. De quoi vous plaignez-vous, puisqu'on ne vous assomme pas? — Un officier se promène dans l'église; c'est le chef du poste. Il passe bravement, ce lieutenant Fracasse, devant chacun de nous, et nous décore de toutes les épithètes du vocabulaire sardo-poissard.

Nous sommes là trente-neuf Franco-Belges. Voici leurs noms et leurs blessures :

Capitaine : — Georges Guelton, 2e compagnie; balle à la tête, balle au bras, balle au flanc. — Belgique.

Sous-lieutenants : — Hyacinthe de Goësbriand, 1re compagnie; balle à la tête, contusions de balles mortes. — Bretagne.

Paul de Parcevaux, 2e compagnie; la poitrine traversée d'une balle. — Bretagne.

Hippolyte de Moncuit, 3e compagnie; le bras cassé par deux balles. — Bretagne.

Sergents : — Frédéric de Saint-Sernin, 1re compagnie; balle à la tête. — Verdun-sur-Garonne.

Arthur de Cavailhès, sergent porte-drapeau, 2e compagnie; deux coups de baïonnette. — Languedoc.

Joseph Blanc, 2e compagnie; deux balles dans la poitrine. — Lyon.

René-François Jolys, 2e compagnie; balle à l'aisselle, balle à la jambe, balle au côté. — Bretagne.

Caporaux : Charles de Montazet, 1re compagnie; balle à la jambe. — Toulouse.

Arthur Guillemin, 3e compagnie; coup de baïonnette dans la poitrine. — Pas-de-Calais.

Arthur Nouveau de la Carte, 4e compagnie; la figure traversée par une balle, balle à la jambe. — Poitou

Henri de la Salmonière, 4e compagnie; balle au pied. — Anjou.

Sapeur : Henri Carré, 4e compagnie; balle à l'épaule. — Bretagne.

1re *Compagnie.*

Soldats : Auguste Droumart; une balle à la jambe. — Belgique.

Xavier Bouquet des Chaux; le bras cassé par une balle. — Bourbonnais.

2e *Compagnie.*

Soldats : Frédéric Debosscher; l'épaule traversée d'une balle. — Belgique.

Hyacinthe Briot de La Crochais; balle au bras droit. — Bretagne.

Edme de Montaignac; l'avant-bras traversé par une balle qui est entrée dans le corps. — Berry.

François Quéret; deux balles dans la cuisse. — Bretagne.

Adolphe Boidin; la cuisse traversée d'une balle, légère blessure de balle au cou. — Nord.

3e *Compagnie.*

Soldats : Henri Wyart; le bras cassé par une balle, léger coup de baïonnette au cou. — Nord.

Charles Tresvaux du Fraval; la jambe traversée par une balle, contusions de balles mortes. — Laval.

Thibaut de Rohan-Chabot; la main traversée par une balle. — Poitou.

Charles de Bange; la cuisse gauche traversée par une balle, éclat de mitraille à la jambe droite. — Champagne.

Marius Martin; deux balles à l'épaule, balle à la jambe. — Avignon.

Célestin Caralp; balle à l'aine. — Marseille.

Gustave Capésius; balle à la jambe. — Belgique.

4e Compagnie.

Soldats : Auguste Corriol; balle à la joue, sortie près de l'oreille. — Avignon.

Adolphe de Kermoal; le bras droit traversé par une balle, balle au bras gauche, balle à l'épaule gauche, balle au côté gauche. — Bretagne.

Pierre Laigneil; le bras cassé par une balle. — Belgique.

Arthur de Chalus; la cuisse cassée par deux balles. — Bretagne.

Joseph Guérin; balle dans la poitrine. — Bretagne.

Léopold Joubert; balle à la jambe. — Bretagne.

Lanfranc de Beccary; la jambe gauche traversée par trois balles. — Lorraine.

Rogatien Picou, la cuisse traversée par un éclat de mitraille. — Bretagne.

Alphonse Ménard; la jambe cassée par une balle. — Bordeaux.

Nicolas Furey, la jambe traversée par une balle. — Limerick.

Hyacinthe de Lanascol; trois balles dans la jambe gauche. — Bretagne.

Oscar de Poli, coup de baïonnette dans la poitrine, léger coup de baïonnette au bras gauche, contusions de balles mortes. — Rochefort-sur-Mer.

Sont morts de leurs blessures :

Georges Guelton, capitaine.
Paul de Parcevaux, sous-lieutenant.
Joseph Blanc.
Edme de Montaignac.
Joseph Guérin.
Lanfranc de Beccary.
Rogatien Picou.
Alphonse Ménard.
Hyacinthe de Lanascol.

Ont été amputés :

Hippolyte de Moncuit, bras gauche.
Nicolas Furey; jambe droite.

Je dois donner les noms de quelques autres blessés, qui ne se trouvaient pas avec nous. La liste en est incomplète, mais ma mémoire fait tout ce qu'elle peut.

Capitaines : — De Chillaz; légère blessure au bras gauche. — Savoie.

Athanase de Charette, balle qui a labouré le bras et pénétré dans la cuisse. — Vendée.

Sergent-major : — Le Monnier ; balle dans le côté. — Paris.

Fernand de Ferron ; balle à la jambe. — Bretagne.

De Limainghe ; balle au bras. — Belgique.

D'Anselme de Puisaye ; cinq balles dans le corps. — Avignon.

Alain de Kersabiec ; balle à la jambe. — Bretagne.

Heurtaux ; balle à la main. — Paris.

Maurice de Beausse ; l'épaule labourée par un éclat d'obus qui a pénétré dans la poitrine.

Lemerle ; balle à l'aisselle. — Bretagne.

Il y en a parmi nous qui ont eu ce qu'on est convenu d'appeler de la chance ; Roger de Beaumont, par exemple : une balle lui arracha sa médaille de Crimée sans lui faire aucun mal.

XVII

Madame de Courbalay. — Le docteur Herr. — Nouveau de La Carte. — Calembours. — Tresvaux du Fraval. — Conversation politique et sociale. — Franchise de quelques officiers piémontais. — Le droit de mouture. — Prisonniers de guerre ! — Ici on parle allemand. — Les bersaglieri. — A Osimo. — Couvent de Saint-Marc. — Duel. — Visites. — Le Père Ricca. — Le vieux serviteur. — L'ombre grise. — Luigi et Maria.

Au nom de tous, je veux déposer aux pieds d'une Française l'hommage de notre plus sincère et de notre plus respectueuse gratitude. Madame de Courbalay était à Rome ; elle fit demander aux autorités piémontaises l'autorisation de venir se consacrer aux soins des blessés pontificaux ; elle lui fut refusée ; mais que la noble femme sache bien que la nouvelle de son dévouement généreux mit dans toutes les bouches les termes les plus vifs de l'admiration et de la reconnaissance ; la bouche n'était que l'écho du cœur.

Au nom de tous aussi, je veux dire quelle reconnaissance nous devons à M. le docteur Herr. De son propre mouvement, il vint en Italie pro-

diguer les secours de la science aux blessés pontificaux, et ils en avaient besoin. Qu'il me soit donc permis de lui tendre la main et de serrer la sienne avec gratitude et admiration.

Je me traînais péniblement dans l'église de Castelfidardo; j'étais tout triste : on venait de m'apprendre que Nouveau de La Carte était tué. Je continue ma promenade; j'arrive au fond, près du portail. D'un angle obscur sort une voix caverneuse qui prononce mon nom. Je me tourne de ce côté : je n'aperçois d'abord qu'une masse informe surmontée d'une boule de chiffons ensanglantés.

— Et tu ne me reconnais pas? dit la voix caverneuse.

— Non.

— De La Carte.

— Quoi ! c'est toi !...

— Moi-même.

— Tu n'es pas mort?

— Pas que je sache !

— Le fait est qu'il était difficile de te reconnaître dans ce monceau de linge.

En voilà encore un qui a eu de la chance ! Une balle lui entre par une joue et sort par l'autre ; et aujourd'hui, Dieu merci ! Arthur de La Carte se porte comme le monde... — Je me promène encore, la main sur la poitrine, comme un pénitent; mais c'est que je souffre. Je trouve Tres-

vaux du Fraval devisant avec un Piémontais, et lui faisant des calembours :

— Tenez, voyez mon pantalon : j'ai une balle ici, une balle là ; je l'emporterai en France, et je le porterai dans le monde ; ce sera mon pantalon de *balles*.

— De quelle partie de la France êtes-vous?

— Je suis du *Maine, hélas !*

— Vous vous êtes servis de poignards pendant le combat !

— Je ne me sers jamais d'*arme honnie*.

Et nous de rire, et le Piémontais de ne pas comprendre. Vous voyez que la gaieté ne faisait jamais défaut. Tresvaux du Fraval est du reste un excellent et charmant garçon, toujours joyeux, sans soucis, parlant, parlant, parlant, et toujours amusant. Par exemple, ne commencez jamais à le mettre sur la voie en fait de chiens et de chasse ; il en a pour vingt-quatre heures au moins. Par saint Hubert ! j'ai dit la vérité.

Quelques officiers piémontais, fort distingués, vinrent causer avec nous. Ils nous dirent que le général de Lamoricière était entré dans Ancône déguisé en paysan. — C'était faux, mais ils le croyaient. Le général ne se déguisa pas pour si peu ; il entra dans Ancône à la tête d'une cinquantaine d'hommes, à la barbe des Piémontais.

Puis on causa politique. Je leur disais :

— Pourquoi n'allez-vous pas prendre l'Écosse et l'Irlande à la reine d'Angleterre, sous prétexte

qu'elle est papesse? Pourquoi ne prenez-vous pas la Russie au czar? Il est pape pourtant. Et la Turquie au sultan? Vous agissez d'après la loi du plus fort; ce n'est pas une loi, c'est le chemin du crime. Que pourrez-vous dire le jour où cinq cent mille Autrichiens et cinq cent mille Russes viendront s'annexer la Sardaigne et le Piémont, et ne laisseront à votre monarque que la campagne de Turin, sous un prétexte quelconque? Vous annexez, sans penser qu'un jour vous serez peut-être annexés vous-mêmes, sans avoir un mot à dire pour votre défense. Toutes vos raisons vous seraient rétorquées à votre détriment. Quant aux coups de fusil, ce ne sont pas des raisons, et, sous ce rapport-là, vous ne seriez probablement pas les plus forts.

Qu'apportez-vous donc de si désirable aux populations que vous vous annexez, dont vous dites vouloir faire le bonheur malgré elles?

1° La conscription;
2° La garde nationale;
3° Un code indigeste;
4° Le triple et le quadruple d'impôts;
5° L'esprit révolutionnaire.

Or la conscription est la première négation de la liberté individuelle.

La garde nationale, vous savez aussi bien que moi si c'est un plaisir.

Pourquoi voulez-vous imposer votre Code? Si c'est pour l'Italie que vous agissez, pourquoi ne

prenez-vous pas le Code de Florence ou celui de Naples, qui vaut mieux que le vôtre? L'Italie, si Italie il y a, veut tout au moins être italienne, et non piémontaise. Votre roi même n'est pas Italien; il est Savoyard.

Pour les impôts, ce sera comme pour la conscription : vous verrez ce que cela vous rapportera.

Quant à l'esprit révolutionnaire enfin, nous savons ce qu'il peut amener de malheurs sur un peuple; vous le semez, vous en recueillerez les fruits; vous en serez les premières victimes, vous et votre roi, qui ne veut pas voir que la révolution le pousse à l'abîme.

Je ne souhaite qu'une chose aux populations annexées, c'est de vivre un an sous votre férule; je ne leur donne pas six mois pour regretter leur ancien gouvernement.

Les officiers m'écoutaient curieusement, sans fiel, hochaient la tête et nous quittaient en disant :

— Allons, on voit que vous avez des idées arrêtées!

— J'ai une conviction et je suis à elle comme elle est à moi.

Un sergent-major vint engager avec nous une forte conversation politique. Il avait une voix de femme, voix sifflante, criarde; mais ce qu'il avait de pis, c'était son rire : une cascade de sons rauques et convulsifs, accompagnés de con-

tractions nerveuses des traits. — Un de nous prétendait que c'était le rire *sard-onique*. — Bref, ce sous-officier nous disait :

— Garibaldi est mon Dieu.

— Vous n'êtes pas difficile ; mais Victor-Emmanuel, qu'en faites-vous ?

Le sergent fit un geste énergique et répondit :

— Si j'avais à choisir entre mon Dieu et mon roi, je choisirais mon Dieu.

Et il partit avec son rire.

Un capitaine me dit confidentiellement, un jour :

— Je ne sais à quoi aboutira Victor-Emmanuel ; mais nous étions bien plus heureux quand il était tout simplement petit roi de Piémont et de Savoie ; de Savoie, hélas ! quand il ne se mêlait pas de guerre et de politique !

Un autre capitaine fut aussi franc avec moi :

— En me battant contre le Pape, je me bats contre mes convictions ; mais, que voulez-vous ! je suis sans fortune, je n'ai que mon épée, et je ne puis la briser, sous peine de mourir de faim.

Un jeune officier d'état-major dit à l'un de nous :

— Quand j'ai su qu'on nous envoyait contre le Pape, j'ai donné ma démission ; on m'a ordonné de la reprendre, me menaçant des peines les plus sévères.

Un autre se basait sur le droit de mouture

pour condamner toute l'administration pontificale.

— C'est une singulière anomalie, lui répondis-je; c'est un droit qui ne rapporte rien au gouvernement et nuit aux administrés. On l'eût à coup sûr aboli au premier jour. D'ailleurs vous savez qu'il n'existait encore que dans quelques parties minimes des États pontificaux.

Un lieutenant de bersaglieri, à qui je parlais de l'alliance franco-sarde, me répondit :

— Eh! la France est notre domestique, et nous ne la congédierons que quand nous n'en aurons plus besoin.

Proh pudor!

Nous causions avec un sergent de la ligne de l'élégante proclamation de M. Cialdini.

— Pourquoi votre général nous a-t-il appelés ivrognes?

— Ma foi! je n'en sais trop rien, d'autant plus que, sous ce rapport-là, il n'a rien à reprocher à personne.

Et nous eûmes le récit de quelques scènes cialdiniennes que je n'ose reproduire par respect pour mes lecteurs.

Un autre soldat, à l'ambulance pour je ne sais trop quelle maladie, après bien des hésitations finit par nous dire :

— Vous êtes Français, donc vous n'êtes pas des traîtres. Donnez-moi des habits bourgeois pour que je déserte.

Nous n'en avions pas.

Nous ne restons qu'un jour et demi à Castelfidardo. Le lendemain soir, 19, on nous met sur des charrettes, à la garde de soldats piémontais ; et en route pour Osimo ! Vous figurez-vous notre figure entre deux haies de population parfois surexcitée et hostile ? Voilà ce que c'est que d'être prisonnier de guerre ! Nous rejoignons deux bataillons de bersaglieri qui se dirigent sur Ancône. Un de ces soldats, pendant que nous passons, nous prend pour des Autrichiens et dit d'un ton caustique en allemand :

— Ici, on parle allemand.

— Oui, lui répondis-je, mais hier nous parlions français !...

Il vint me serrer la main. — Un autre saute au cou de Tresvaux du Fraval et l'embrasse : c'était lui qui l'avait reçu au sortir de la maison des Crociettes, et, le voyant blessé, l'avait soutenu fort généreusement jusqu'à l'ambulance. — Les bersaglieri sont les meilleurs soldats du Piémont ; ce sont ceux de tous qui ont le plus l'esprit militaire français : c'est leur plus bel éloge.

Vers neuf heures du soir, nous arrivons à Osimo ; on nous descend à la porte de l'église du couvent de Saint-Marc, transformée en ambulance. Je stationne quelques minutes à la porte ; un sergent piémontais, un lignard, vient m'insulter ; un bersaglier prend ma défense ; la dispute s'envenime ; ils se battront le lendemain.

Je n'ai jamais revu ni mon lignard, ni mon généreux défenseur.

Au moins, à Osimo, il y a des lits. Un lit! oh! la drôle de chose! Il y a deux mois que nous n'en avons goûté. Vite, on se couche, et comme on dort! C'est plaisir à voir. Le lendemain, nous recevons de nombreuses visites : ce sont des étudiants, des prêtres, de nobles dames, des jeunes filles; oui, des jeunes filles, et Dieu sait qu'il y en avait de jolies! C'était bien humain de venir, mesdemoiselles, mais c'était inhumain d'être si jolies. Il y avait de ces pauvres blessés qui se redressaient dans leur demi-suaire, qui se pomponnaient dans leurs langes noirs de sang, quand elles passaient. Grands enfants!....

La comtesse Rosa Sinibaldi nous venait voir tous les jours. Et son neveu, ce charmant jeune homme, si bon, si obligeant, si dévoué! Nous n'oublierons jamais sa noble conduite à notre égard.

Les prêtres nous apportaient des médailles, des images pieuses, des chapelets, des scapulaires, des reliques, des croix, des voiles qui, le vendredi-saint, avaient touché les murs de la sainte maison de Lorette et l'Écuelle de la Vierge Marie. Nous étions comblés de prévenances. Des dames nous demandaient si nous n'avions besoin de rien; on nous soignait, on relevait notre oreiller, on fixait nos couvertures, on nous choyait, on nous gâtait.

Un des dominicains du couvent de Saint-Marc, le père Vincento Ricca, fut pour nous d'un empressement paternel. Je vois encore cette figure longue, pâle, expressive, intelligente, dominant ce beau vêtement blanc; et comme il aimait à s'entretenir avec nous! Il nous apportait en cachette des fruits et autres bonnes choses. Il nous avait fait caser, une quinzaine d'entre nous, à part, seuls dans une longue galerie, toute peuplée de portraits de Papes et de cardinaux. Il y avait avec nous deux lieutenants romains blessés. L'un d'eux était un brave jeune homme d'une trentaine d'années, d'une ville voisine d'Osimo. Au pied de son lit veillait sans cesse un vieux serviteur qui le soignait comme si c'eût été son fils; la nuit, il s'étendait sur les carreaux et sommeillait; au premier mouvement, il était debout.

Un soir, une ombre grise glissa devant nos lits, s'arrêta devant celui du lieutenant romain et le contempla; il dormait, il rêvait, il faisait un beau rêve; mais la réalité fut plus douce encore. Le vieux serviteur était debout, le chapeau à la main et haletant; son maître ouvrit les yeux et poussa un cri de joie. Cette ombre, c'était sa femme! Elle était jeune et belle. Il y avait huit mois qu'ils étaient mariés; il y en avait quatre qu'ils ne s'étaient vus! Ils causaient à voix basse et qu'ils semblaient heureux! L'ombre revint, chaque soir, s'asseoir au chevet du malade, et

nous enviions son bonheur. L'un pensait à sa femme, l'autre à sa mère ou à sa sœur.....

Un homme et une femme, Luigi et Maria, deux époux, étaient attachés à notre service.

— Maria!

— Eccola!

On n'entendait que cela toute la sainte journée. Quant à Luigi, c'était mieux; on l'appelait, il venait se planter tout droit, tout roide au pied de notre lit, et répondait invariablement :

— Oh!

Et il fallait voir ce regard de majordome empressé; c'était à mourir de rire. Maria, elle, était toujours au dernier qui l'appelait. Elle vous soignait, elle vous pansait, elle entendait :

— Maria!

— Eccola!

Et elle vous plantait là pour courir au dernier appelant. En somme, le mari et la femme étaient de bien excellentes gens.

XVIII

Mgr Brunelli. — Visite du commandant. — Lanfranc de Beccary. — Les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. — De la terrasse. — Annexion. — La bastonnade. — La paire de bas à jour. — Rêve. — Iesi. — A l'hôpital. — Ah! mon sauveur! — Mgr Morichini. — Le Père de Villafranca. — Un Français. — Messieurs les députés. — L'échelle du jardin. — Garde nationale. — Le fusil chargé. — L'armée piémontaise. — Honnête proposition.

Nous fûmes honorés de la visite de S. Em. le cardinal évêque d'Osimo, Mgr Brunelli, qui parlait un peu français.

Une autre visite devait nous combler de joie. Nous étions cent sept blessés pontificaux à l'ambulance Saint-Marc, mais seulement trente-huit Franco-Belges. Un soir, on commençait à fermer la paupière; tout à coup on entend un cri :

— Le commandant!

Le commandant qu'on nous avait dit mort, comprenez-vous notre joie? Les moins blessés sont debout; les autres se soulèvent sur leur lit. C'était bien lui, en uniforme et le sabre au côté. On était si content qu'on l'eût embrassé; mais c'était le commandant. Et puis il se tenait roide

comme un fusil, le képi à la main, froid, sévère, et tâchait de sourire; mais il était plus ému que nous, s'il était possible.

— Ah! les Piémontais vous ont tout pris? Eh bien! tenez, mes enfants, voici ma bourse pour ceux qui n'ont rien.

Il y avait 600 fr. dans la bourse.

Maurice du Bourg a dit dans une lettre qui a été publiée :

« Le soir, de Sabran, qui a été pris depuis, a rencontré le commandant de Becdelièvre qui se tenait la tête dans ses mains en pleurant et disait :

— Pauvre bataillon! bataillon de héros! quelle belle conduite! »

Le commandant s'arrêta près du lit de chaque Franco-Belge et l'encouragea. Quand il fut près de Beccary :

— Eh bien! Beccary, les Piémontais vous ont mis dans un bel état!

— Dame! mon commandant, vous m'aviez ordonné d'aller à cent vingt-cinq pas en avant de tout le monde; j'y ai été.

— Avez-vous nettoyé vos armes aujourd'hui? demanda M. de Becdelièvre en souriant.

— Oui, mon commandant, je les ai lavées dans mon sang!

On se rappelle que le malheureux Lanfranc de Beccary était un fort mauvais soldat de caserne;

mais ce fut un héros. Ces réponses sont-elles celles d'un enfant de seize ans?

La visite du commandant nous donna du bonheur pour plusieurs jours. Roger de Beaumont était venu avec lui et avait passé pour son ordonnance; mais il passa devant nous comme un éclair, et j'eus à peine le temps de le remercier du bidon qu'il m'avait jeté si à propos sur le champ de bataille. Je tiens à l'en remercier publiquement. Le liquide vaut son pesant d'or dans un combat; s'en priver pour un camarade, c'est plus que du dévouement, c'est de l'héroïsme. Merci donc, mon caporal!

Nous étions aussi soignés par deux sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. L'une d'elles était alerte et jolie; elle avait habité Paris et parlait presque le français : la vue de cette sainte fille, c'était pour nous comme un parfum de France.

Un moine vint aussi nous visiter, lequel parlait tout à fait français.

— Allez, mes enfants, nous dit-il, vous êtes l'avant-garde de l'avenir; vous avez généreusement répandu votre sang; mais Dieu l'a vu couler; votre sang sera fécond pour le monde!

Il y avait un jardin, une terrasse, où nous pouvions nous promener. A côté du couvent de Saint-Marc, il y en avait un autre de Franciscains. De la terrasse nous jouissions d'un admirable panorama : à notre gauche, des montagnes, et au bout, l'azur de l'Adriatique; puis un hémi-

cycle pittoresque formé par Umana, Castelfidardo, Lorette, Monte-Santo, Recanati, Macerata, Filotrano, Monte-Cassiano et Iesi. Nous entendions bombarder Ancône; la nuit, même, on pouvait distinguer les éclairs des canons; chaque détonation nous remplissait de joie : Ancône tenait bon. Quelle douleur nous éprouvâmes quand le bombardement cessa de gronder!

Je demandais à un habitant d'Osimo :

— Est-ce que l'annexion est aimée ici?

— Oui : des brigands! (*Birbanti.*)

A un autre qui m'avouait sa haine pour les envahisseurs :

— Mais alors, pourquoi portez-vous à la boutonnière un ruban tricolore?

— *E che mi fa!* — Eh! qu'est-ce que cela me fait!

Cela lui faisait cependant quelque chose, et je m'en vais vous conter quoi. A Osimo même, deux personnes refusèrent d'arborer la cocarde tricolore; on les bâtonna d'abord, puis on les emprisonna; la prison et la bastonnade, voilà le système unanimitaire piémontais; et voilà pourquoi mon Osimane se tricoloriait. Tout le monde n'aime pas à être bâtonné, même par des gens qui apportent la liberté.

Quant au respect des soldats du roi galant-homme pour les habitants des pays qu'ils viennent écraser de bonheur, en voici un exemple : à Iesi, un soldat ivre refusait de payer un caba-

retier en répondant à toutes ses humbles supplications :

— Tais-toi donc, toi ! tu n'es qu'un *annexé !*

Il était Piémontais, lui.

Le 27 septembre, à quatre heures du soir, nous quittâmes Osimo. Nous étions si aimés que tout le monde pleurait, les Pères, Maria, Luigi, le lieutenant Romain, M. Sinibaldi, tout le monde, vous dis-je. Luigi sanglotait : Oh ! — Maria, plus calme en sa douleur, voulut laisser un souvenir à l'un de nous ; elle s'approcha de Charles de Montazet et lui fit don... d'une paire de bas à jour. Nous n'étions pas sans tristesse non plus ; nous laissions là de braves et bons compagnons d'armes, de Parcevaux, de — Chalus et Picou, qui devaient mourir le soir même, — de Lanascol, Guérin, Furey et tant d'autres encore.

Un officier français, ami de Paul de Parcevaux et de plusieurs autres volontaires, écrivait après le 18 septembre :

« Moi, dont les efforts ont tendu à les arracher à cet appât trompeur d'une guerre inutile, je les admire, et surtout je déplore leur perte. Pauvre Paul de Parcevaux ! Qui t'avait destiné à cette funèbre hétacombe, toi, la joie de nos anciennes fêtes ! Oh ! quand je l'ai vu arriver, je me suis efforcé de l'arracher au précipice que seul je voyais sous ses pas, et qui devait le ravir si jeune à sa famille, à ses amis !

Vains efforts !

— Tu as raison, me disait-il, au point de vue de la victoire; il faudrait être présomptueux pour l'espérer sans miracle; mais qu'importe que le plancher croule ici? Nous soutiendrons le drapeau du Pape dans un nouveau combat de la Pénissière, et nous le soutiendrons assez de temps pour que l'Europe et la France le voient... »

M. le comte de Saisy, de qui j'ai l'honneur de tenir ces lignes, ajoutait :

— Ces paroles déjà ne faisaient-elles pas pressentir le héros qui tombait, sans peur, près de cette maison qui lui était apparue dans le souvenir de la Pénissière, — cet autre épisode glorieux de 1832; — le héros qui charmait encore, pendant de longues souffrances, à l'hôpital d'Osimo, ses malheureux compagnons d'armes par sa résignation et sa gaîté; — qui, enfin, a couronné dignement sa vie de gentilhomme et de chrétien par ces lignes testamentaires, écrites de sa main mourante :

— Je lègue mon âme à Dieu, mon corps à Notre-Dame-de-Lorette, et mon cœur à ma mère.

Nous montons en charrette, et nous roulons vers Iesi. Cette fois, nous sommes presque libres; on ne se méfie pas de nous; cette confiance nous honore; notre escorte se compose d'un voiturier. Fuir! c'eût été bien facile au couvent de Saint-Marc. Mais on commençait à aimer sa prison; mais fuir seul, et fuir où? Où aller sans rencon-

trer des guêtres piémontaises? Cette confiance n'a donc rien qui nous surprenne.

La route d'Osimo à Iesi est fort pittoresque. Nous remarquons que les Piémontais ont déjà partout organisé des lignes télégraphiques; toutes les villes sont reliées par un réseau qui a surgi comme par enchantement; on croirait que tous les télégraphes de Piémont ont émigré dans les États pontificaux. Je descends de la charrette; je cherche à m'isoler au sein de cette riche nature; je vais en avant; je marche longtemps, seul sous ce beau ciel d'Italie, rêvant la liberté, Rome ou la France; les cigales chantent aux buissons, les rossignols aux branches; la brise chante aussi et parfume; je respire la poésie; je murmure les noms du Tasse et de Dante; j'oublie la vie pour le rêve. C'est un des plus doux moments que j'aie passés en Italie!

Nous arrivons à Iesi à minuit; nous entrons dans son magnifique hôpital; mais il est encombré; nous passons la nuit sur des paillasses; ce n'est que le lendemain que nous avons des lits. L'hôpital regorge de blessés piémontais; ils nous regardent curieusement, mais non hostilement, loin de là. Nous causons de tout, excepté politique, et tout va bien.

Je me promenais dans un corridor, au bras d'Arthur de Cavailhès. Clopin-clopant, un petit bersaglier vient se jeter à son cou, en disant sur tous les tons :

— Ah! mon sauveur, mon sauveur!

Cavailhès ne le reconnaissait pas. C'était un des blessés qu'il avait couverts de notre drapeau, quand des chasseurs italiens voulaient les achever; et effectivement celui-là devait la vie à Cavailhès.

Nous reçûmes plusieurs fois la visite de S. Em. le cardinal évêque d'Iesi. Mgr Morichini nous avait déjà honorés, trois semaines auparavant, d'une visite au camp de Terni. Il avait été retenu prisonnier par les Piémontais, à Foligno, pendant huit ou neuf jours. Son Éminence laissa une somme d'argent pour les blessés romains nécessiteux, et ils l'étaient tous. Nous reçûmes aussi la visite de M. Auguste Sinibaldi, que nous devions retrouver plus tard à Ancône, et de plusieurs abbés, dont l'un était son oncle. Je n'oublierai pas M. l'abbé Stoppoloni, venu d'Osimo pour nous voir.

Le supérieur des Franciscains d'Iesi est le père de Villafranca, professeur d'éloquence; il parle français; il nous envoie une merveille, des livres français, le cours de littérature de M. Villemain et toutes sortes de cours que l'on dévore. Quel excellent homme! Il voit que nous manquons de linge; il en va demander pour nous dans la ville; il vient dix fois par jour; chaque fois tombent, de ses larges manches, des chemises, des bas et des mouchoirs. Le Père de Villafranca tient une large place dans nos plus agréables souvenirs.

Un Français vint nous voir; il était âgé de soixante-cinq ans; il avait quitté Paris en 1820; il se rappelait avoir vu S. M. le roi Louis XVIII au balcon des Tuileries. Ce brave homme avait été gendarme du Pape pendant vingt-sept ans. Il ne pouvait croire qu'aujourd'hui l'on va de Paris à Marseille en vingt heures. Il était de Franche-Comté.

Dans chaque ville conquise, les Piémontais avaient institué des députés; c'étaient, à proprement parler, les rois de l'hôpital. Ils y venaient l'un après l'autre, s'occupaient de tout, brouillaient tout, donnaient chacun un ordre différent, et faisaient perdre la tête aux infirmiers. C'est si bon de gouverner! Une fois n'est pas coutume; ils avaient peu à vivre, ils jouissaient vite.

L'hôpital avait un jardin dont les murs donnaient sur la rue. On avait accordé aux prisonniers pontificaux, — aux papalins pour parler italien, — la permission de se promener au jardin. Il y avait malheureusement une échelle contre le mur. Un pauvre Allemand eut la fâcheuse idée de monter à l'échelle et de montrer aux passants le bout de son nez. Les passants font du zèle; ils vont se fâcher. Quelques jeunes annexés crient qu'un prisonnier cherche à se sauver. Je vous demande un peu comment un homme, un blessé, un prisonnier, en mal d'évasion, va choisir justement pour s'évader l'heure

de midi,—et cela quand le mur à escalader donne sur la principale rue de la ville, et qu'il est dans son uniforme ennemi! Ce que je vous dis là n'empêcha pas qu'on ne nous permit plus d'aller au jardin. De Saint-Sernin et moi, nous allons porter notre réclamation à l'un des députés; il nous écoute et nous dit honnêtement :

— Messieurs, j'en suis désolé; si ce n'était que moi, je vous offrirais bien ma propre maison; mais je ne suis que moi et je ne suis pas seul maître. Il faut vous reporter aux circonstances; actuellement, quand un homme éternue, la populace crie qu'elle a entendu tirer le canon.

Les Piémontais avaient aussi organisé dans toutes les villes une garde nationale; ils avaient affublé de pauvres gens de nos fusils, de nos ceinturons et de nos gibernes; cela leur allait comme un habit trop court; j'en ai vu un qui était bossu, un autre semblait avoir quinze ans, un troisième soixante-dix. Les infortunés trouvaient peut-être les prémices agréables; ils jouaient au soldat. Mais figurez-vous tout ce qu'il y a de plus drôle au monde et en Piémont, et vous en aurez à peine une idée.

Un matin, voici l'un de ces fougueux gardes nationaux qui arrive pour monter la garde à la porte de l'hôpital; il est tout fier, tout glorieux, tout brave. On lui boucle son ceinturon; on lui met un fusil entre les mains; il le prend incon-

sidérément, puis pâlit et le tient à distance en disant :

— Serait-il chargé ?

— Oui.

— Vous ne plaisantez pas ?

— Non.

— Il est chargé ?

— Oui.

— Ah çà, vous avez donc juré de m'assassiner ! Vous croyez que je vais faire ma faction avec un fusil chargé ? Et s'il éclatait ? Vous voulez donc me tuer !... Chargé !...

Voilà mon homme qui pose le fusil dans un coin, déboucle son ceinturon et prend ses jambes à son cou. — Ne demandez pas si nous avons ri ; nous en étions malades.

Vous savez le grief du Piémont à l'égard du gouvernement pontifical : Vous avez des soldats étrangers à votre service. — Or, je causais un jour avec six soldats piémontais ; je demande à l'un :

— De quel pays êtes-vous ?

— De Nice.

— Et vous ?

— Moi, je suis Hongrois.

— Et vous ?

— Je suis de Londres.

— Et vous ?

— De Florence.

— Et vous ?

— De Rome même.

— Et vous, enfin?

— Je suis de Paris.

Il n'y avait pas un Piémontais sur six hommes.

Il était superbe, le Piémont, quand il disait au Saint-Père :

— Licenciez votre armée, ou je vous déclare la guerre.

C'est comme un honnête voleur qui, vous trouvant au coin d'un bois, vous dirait :

— Monsieur, j'ai l'intention de vous voler votre bourse ; mais vous avez sur vous un pistolet qui me gêne ; faites-moi le plaisir de le jeter dans ce fossé, ou je vous déclare la guerre.

J'atteste sur l'honneur qu'il nous a été secrètement, mais officiellement, tenu le langage suivant par des Piémontais ; si mon témoignage ne suffit pas, j'y joins celui de MM. de Goësbriand, Tresvaux du Fraval et de Rohan-Chabot :

— Entrez dans l'armée piémontaise : nous vous avons vus au feu, vous êtes braves ; justement nous manquons d'hommes d'action, d'hommes qui enlèvent les troupes ; nos Toscans et nos Lombards désertent à qui mieux mieux ; entrez dans notre armée, vous serez officiers avant deux mois. »

On comprend que nous refusâmes poliment. A de Goësbriand, qui était déjà sous-lieutenant, on offrait l'épaulette supérieure.

XIX

Giovanna. — Le frère Pietro. — La fête du saint. — Le doigt coupé. — On nous gâte. — Chambrée à part. — Fête de l'annexion. — Marmaille. — Illumination. — 150 mariages. — Singulier jeu. — Son Altesse impériale et royale Mgr le grand-duc de... — L'escorte risible. — Insultes. — Le portrait. — Rencontre touchante. — Ancône. — Scène du capitaine. — Traîtres à Dieu et au roi! — Nos canons. — La caserne infecte. — Libres!

Tous les blessés pontificaux avaient été mis dans une seule salle: une grange transformée. Nous étions quarante-deux. Les Italiens jouaient, les Allemands fumaient et rêvaient; nous lisions ou nous causions. Nous étions servis par une excellente femme, Giovanna, qui avait remplacé Maria d'Osimo. Toutes les attentions de cette brave Giovanna ne peuvent se conter; elle allait jusqu'à se priver de ses repas pour nous les apporter. Giovanna était spécialement attachée au service des femmes malades à l'hôpital; mais quand le frère infirmier arrivait dans la salle des femmes, il demandait:

— Où est Giovanna?

Invariablement on lui répondait:

— Avec les Français.

C'était un homme parfait que ce frère de Saint-Jean-de-Dieu, Pietro Scognamillo, bon pour nous à l'excès, parlant un peu français, toujours riant, toujours empressé. On nous donnait un quart de vin à chaque repas; on trouvait facilement moyen d'en avoir deux et trois quarts : on n'y regardait pas de si près. Le matin, nous avions un vèrre de café au lait fort bien sucré; c'était une gourmandise. Quand le frère Pietro paraissait le matin, je l'appelais et lui demandais d'un grand sérieux :

— Mon frère, quelle fête est-ce aujourd'hui?

— C'est la fête de tel saint.

— Mon frère, en l'honneur de ce grand saint, ne pourrait-on doubler la ration de café?

Et il riait à se tordre.

Je vis couper le doigt à un Autrichien avec des ciseaux. Pendant cette cruelle opération, il fumait paisiblement; il ne sourcilla pas; il semblait rêver à Schiller ou à Gœthe. Quand son doigt fut coupé, il dit à son voisin :

— Il m'en reste encore neuf.

Le soir, nous jouions aux synonymes. Tresvaux était très fort. Une fois, on prit le mot de Lorette; il avait de l'à-propos; il fit beaucoup rire.

Le frère Pietro et Giovanna nous ménageaient une surprise. La bonne fille avait dégarni sa chambre de ses meubles; on y plaça huit lits; les privilégiés furent de Goësbriand, de Saint-

Sernin, de Cavailhès, de La Carte, de Montazet, Tresvaux du Fraval, de Rohan-Chabot et moi. La chambre était au rez-de-chaussée et donnait sur la rue. Je vous dis que nous étions gâtés. Le frère alla jusqu'à nous apporter des cartes de whist françaises, chose quasi introuvable en Italie.

C'est de cette chambre qu'il nous fut donné d'assister à un curieux spectacle : la fête de l'annexion à Iesi. Je n'eusse pas donné ma place pour un empire. C'était une troupe d'environ cent cinquante personnes ; vingt-cinq musiciens en habits et chapeaux noirs ; cent bambins de quatre à dix ans, sales et déguenillés ; vingt gamins de dix à quinze ans au plus ; quatre hommes d'âge et un valet, sans doute chassé par son maître ; de plus quelques femmes endimanchées, mais quelles femmes ! Toute cette marmaille agitait de vrais torchons tricolores et criait :

— Vive l'annexion !

— Vive Victor-Emmanuel !

— Vive l'Italie !

— Vive Fanti !

— Vive Cialdini !

— Vive Persano !

— Vive Cavour !

— Vive toi, vive moi, vive eux, vive tous !

Si j'eusse été Piémontais, j'eusse été vexé ; mais nous étions ravis de voir toute cette marmaille annexionniste. En passant sous nos fe-

nêtres, les soldats du roi galant-homme baissaient le nez, comme des comédiens qu'on va siffler, parce qu'on entend trop le souffleur. — Le soir, il y eut illumination générale, style officiel ; je veux dire qu'il eût suffi de quatre verres d'eau pour éteindre l'illumination générale. Veut-on connaître et apprécier au juste l'effet produit par l'entrée des Piémontais? A Iesi seulement, en quinze jours, il y eut cent mariages : c'étaient tous les jeunes gens de vingt et un ans qui esquivaient la conscription. De plus, cinquante jeunes gens de vingt ans, pris de peur, firent publier leurs bans ; il y en avait un qui épousait une femme de quarante-trois ans : le beau sexe manquait.

— Passe pour l'annexion, disaient-ils ; mais pour la conscription, *niente!... accidente!...*

Bien pour les villes, on s'y marie ; mais quand, dans les montagnes, les annexants viendront parler de conscription, on leur répondra par des coups de fusil, comme à Ascoli.

Le frère Pietro nous amusa beaucoup avec un jeu bien simple, mais singulier. Il consiste à se mettre en rond huit, dix, vingt; plus on est, mieux cela vaut. Une personne prend autant de cartes qu'il y a de joueurs ; elle passe la première à son voisin de droite, en disant : Ceci, c'est telle carte. Elle nomme la carte qu'elle donne. L'autre passe à son voisin, en disant aussi ce que c'est, pendant que la première personne passe

une seconde, une troisième, une quatrième carte en la nommant, et tous en font autant en passant une carte. Au bout d'un instant, toutes les cartes circulent, tout le monde parle à la fois ; c'est un plaisant charivari.

Ce qui fut plaisant aussi, c'est un tour que je jouai à mes bons camarades ; je leur en demande encore pardon. Je savais seul assez d'italien pour traduire en français une pièce quelconque. Un après-midi, on nous apporta le *Journal de Rome*. Je leur lus quelques passages indifférents, et tout d'un coup je m'écriai :

— Ah ! voici qui nous concerne !

Ce fut un cri unanime :

— Quoi donc ?

— Écoutez !

Et j'eus l'air de traduire :

« Son Altesse Impériale et Royale Mgr le grand-duc de Faelkestrahausenheim-Gotha-Perca-Madembourg a adressé à un haut personnage du gouvernement pontifical une lettre autographe par laquelle il lui témoigne toute son admiration pour l'héroïsme du bataillon franco-belge. Son Altesse Impériale et Royale, désireuse d'en donner la preuve la plus éclatante, déclare mettre à la disposition du gouvernement cent croix de son ordre militaire du Chien-d'Or, lesquelles devront être distribuées à ceux de ces braves jeunes gens qui se sont le plus distingués. »

— Bravo ! hurrah ! vivat !

Ce furent des cris et des applaudissements frénétiques.

Les passants crurent qu'on se révoltait ; les gardes nationaux avaient déjà peur.

— Vive le grand-duc de... De quoi ? me demandait-on.

— De Faelkestrahausenheim-Gotha-Perca-Madembourg.

— Le diable soit de son nom ! mais vive toujours le grand-duc !

Ils s'embrassaient ; ils se félicitaient ; ils se serraient les mains.

— Bonjour, chevalier.

— Bonjour, chevalier du Chien-d'Or.

— Un chien d'or en sautoir, ce sera splendide.

— Et le ruban ?

— Je voudrais qu'il fût bleu.

— Et moi rose.

— Et moi amarante.

— Vive le grand-duc de Fa... fa... Gotha-Perca... Quel diable de nom !

Je mourais de rire. Il n'y avait que de Goësbriand qui eût éventé la mèche ; mais il aime trop à rire pour penser à me dénoncer, et nous riions de compagnie. Un Thomas quelconque voulut enfin voir pour croire ; il prit le journal, il chercha ; il le dévora ; il suait.... O amère dés-

illusion ! Pas plus de grand-duc que de chien-d'or ! — On en rit pendant plus de huit jours.

Il fallut quitter Iesi pour aller à Ancône. Le 6 octobre, à huit heures du matin, nous montons dans des carrioles piètrement attelées. Nous avons pour escorte dix ou douze gardes nationaux, baïonnette au canon.

Ah ! les risibles gardes ! Trombe-bleue ! Tout blessés que nous sommes, trois d'entre nous en feraient une compote. Enfin, ils nous escortent. A Fiumigino, notre convoi fait halte pour laisser passer une forte colonne de troupes piémontaises regagnant les Romagnes par Sinigaglia. Nous sommes accablés par tous ces preux des plus révoltantes injures; les officiers eux-mêmes nous adressent, en passant, de ces gestes honteux qu'on retrouve dans les bas-fonds des bouges de tous les pays. Un de ces soudards nous couche même en joue. Ah ! qu'un jour Dieu nous fasse la grâce de nous mettre en face de ces gens, seulement un contre quatre, et s'ils sont vainqueurs, je veux bien qu'ils aillent le dire... à Rome.

De Saint-Sernin ne vit pas tout cela; il fut heureux. Un dessinateur italien sollicita la grâce de le pourtraire, ce qu'il accorda et que permit le digne sergent-major commandant l'escorte nationale que vous savez.

Le portrait de Saint-Sernin a dû courir les journaux illustrés du Piémont avec cette épigraphe : Uniforme des zouaves du Pape.

On se remet en route. Cent mètres plus loin, une chaise de poste passe au galop; une tête se montre à la portière, puis une autre. De La Carte s'écrie :

— Mon père! mon oncle!

C'étaient eux en effet! Voyez-vous ce tableau, cette rencontre touchante sur une grande route? Un père trouvant son fils grièvement blessé, prisonnier de guerre, traîné en plein soleil sur un horrible véhicule! De La Carte avait de la chance jusqu'au bout. C'était si émouvant à voir qu'un des gardes nationaux en pleurait. Peut-être avait-il un fils qu'il aimait; mais à coup sûr il avait du cœur. Dans la même chaise de poste se trouvait le frère du pauvre Paul de Parcevaux; il abandonna sa place pour venir en prendre une au milieu de nous.

Nous voici dans Ancône; l'usurpateur y est aussi; la ville est dans une animation extraordinaire; les rues regorgent de soldats et de toutes sortes de gens; partout des drapeaux piémontais entremêlés de drapeaux français. On nous laisse une heure et demie sur la place, sur nos chars, au sein de la populace inoffensive d'ailleurs. Les soldats viennent nous serrer la main, les officiers nous insultent. Un capitaine de lanciers pousse son cheval vers moi et m'appelle plusieurs fois : *Birbante!* Je lui montre le dos et dédaigne ses grossièretés. Impatienté à la fin, je me tourne de son côté et lui dis en italien :

— Monsieur le capitaine, votre nom?

— *Birbante!*

— Votre nom, vous dis-je.

— *Ladrone!* — voleur.

— Je voudrais savoir votre nom pour pouvoir le rapporter à mon oncle, le commandant général della Rocca, et lui dire comment un simple capitaine comme vous traite un prisonnier français blessé, son neveu.

A ces mots, mon homme pâlit, balbutie :

— Le commandant général... votre oncle... Ah! monsieur, je ne savais pas... excusez-moi... je ne le ferai plus!

Et il tourne bride, pendant que le peuple se moque de lui tout bas. — Il a bien raison, le peuple; car M. le commandant général della Rocca n'est pas plus mon oncle que le Grand Turc; si j'ai l'honneur de le voir, je lui demanderai pardon de mon innocente usurpation.

Nous les reconnaissons bien, les officiers qui sont là contre leurs convictions; — ils passent le plus loin de nous qu'ils peuvent, tristes, sombres et le regard humble.—Ce qui nous soulève le cœur, c'est la vue de quelques officiers napolitains portant les couleurs de l'usurpateur. Traîtres à Dieu et au roi! Nos regards le leur disent assez; ils comprennent et défilent la tête basse.

Pour comble d'ignominie, on fait passer sous nos yeux nos canons pris à Castelfidardo! Et

comment les ont-ils pris? Abandonnés dans une plaine, par des lâches.

Enfin les carrioles avancent, mais pour s'arrêter de nouveau deux cents pas plus loin ; et là nous restons deux heures sous le soleil. Enfin nous arrivons à une méchante caserne située sous le fort. On nous enferme dans des bouges où nous aurons pour lit une paille infecte. Nous sommes si fatigués de la route, que Tresvaux a un abcès à la jambe, près de sa blessure, et que la mienne, qui commençait à se fermer, est rouverte. — Il y a vingt-deux heures que nous n'avons mangé ; nous mourons de faim et de soif. Nul ne songe à nous.

Je me trompe. Deux hommes de cœur, à ce moment même, obtenaient notre mise en liberté sur parole. Je n'ose écrire leurs noms sans leur permission; mais qu'ils veuillent bien croire que nous leur avons voué une éternelle reconnaissance pour leurs bontés, leurs soins et leur généreux dévouement.

Le sergent du poste est insolent; on lui montre un ordre signé du commandant général; il fait de basses excuses, et accepte cinq francs pour boire à notre santé.

Un capitaine de gendarmerie se présente, prend nos noms et nous signifie notre mise en liberté provisoire.

Enfin !

XX

Charcutiers. — La vermine. — Scène horrible. — Le bataillon à Ancône. — Retraite des dix mille. — Le bataillon à Spolète. — Rapport du commandant O'Reilly. — Lettre du capitaine Christian de Baye. — Le bataillon à Ponte-Corvo. — Ripoche le Vendéen.

Que l'on me permette de faire un pas en arrière, et de retourner à l'ambulance d'Osimo, au couvent de Saint-Marc. Jusqu'ici, j'ai presque toujours montré tout en beau ; mais tout n'était pas roses ; je vais parler des épines, c'est-à-dire des chirurgiens, des étudiants en médecine, des charcutiers dont on nous avait gratifiés sous le prétexte de nous guérir. Je commence par déclarer qu'ils étaient rongés de vermine, et quelle vermine ! En bons révolutionnaires, ils la partagèrent avec nous.

Ce n'est rien, cela. — Au moins deux de nos pauvres camarades sont morts à la suite d'une hémorrhagie qu'on ne tenta même pas d'arrêter ; ils étaient sur leurs lits, pâlissants ; le sang coulait ; on les laissa un quart d'heure sans même

s'occuper d'eux. On eût dit que ces misérables avaient passé un marché pour nous tuer.

Une scène horrible entre autres. On avait envoyé à l'ambulance une vingtaine de bouteilles de vin pour Lanfranc de Beccary. L'infirmier en but dix-neuf. La vingtième, je vais vous dire où et comment il la but.

M. le marquis de Beccary était en larmes au chevet de son pauvre enfant agonisant. L'infirmier prit la dernière bouteille dans le buffet et vint la vider au pied du lit du mourant en chantonnant :

— Oh ! la bonne bouteille !

Un autre de ces drôles monte à notre galerie et se pavane en goguenardant :

— Vous savez ce qui vous attend ?

— Quoi donc ?

— La même chose que Lamoricière.

— Quelle chose ?

— On vous fusillera quand vous serez guéris.

— Ah bah !

— Ou, si l'on vous fait grâce de la vie, on vous enverra au bagne.

— Vraiment ?

— C'est un officier piémontais qui me l'a dit.

— Quand ?

— A l'instant.

— Et vous l'avez cru ?

— Parfaitement.

— Eh bien ! vous en avez une dose, vous !

— De quoi ?

— Cherchez et vous trouverez.

Nous riions au nez de ce misérable ; mais ses lâches assertions nous donnaient à penser malgré nous. Il ne fallait rien moins que les bonnes paroles des Pères pour nous rassurer. Comprend-on ce raffinement de boucher ?

— On vous guérit pour vous fusiller.

Sortons de cet antre d'infamie et passons à de glorieux faits d'armes. Le bataillon franco-belge n'était pas qu'au combat de Castelfidardo : il était représenté noblement, par les Français, à Ponte-Corvo, à Spolète, à Ancône même.

A Ancône, il y avait un Franco-Belge. Son nom, je l'ignore ; mais on l'y a vu ; on l'y a vu brave comme son bataillon, se battant comme lui, et cherchant à venger ses pauvres camarades. N'aurai-je pas l'honneur d'écrire ici le nom du comte de Quatrebarbes? Ancône l'aimait ; les grands cœurs sont aimés partout, excepté chez les lâches. M. de Quatrebarbes nous avait honorés d'une visite au Ritiro ; M. de Cathelineau nous présente à lui, et M. de La Villebrune lui dit :

— Monsieur, vous croyez qu'ils ne sont que soixante : eh bien ! ils sont dix mille.

— Dix mille, soit, ajoutai-je, mais nous ne ferons jamais de retraite.

Si l'on veut savoir comment les Franco-Belges se sont conduits à Spolète, il suffit de lire ce

passage du rapport officiel de M. O'Reilly, commandant des Irlandais :

« ..... Il est difficile de signaler quelqu'un du petit nombre de tirailleurs franco-belges qui étaient avec nous, tous s'étant fort bien conduits; mais je nomme avec plaisir le sergent Thoumeley, Crespin, Terrier, Margerie, le baron de Fortsner et le vicomte d'Aigneau... »

Et cet extrait d'une lettre de M. Christian de Baye, capitaine d'artillerie à Spolète :

« ..... J'ai été heureux de voir les éloges bien mérités que vous donnez aux braves Irlandais, mes chers compagnons d'armes; mais pour rendre à chacun la justice qui lui est due, je dois vous dire qu'il y avait parmi nous une quinzaine de volontaires franco-belges qui, pour cause de maladie ou autre, se trouvaient en retard de leur bataillon. Sous les ordres du sergent Thoumeley, ils se sont conduits en véritables héros... »

L'affaire de Spolète dura douze heures; écrasés par des forces trop supérieures, les assiégés durent capituler à onze heures du soir.

Ponte-Corvo fut repris le jour même du glorieux combat de Castelfidardo. Entre autres Franco-Belges qui se trouvaient là, on doit citer MM. de Kersaingilly et du Beaudiez, le frère de ce courageux Alphége qui tombait à la même heure sous les balles piémontaises. Le corps des guides était dignement représenté par MM. de Legge, Louis de Charette, que son frère croyait

alors prisonnier, Arthur de Cornulier, Pozzo di Borgo, et Ripoche père et fils.

Il y a des noms que l'on retrouve, à toutes les époques, au chemin de l'honneur. Ce nom de Ripoche me rappelle une des plus belles pages des *Lettres vendéennes* de M. le vicomte Walsh. Je demande la permission de la copier ici :

« Un Vendéen, nommé Ripoche, soldat des armées catholiques et royales, ayant été fait prisonnier par les bleus, fut mené par eux près d'une croix, et là ils lui dirent :

— Tu as été pris les armes à la main ; ton arrêt de mort est prononcé. Voilà la chaumière où tu es né ; ton père y est encore ; tu vivras si tu veux obéir.

« Le Vendéen regarda la cabane ; les larmes lui vinrent aux yeux. Il demanda :

— Pour obtenir la vie, que faut-il faire ?

« Un soldat de la république lui répondit :

— Prends cette hache, et abats cette croix.

« Ripoche prit la hache ; ses compagnons de malheur, ceux qui avaient été faits prisonniers avec lui, détournèrent la tête ; ils crurent que le Vendéen allait abjurer son Dieu ; ils frémissaient. Ripoche, brandissant la hache dont on venait d'armer ses mains, s'élance sur le piédestal de la croix, et, élevant son arme, il s'écrie d'une voix qui retentit au loin :

— Mort à celui qui insultera la croix de Jésus-

Christ! Je la défendrai jusqu'à mon dernier soupir.

« Adossé au bois sacré, il agite sa hache; une divine ardeur brille dans ses yeux, une force surnaturelle semble l'animer. Pendant quelques instants, il parvient à éloigner les sacriléges. Tant de courage les frappe de stupeur, ils n'osent avancer. Mais bientôt, rougissant d'être arrêtés par un seul homme, poussant des cris affreux, ils fondent sur le vaillant chrétien; le nombre l'accable, il est pressé de toutes parts. Il tient encore la croix; les monstres en détachent ses bras, ils le couchent sur le piédestal, ils appuient leurs baïonnettes sur son cœur et lui répètent :

— Abats ce signe de la superstition et tu vivras.

— C'est le signe de ma rédemption! s'écria le Vendéen, je l'embrasserai encore...

« Et par un dernier effort, ses bras se rattachèrent à l'arbre du salut; ses bras se roidirent à l'entour, car ce fut ainsi qu'il reçut la mort. Quelle foi! quel courage! quelle intrépidité!

« Les meurtriers laissèrent leur victime et abattirent la croix. La nuit, de pieuses Vendéennes vinrent en secret. Ayant creusé une fosse au pied du Calvaire, elles y déposèrent le soldat chrétien et couvrirent la terre fraîchement remuée avec les morceaux ensanglantés de la croix. »

Ce beau nom n'a pas dégénéré, vous le voyez.

De Ponte-Corvo, MM. de Charette, Pozzo di

Borgo, du Beaudiez et de Kersaingilly allèrent se réunir à l'armée Royale napolitaine, et prirent une part glorieuse à un éclatant succès remporté sur les bandes garibaldiennes, près de Capoue.

Ainsi, il était partout, ce noble bataillon, et toujours noblement représenté. Peut-être, un jour, en France, sera-ce le plus beau titre de noblesse que d'avoir fait partie du bataillon franco-belge ! N'a-t-il pas essayé d'ajouter une page aux *Gesta Dei per Francos?*

XXI

Lettres. — Alain de Charette. — Le vicomte de Becdelièvre. — Dominique Bonnefoy. — Lodoïs de Sapineaud. — Joseph Guérin. — Servet. — Auguste de Gontaut-Biron. — Gaston de Saint-Gilles. — Paul de Parcevaux. — Louis de Muller. — Le comte de Quatrebarbes. — État du bataillon.

Je veux consacrer ce chapitre à des extraits de quelques lettres écrites par des volontaires pontificaux au fort du danger. C'est, je crois, le meilleur moyen de faire apprécier les sentiments qui les agitaient. Je terminerai par un état du bataillon tel qu'il se trouvait composé avant le 18 septembre.

« La bataille du 18 a été le tombeau d'une partie de l'armée pontificale dans les Marches et l'Ombrie; mais cette bataille n'a été perdue qu'après une lutte très vive, soutenue presque en entier, dans un terrible défilé, par le bataillon des zouaves pontificaux, dits tirailleurs franco-belges. De ce bataillon, fort de 300 hommes au départ, il n'est resté que 84 ; il a près de 60 morts; les autres sont blessés ou prisonniers.... La charge à la baïonnette a été magnifique; enfin, en parlant de la défaite, on parlera du courage des zouaves pontificaux... Le commandant est fier d'emporter le drapeau à Rome et d'avoir été le chef de tant de braves...

« Vicomte DE BECDELIÈVRE. »

« Ma chère mère,

« Les nouvelles que j'ai à vous donner ne sont pas bonnes, cependant ne vous inquiétez pas. Athanase a reçu deux blessures qui, heureusement, sont très légères. Pour moi, je n'ai rien du tout, et c'est bien une protection de Dieu et de la sainte Vierge, car il est étonnant que nous en soyons revenus. Je crois que nous recommencerons bientôt. Du reste, je suis prêt à mourir, de sorte que je ne crains pas; ainsi ne vous inquiétez pas trop.

« Nous sommés à Lorette; je prie Notre-Dame de nous protéger. Je crois que c'est à elle que nous devons d'être encore en vie.

« ALAIN DE CHARETTE. »

« ..... Notre petit bataillon, composé de 250 hommes, était admirable d'ardeur; nous étions tous prêts à faire notre devoir; mais, hélas! notre courage ne pouvait nous servir qu'à mourir et à vendre notre vie le plus chèrement possible. Notre bataillon s'élança avec la plus grande intrépidité, franchit sous une pluie de balles un ravin assez profond, et, en quelques instants, se rangea en ordre de bataille sur le côté opposé. Nous repoussâmes les tirailleurs ennemis qui, descendus de leur position, nous faisaient beaucoup de mal par un feu nourri, et, avec une nouvelle ardeur, nous enlevâmes à la baïonnette une position occupée par l'ennemi, sur laquelle devait se concentrer la lutte, et qui fut le tombeau de la plupart de nos frères d'armes. Depuis, que de fois n'avons-nous pas regretté la mort glorieuse qui nous était offerte! Outre les misères et les privations de tout genre, il nous faut maintenant endurer les injures....

« X..., zouave pontifical. »

« Depuis vingt et un jours, je n'ai eu pour lit que la terre. Malgré cela, je me porte bien et je suis plein de courage. Vive Pie IX!

« LODOÏS DE SAPINEAUD. »

« La fin commence! Il n'y a plus un soldat pontifical entre les Apennins et Rome. Lamoricière s'est jeté dans Ancône; mon

bataillon l'a suivi... La fatalité m'a séparé de mes camarades; ce sera pour moi un regret éternel. Ces pauvres jeunes gens! Combien aujourd'hui sont morts! J'ai regagné Rome avec un faible détachement de vingt-trois hommes, et dans une heure nous repartirons pour Velletri, sur les frontières de Naples.

» Les Piémontais ont inventé un nouveau droit des gens qui ne peut être de mise que dans la patrie de Gasbaroni ou de Fra Diavolo. Justice viendra un jour, j'espère, et vengeance pour nous!... La population ne bouge guère; les excitations seules des étrangers fomentent les insurrections. Enfin j'ai bon courage au milieu de mes immenses douleurs de la perte de tant d'amis bien-aimés dont je n'ai pu partager le sort.

« X..., zouave pontifical. »

« Nous fûmes obligés de traverser une rue de Pesaro, escortés par quatre hommes et un caporal piémontais, ou du moins en portant l'uniforme; car sur ces cinq galants hommes, il y avait un Anglais et un Allemand, un Hongrois, je crois. La canaille s'ameuta sur notre passage; on nous insulta de toutes les manières; on nous traitait de voleurs; on frappa même trois chasseurs romains, prisonniers comme nous, et dont l'un avait une légère blessure au bras. Le caporal piémontais riait à la vue de ces infamies et disait à ces bandits : « Frappez, c'est dur. » Un officier vint à passer. Je me plaignis à lui des mauvais traitements de notre escorte, supposant que, en Piémont comme en France, on a le respect de l'ennemi vaincu et désarmé; mais « honneur au courage malheureux! » n'a jamais pu se traduire en piémontais. L'officier haussa les épaules, nous regarda d'un air méprisant et dit : « Brigands, barbes de chiens, vous vous plaignez, quand on devrait vous fusiller! » Puis il continua son chemin en recevant une digne ovation de la canaille.

« Pour manger, on nous donna du vieux pain de munition et de la soupe dont n'aurait pas voulu mon pauvre chien Black. On nous enferma dans une salle humide et infecte. Nous y passâmes la nuit sur le carreau; car je ne parle pas d'une vingtaine de brins de paille disséminés çà et là comme pour nous narguer. Faute de mieux, je dus me coucher sur la pierre; j'étendis ma veste sur moi, et je m'endormis en pensant à vous. Le lende-

s'occuper d'eux. On eût dit que ces misérables avaient passé un marché pour nous tuer.

Une scène horrible entre autres. On avait envoyé à l'ambulance une vingtaine de bouteilles de vin pour Lanfranc de Beccary. L'infirmier en but dix-neuf. La vingtième, je vais vous dire où et comment il la but.

M. le marquis de Beccary était en larmes au chevet de son pauvre enfant agonisant. L'infirmier prit la dernière bouteille dans le buffet et vint la vider au pied du lit du mourant en chantonnant :

— Oh ! la bonne bouteille !

Un autre de ces drôles monte à notre galerie et se pavane en goguenardant :

— Vous savez ce qui vous attend ?

— Quoi donc ?

— La même chose que Lamoricière.

— Quelle chose ?

— On vous fusillera quand vous serez guéris.

— Ah bah !

— Ou, si l'on vous fait grâce de la vie, on vous enverra au bagne.

— Vraiment ?

— C'est un officier piémontais qui me l'a dit.

— Quand ?

— A l'instant.

— Et vous l'avez cru ?

— Parfaitement.

— Eh bien ! vous en avez une dose, vous !

— De quoi ?

— Cherchez et vous trouverez.

Nous riions au nez de ce misérable ; mais ses lâches assertions nous donnaient à penser malgré nous. Il ne fallait rien moins que les bonnes paroles des Pères pour nous rassurer. Comprend-on ce raffinement de boucher ?

— On vous guérit pour vous fusiller.

Sortons de cet antre d'infamie et passons à de glorieux faits d'armes. Le bataillon franco-belge n'était pas qu'au combat de Castelfidardo : il était représenté noblement, par les Français, à Ponte-Corvo, à Spolète, à Ancône même.

A Ancône, il y avait un Franco-Belge. Son nom, je l'ignore ; mais on l'y a vu ; on l'y a vu brave comme son bataillon, se battant comme lui, et cherchant à venger ses pauvres camarades. N'aurai-je pas l'honneur d'écrire ici le nom du comte de Quatrebarbes? Ancône l'aimait ; les grands cœurs sont aimés partout, excepté chez les lâches. M. de Quatrebarbes nous avait honorés d'une visite au Ritiro ; M. de Cathelineau nous présente à lui, et M. de La Villebrune lui dit :

— Monsieur, vous croyez qu'ils ne sont que soixante : eh bien ! ils sont dix mille.

— Dix mille, soit, ajoutai-je, mais nous ne ferons jamais de retraite.

Si l'on veut savoir comment les Franco-Belges se sont conduits à Spolète, il suffit de lire ce

passage du rapport officiel de M. O'Reilly, commandant des Irlandais :

« ..... Il est difficile de signaler quelqu'un du petit nombre de tirailleurs franco-belges qui étaient avec nous, tous s'étant fort bien conduits; mais je nomme avec plaisir le sergent Thoumeley, Crespin, Terrier, Margerie, le baron de Fortsner et le vicomte d'Aigneau... »

Et cet extrait d'une lettre de M. Christian de Baye, capitaine d'artillerie à Spolète :

« ..... J'ai été heureux de voir les éloges bien mérités que vous donnez aux braves Irlandais, mes chers compagnons d'armes; mais pour rendre à chacun la justice qui lui est due, je dois vous dire qu'il y avait parmi nous une quinzaine de volontaires franco-belges qui, pour cause de maladie ou autre, se trouvaient en retard de leur bataillon. Sous les ordres du sergent Thoumeley, ils se sont conduits en véritables héros... »

L'affaire de Spolète dura douze heures; écrasés par des forces trop supérieures, les assiégés durent capituler à onze heures du soir.

Ponte-Corvo fut repris le jour même du glorieux combat de Castelfidardo. Entre autres Franco-Belges qui se trouvaient là, on doit citer MM. de Kersaingilly et du Beaudiez, le frère de ce courageux Alphége qui tombait à la même heure sous les balles piémontaises. Le corps des guides était dignement représenté par MM. de Legge, Louis de Charette, que son frère croyait

alors prisonnier, Arthur de Cornulier, Pozzo di Borgo, et Ripoche père et fils.

Il y a des noms que l'on retrouve, à toutes les époques, au chemin de l'honneur. Ce nom de Ripoche me rappelle une des plus belles pages des *Lettres vendéennes* de M. le vicomte Walsh. Je demande la permission de la copier ici :

« Un Vendéen, nommé Ripoche, soldat des armées catholiques et royales, ayant été fait prisonnier par les bleus, fut mené par eux près d'une croix, et là ils lui dirent :

— Tu as été pris les armes à la main ; ton arrêt de mort est prononcé. Voilà la chaumière où tu es né ; ton père y est encore ; tu vivras si tu veux obéir.

« Le Vendéen regarda la cabane ; les larmes lui vinrent aux yeux. Il demanda :

— Pour obtenir la vie, que faut-il faire ?

« Un soldat de la république lui répondit :

— Prends cette hache, et abats cette croix.

« Ripoche prit la hache ; ses compagnons de malheur, ceux qui avaient été faits prisonniers avec lui, détournèrent la tête ; ils crurent que le Vendéen allait abjurer son Dieu ; ils frémissaient. Ripoche, brandissant la hache dont on venait d'armer ses mains, s'élance sur le piédestal de la croix, et, élevant son arme, il s'écrie d'une voix qui retentit au loin :

— Mort à celui qui insultera la croix de Jésus-

Christ! Je la défendrai jusqu'à mon dernier soupir.

« Adossé au bois sacré, il agite sa hache; une divine ardeur brille dans ses yeux, une force surnaturelle semble l'animer. Pendant quelques instants, il parvient à éloigner les sacriléges. Tant de courage les frappe de stupeur, ils n'osent avancer. Mais bientôt, rougissant d'être arrêtés par un seul homme, poussant des cris affreux, ils fondent sur le vaillant chrétien; le nombre l'accable, il est pressé de toutes parts. Il tient encore la croix; les monstres en détachent ses bras, ils le couchent sur le piédestal, ils appuient leurs baïonnettes sur son cœur et lui répètent :

— Abats ce signe de la superstition et tu vivras.

— C'est le signe de ma rédemption! s'écria le Vendéen, je l'embrasserai encore...

« Et par un dernier effort, ses bras se rattachèrent à l'arbre du salut; ses bras se roidirent à l'entour, car ce fut ainsi qu'il reçut la mort. Quelle foi! quel courage! quelle intrépidité!

« Les meurtriers laissèrent leur victime et abattirent la croix. La nuit, de pieuses Vendéennes vinrent en secret. Ayant creusé une fosse au pied du Calvaire, elles y déposèrent le soldat chrétien et couvrirent la terre fraîchement remuée avec les morceaux ensanglantés de la croix. »

Ce beau nom n'a pas dégénéré, vous le voyez.

De Ponte-Corvo, MM. de Charette, Pozzo di

Borgo, du Beaudiez et de Kersaingilly allèrent se réunir à l'armée Royale napolitaine, et prirent une part glorieuse à un éclatant succès remporté sur les bandes garibaldiennes, près de Capoue.

Ainsi, il était partout, ce noble bataillon, et toujours noblement représenté. Peut-être, un jour, en France, sera-ce le plus beau titre de noblesse que d'avoir fait partie du bataillon franco-belge ! N'a-t-il pas essayé d'ajouter une page aux *Gesta Dei per Francos?*

XXI

Lettres. — Alain de Charette. — Le vicomte de Becdelièvre. — Dominique Bonnefoy. — Lodoïs de Sapineaud. — Joseph Guérin. — Servet. — Auguste de Gontaut-Biron. — Gaston de Saint-Gilles. — Paul de Parcevaux. — Louis de Muller. — Le comte de Quatrebarbes. — État du bataillon.

Je veux consacrer ce chapitre à des extraits de quelques lettres écrites par des volontaires pontificaux au fort du danger. C'est, je crois, le meilleur moyen de faire apprécier les sentiments qui les agitaient. Je terminerai par un état du bataillon tel qu'il se trouvait composé avant le 18 septembre.

« La bataille du 18 a été le tombeau d'une partie de l'armée pontificale dans les Marches et l'Ombrie; mais cette bataille n'a été perdue qu'après une lutte très vive, soutenue presque en entier, dans un terrible défilé, par le bataillon des zouaves pontificaux, dits tirailleurs franco-belges. De ce bataillon, fort de 300 hommes au départ, il n'est resté que 84; il a près de 60 morts; les autres sont blessés ou prisonniers.... La charge à la baïonnette a été magnifique; enfin, en parlant de la défaite, on parlera du courage des zouaves pontificaux... Le commandant est fier d'emporter le drapeau à Rome et d'avoir été le chef de tant de braves...

« Vicomte DE BECDELIÈVRE. »

« Ma chère mère,

« Les nouvelles que j'ai à vous donner ne sont pas bonnes, cependant ne vous inquiétez pas. Athanase a reçu deux blessures qui, heureusement, sont très légères. Pour moi, je n'ai rien du tout, et c'est bien une protection de Dieu et de la sainte Vierge, car il est étonnant que nous en soyons revenus. Je crois que nous recommencerons bientôt. Du reste, je suis prêt à mourir, de sorte que je ne crains pas; ainsi ne vous inquiétez pas trop.

« Nous sommés à Lorette; je prie Notre-Dame de nous protéger. Je crois que c'est à elle que nous devons d'être encore en vie.

« ALAIN DE CHARETTE. »

« ..... Notre petit bataillon, composé de 250 hommes, était admirable d'ardeur; nous étions tous prêts à faire notre devoir; mais, hélas! notre courage ne pouvait nous servir qu'à mourir et à vendre notre vie le plus chèrement possible. Notre bataillon s'élança avec la plus grande intrépidité, franchit sous une pluie de balles un ravin assez profond, et, en quelques instants, se rangea en ordre de bataille sur le côté opposé. Nous repoussâmes les tirailleurs ennemis qui, descendus de leur position, nous faisaient beaucoup de mal par un feu nourri, et, avec une nouvelle ardeur, nous enlevâmes à la baïonnette une position occupée par l'ennemi, sur laquelle devait se concentrer la lutte, et qui fut le tombeau de la plupart de nos frères d'armes. Depuis, que de fois n'avons-nous pas regretté la mort glorieuse qui nous était offerte! Outre les misères et les privations de tout genre, il nous faut maintenant endurer les injures....

« X..., zouave pontifical. »

« Depuis vingt et un jours, je n'ai eu pour lit que la terre. Malgré cela, je me porte bien et je suis plein de courage. Vive Pie IX!

« LODOÏS DE SAPINEAUD. »

« La fin commence! Il n'y a plus un soldat pontifical entre les Apennins et Rome. Lamoricière s'est jeté dans Ancône; mon

bataillon l'a suivi... La fatalité m'a séparé de mes camarades; ce sera pour moi un regret éternel. Ces pauvres jeunes gens! Combien aujourd'hui sont morts! J'ai regagné Rome avec un faible détachement de vingt-trois hommes, et dans une heure nous repartirons pour Velletri, sur les frontières de Naples.

» Les Piémontais ont inventé un nouveau droit des gens qui ne peut être de mise que dans la patrie de Gasbaroni ou de Fra Diavolo. Justice viendra un jour, j'espère, et vengeance pour nous!... La population ne bouge guère; les excitations seules des étrangers fomentent les insurrections. Enfin j'ai bon courage au milieu de mes immenses douleurs de la perte de tant d'amis bien-aimés dont je n'ai pu partager le sort.

« X..., zouave pontifical. »

« Nous fûmes obligés de traverser une rue de Pesaro, escortés par quatre hommes et un caporal piémontais, ou du moins en portant l'uniforme; car sur ces cinq galants hommes, il y avait un Anglais et un Allemand, un Hongrois, je crois. La canaille s'ameuta sur notre passage; on nous insulta de toutes les manières; on nous traitait de voleurs; on frappa même trois chasseurs romains, prisonniers comme nous, et dont l'un avait une légère blessure au bras. Le caporal piémontais riait à la vue de ces infamies et disait à ces bandits : « Frappez, c'est dur. » Un officier vint à passer. Je me plaignis à lui des mauvais traitements de notre escorte, supposant que, en Piémont comme en France, on a le respect de l'ennemi vaincu et désarmé; mais « honneur au courage malheureux! » n'a jamais pu se traduire en piémontais. L'officier haussa les épaules, nous regarda d'un air méprisant et dit : « Brigands, barbes de chiens, vous vous plaignez, quand on devrait vous fusiller! » Puis il continua son chemin en recevant une digne ovation de la canaille.

« Pour manger, on nous donna du vieux pain de munition et de la soupe dont n'aurait pas voulu mon pauvre chien Black. On nous enferma dans une salle humide et infecte. Nous y passâmes la nuit sur le carreau; car je ne parle pas d'une vingtaine de brins de paille disséminés çà et là comme pour nous narguer. Faute de mieux, je dus me coucher sur la pierre; j'étendis ma veste sur moi, et je m'endormis en pensant à vous. Le lende-

main matin, à mon réveil, je grelottais ; ma veste avait disparu ; on me l'avait volée pendant mon sommeil ; mais le sergent piémontais du poste me dit qu'il me procurerait une bonne capote moyennant cinq écus romains ; c'était tout ce qu'il me restait, et encore je les avais sauvés de leurs mains en les cachant je ne vous dirai pas où. Je dus en passer par là ; il m'apporta bientôt une capote sale et déguenillée, qui ne valait pas vingt baïoques, et j'eus de la vermine pour plus que mon argent. On nous dit que nous allons à Alexandrie ; cela me rapprochera toujours de la France et de vous, ma bonne mère. Je ne demande qu'une chose à Dieu : revoir le ciel du pays, et vous embrasser encore une fois ; puis je repartirai pour Rome ; car je ne crois pas avoir payé toute ma dette au Saint-Père. Dieu m'a fait la grâce de m'épargner à Castelfidardo, et comme j'ai juré de verser mon sang pour Pie IX, dont la cause est la nôtre, je saurai tenir mon serment.

« SERVET.
« Volontaire pontifical. »

« Le principal est d'avoir foi en sa cause, et nous l'avons. D'ailleurs, avec une cause comme la nôtre, je doute qu'on puisse être vaincu. Quand même on n'en reviendrait pas, on ne peut que se trouver heureux d'avoir une si noble cause à défendre.

« AUGUSTE DE GONTAUT-BIRON. »

« Ma blessure est grave ; mais aujourd'hui, me trouvant beaucoup mieux, je crois pouvoir en réchapper. Du reste, en allant au combat, je demandais à Dieu de faire mon devoir et de bien mourir. Depuis ma blessure, je ne crains pas plus la mort que le 18, je n'ai eu peur des balles. En Bretagne, j'aurai peu de chances de mourir dans d'aussi belles conditions pour gagner le ciel. Si l'on entend des cris de douleur dans l'église qui nous sert d'hôpital, on y entend aussi bien des éclats de rire... On me retire l'encre et la plume. Adieu, et j'espère même au revoir !...

« Si la volonté de Dieu était de m'appeler à lui, ma dernière pensée serait pour vous.

« PAUL DE PARCEVAUX. »

« Notre attaque a été magnifique ; de vieux militaires disent n'avoir jamais vu de plus belle charge ; or, c'étaient, pour la plupart, des soldats de quinze jours à six semaines... Le 19 août, j'entrais en caserne plein d'espoir ; le 19 septembre, notre bataillon de zouaves, ou plutôt le peu qui en restait, dut se rendre.

« Ma carrière militaire a été de courte durée et se termine d'une manière navrante Nos ennemis ont souffert plus que nous ne le pensions ; mais rien ne peut rendre notre douleur. Je t'écris comme me réveillant d'un affreux cauchemar... Prie pour moi !

« Louis de Muller. »

« Quelle journée ! quelle boucherie de héros français à quelques kilomètres de notre garnison de Rome, retenue l'arme au bras ! A côté de lui, Ferdinand de Chazotte a vu tomber, pour ne plus se relever, le brave Félix de Montravel. Une balle lui a traversé le crâne !

« X... »

« ..... Dieu me donne force et santé pour résister à toutes ces fatigues. Il est évident pour moi qu'il a voulu que je vienne à Ancône pour reprendre, à mon âge, une vie de privations, de labeurs et de sacrifices.

« Le motif qui m'y a conduit, vous le savez, c'est la foi seule, c'est-à-dire le sentiment qui domine tous les autres, qui m'a été inspiré sur les genoux de ma mère, qui sera, à ma dernière heure, ma consolation et mon espérance. Si, en écrivant ces lignes, je n'avais pas la crainte qu'elles ne vous parvinssent pas à temps pour calmer un peu vos inquiétudes, je n'essuierais pas en ce moment une larme qui roule dans mes yeux.

« Rassurez-vous, ma bonne et douce amie ; priez et continuez de faire prier pour moi. Je rends ici quelques services ; on dit que je suis aimé, que j'inspire la confiance et que je suis devenu presque populaire. Le fait est que je suis salué avec la même affection que par nos bons paysans de Chanzeaux, et que l'on m'appelle le père de la cité.

« Adieu, chère amie, conservez votre courage en songeant

que vous êtes en quelque sorte mon unique pensée. Aimons Dieu comme on doit l'aimer, c'est-à-dire pour lui seul.

« COMTE DE QUATREBARBES. »

«.... (1) J'entrai dans la chambre où se trouvait ma mère, mon chapelet à la main.

— Tu m'avais toujours promis un chapelet, me dit-elle, et tu ne m'en donnes point... Mais j'aime mieux attendre, parce que je voudrais un chapelet béni par le Souverain Pontife; quand tu seras prêtre, il te sera plus facile de m'en obtenir un.

— Mais non, ma mère, je vous promets de vous en donner un bientôt.

— Oui, mais je désirerais beaucoup avoir des reliques.

— Vous en aurez aussi.

— Mais comment feras tu donc?

— Ah! c'est mon secret.

— Est-ce que tu voudrais aller aux Missions-Étrangères?

« Elle avait connu un missionnaire qui possédait beaucoup de reliques.

— Mais non, c'est un chapelet béni par le Pape que je vous enverrai.

« Une pensée subite vint à son esprit :

— Est-ce que tu voudrais aller t'enrôler dans l'armée de Lamoricière?

— Et pourquoi pas? Vous m'avez tant de fois dit que votre plus grand bonheur serait d'être sœur de charité, pour aller panser les blessures des soldats du Saint-Père.

« Ma mère se tut un instant; quelques larmes coulèrent de ses yeux.

— Y as-tu réfléchi? me dit-elle; as-tu prié? as-tu consulté?

— Oui, ma mère, j'ai communiqué mon projet à mon directeur, à tous ces messieurs prêtres de l'île... Vous souvenez-vous qu'hier nous avons communié tous quatre à l'autel du Saint-Rosaire; c'était pour recommander à Dieu mon voyage.

---

(1) Extrait de la brochure « *Le volontaire Joseph-Louis Guérin, du corps des zouaves pontificaux*, par l'abbé Alard, chanoine de la cathédrale de Nantes. — A Nantes, chez Mazeau, libraire, vis-à-vis de l'évêché.

— Ah! que ne me l'as-tu dit? Moi aussi, je serais allée communier.

« Elle me dit une seconde fois :

— As-tu prié? as-tu réfléchi ?

— Oui, ma mère.

— Eh bien! pars, mon fils, si Dieu t'appelle!

« Elle ne pût s'empêcher de verser quelques larmes...

« Mon père arriva presque immédiatement et me dit :

— Qu'a donc ta mère ?

— Ce n'est rien, lui dis-je; ma mère ne sait pas résister à sa trop grande sensibilité; si vous voulez le savoir, venez, je vais vous le dire.

« Je l'emmenai dans ma chambre, je lui racontai l'entretien que je venais d'avoir avec ma mère, je lui découvris tout mon projet. Il se jeta dans mes bras en pleurant et me dit :

— Je ne serai pas plus lâche que ta mère : j'ai déjà perdu un fils; si Dieu me demande le second, le voici! (1). . . . . .

« Si vous voulez écrire en France, écrivez à mon curé. . . . dites-lui que je meurs pour la cause de la religion et du Pape, et que je quitte la vie doucement et avec joie. Qu'il console mes parents par l'espérance de me revoir, un jour, dans la véritable patrie. La terre est bien peu de chose quand on la compare au ciel. Qu'ils prient pour moi et qu'ils se consolent ainsi. Je les aime beaucoup, et je n'ai qu'un regret en mourant, c'est de ne pouvoir les serrer dans mes bras.

« JOSEPH GUÉRIN. »

ÉTAT DU BATAILLON FRANCO-BELGE (2).

D'Aigneaux, d'Albis de Gissac, Alliot, Alzon, Amfosso, d'Andelarre, d'Anselme de Puisaye, Anthoon, d'Arces, Arnauld, Aubert, Auselaëre.

Baëte, de Bange, Baron, de la Bassetière, Bastin, Alphége du Beaudiez, Ange du Beaudiez, de Beaumont, de Beausse, de Beccary, Béguin, Belon, Benoît, Bernier, Bertault de Moiron,

(1) Ne croit-on pas lire une page des *Lettres Vendéennes*, de M. le vicomte Walsh?

(2) Pour les officiers, voir le chapitre IX.

Bertrand, de Bessay, Bessens de Maurage, Philippe Bianchi *, X... Bianchi *, Biolley, Biron, Bogaërt, Boidin, Bonnefoy, Boonants, Bosch, Bouchet, Bouclet, Claude Bouquet des Chaux, Xavier Bouquet des Chaux, du Bourg, Bourse, Boux de Casson, Branders, Brandi *, Briot de La Crochais, Brown, Burms.

De Cadoudal, Capésius, de Caqueray, Caralp, Gérard Carcole, Louis Carcole, Carlomagne, Carré, Carrée, de Carrière, Nouveau de La Carte, Cattuyvels, de Cavailhès, de Chalus, de Champ-Robert, Alain de Charette, Charpentier, Chartmann, de Chateaubriand, de Chazotte, Chenneval, Chirol, de Clock, Collignon, Colombani *, de Cornulier, Corriol, Coryn, de Couessin, Crespin, Crève, de Crozé, Crulle, de Curial.

Daël, Dastot, Dauphin, Debosscher, Deckers, Degraur, Delanque, Delbecq, Delmoitiez, Depoorter, Deschamps, Deschep, per, Desmet, Dessy, Destops, Détienne, Devalck, Dewinter, Dhondt, Diérickx, Divert, Droumart, Dubois, Ducommun, Duplâtre, Duquesne.

Eggs, Eglenbocsh, Escrimieux, Eylettens.

Faway, Fenech, Bertrand de Ferron, Fernand de Ferron, Ferten, Flœberghs, Flyssens, Fontannaz, du Fort, Barghon de Fort-Rion, de Fortsner de Dambnoy, Thierry du Fougerais, Fourcault, du Fournel, François, Furey.

Gabillet, Gabrielli*, Gascon, Gaspard, Géners, Genrickx, Gérard, Ghyssens, Gicquel, Gillard, Gillon, Gilson, Le Gonidec de Traissan, de Gouttepagnon, Graff, Grangée, Greuze, de Guer, Guérin, Guibert, Guillemin, Guiot, Gyselinx, Gysels.

Hansen, Hegvaert, Heiremans. d'Héliand, Hendrickx, Henry, Heurtaux, d'Hoëst, Hoffelink, Holtun.

Immes, d'Iseran.

Janssens, Jaumoulle, Jolys, Joubert, Jouffroy, Julin, Julien.

Kempen, de Kermel, de Kermoal, de Kersabiec, de Kersaintgilly, Koully, Kuellwoff, Kuntoen.

Edmond Lacroix, Edouard Lacroix, Lagace, Laigneil, Lallemand, Lamara, de Lanascol, Lanckhaërt, Lapène, de Lastens, Lathes, Lathoy, de Lattes, Lebeschu de Champsavin, Le Camus, Leclerc, Leggeri*, Lemerle, Lemonnier, Lescrannoët, Lésy, Letellier, Liébin, Liénaux, de Limainghe, Linternanns, de Lippe, Loir, Lunaërts.

Macherat, Maestraeten, Mandolini (Sylvestre) *, X... Mandolini *, le Chanoine du Manoir, Marcel, Marcelli *, Margerie, John Martin, Jules Martin, Marius Martin, Massadore, Massart, Mathey, Matthyssens, de Mauduit, Mayart, de Melun, Ménard, Merle, Merli *, Meswiney, Michaud, Victor du Vigier de Mirabal, Moëns, Moës, de Monix, de Montaignac, de Montazet, de Montravel, Morlet, de Morzé, Mousty, Mulatier, de Muller, Myonnet.

Nagel, Nalbert, de La Barre de Nanteuil, Nazy, Nugon.

O'Byrne, O Connell, Orliac, Ozenne.

Padioleau, Peeters, Peissel, Joseph de Penvern, Pierre de Penvern, Perales, Perret, Gros de Perrodil, Pétrée, Philippe, Picou, Pieri *, Pierret, Pinsonneau, Plausoles, du Plessis de Grénédan, de la Poëze, de Poli, Poncin de Casaquy, Potez, Puliti *.

Quéret, Quinche, Quittelier.

Radix, Raschaërt, Rasquin, Ravy, Raynaud, du Reau, Régis *, Rémars, Renault, Restaux, Rigaux, Rocchi *, Roche, de Rohan-Chabot, Rohou, de Ronghe, Rossi *, Rouleau, Roux, Rouzioux

De Sabran-Pontevès, de Saint Gilles, de Saint-Maurice, de Saint-Sernin, de Saisy, de La Salmonière, Santelli *, de Sapineaud, Saucet, Schachenmann, Scheltz, Schinkel, Schumacker, Scudieri *, Segaux, Serre, Servet, Sierens, Sproelants, Sterk, Storms.

Talmann, Tassy, Teissier, Terrier, Thiboult, Thiriet, Thiriou, de Thiville, Thouault, Thoumelet, Timmermans, de Tombeur, Tresvaux du Fraval.

Vallet, Van den Dungen, Vandenbroeck, Vanderlinden, Vanderchereen, Vanderslagmolen, Van Crouten, Vanderwaeren, Vanderwalle, Van Garneren, Van Grootel, Vanheerde, Vanhove, Van Hulsen, Vannepatsel, de Veaux, Vercruysse, Verdecchia *, Verdier, Vereechen, Verhassel, Verheyen, Verhoven, Verinch, Veuilland, Vielemens, de La Vieuville, Vilain, de la Villebonnet, de La Villebrune, de Villèle, de Villelume, de Villiers de l'Isle-Adam, Viney, Vinck, Vital, Vité, Vittez, Vivier.

De Walls, Wells, Wenneberg, Wilinburghi *, de Wilde, de Witt, Wispelaëre, Wugts, de Wulf, Wyart.

XXII

Deux chansons. — Poésie franco-belge. — Le chant des diables du bon Dieu. — La grande complainte du bataillon, par un gars breton. — Un vers de Boileau.

Je ne puis résister au plaisir de placer sous les yeux de mes lecteurs deux échantillons de la poésie franco-belge. — Les auteurs m'ont chargé de réclamer pour eux toute l'indulgence possible. Je crois être de votre avis, en affirmant qu'ils en ont besoin.

LES DIABLES DU BON DIEU.

Air à faire.

I

L' Franco-Belge est un bon enfant
Qui s' moque un peu d' tout sur la terre,
Excepté de son commandant,
Du pape et de sa vieille mère.
Musique en tête, ventrebleu !
Voyez ce bataillon qui passe;
Admirez son pas et sa grâce...

C'est le bataillon, morbleu !
Des diables du bon Dieu !

« Ma chère mère,

« Les nouvelles que j'ai à vous donner ne sont pas bonnes, cependant ne vous inquiétez pas. Athanase a reçu deux blessures qui, heureusement, sont très légères. Pour moi, je n'ai rien du tout, et c'est bien une protection de Dieu et de la sainte Vierge, car il est étonnant que nous en soyons revenus. Je crois que nous recommencerons bientôt. Du reste, je suis prêt à mourir, de sorte que je ne crains pas; ainsi ne vous inquiétez pas trop.

« Nous sommés à Lorette; je prie Notre-Dame de nous protéger. Je crois que c'est à elle que nous devons d'être encore en vie.

« ALAIN DE CHARETTE. »

« ..... Notre petit bataillon, composé de 250 hommes, était admirable d'ardeur; nous étions tous prêts à faire notre devoir; mais, hélas! notre courage ne pouvait nous servir qu'à mourir et à vendre notre vie le plus chèrement possible. Notre bataillon s'élança avec la plus grande intrépidité, franchit sous une pluie de balles un ravin assez profond, et, en quelques instants, se rangea en ordre de bataille sur le côté opposé. Nous repoussâmes les tirailleurs ennemis qui, descendus de leur position, nous faisaient beaucoup de mal par un feu nourri, et, avec une nouvelle ardeur, nous enlevâmes à la baïonnette une position occupée par l'ennemi, sur laquelle devait se concentrer la lutte, et qui fut le tombeau de la plupart de nos frères d'armes. Depuis, que de fois n'avons-nous pas regretté la mort glorieuse qui nous était offerte! Outre les misères et les privations de tout genre, il nous faut maintenant endurer les injures....

« X..., zouave pontifical. »

« Depuis vingt et un jours, je n'ai eu pour lit que la terre. Malgré cela, je me porte bien et je suis plein de courage. Vive Pie IX!

« LODOÏS DE SAPINEAUD. »

« La fin commence! Il n'y a plus un soldat pontifical entre les Apennins et Rome. Lamoricière s'est jeté dans Ancône; mon

bataillon l'a suivi... La fatalité m'a séparé de mes camarades; ce sera pour moi un regret éternel. Ces pauvres jeunes gens! Combien aujourd'hui sont morts! J'ai regagné Rome avec un faible détachement de vingt-trois hommes, et dans une heure nous repartirons pour Velletri, sur les frontières de Naples.

» Les Piémontais ont inventé un nouveau droit des gens qui ne peut être de mise que dans la patrie de Gasbaroni ou de Fra Diavolo. Justice viendra un jour, j'espère, et vengeance pour nous!... La population ne bouge guère; les excitations seules des étrangers fomentent les insurrections. Enfin j'ai bon courage au milieu de mes immenses douleurs de la perte de tant d'amis bien-aimés dont je n'ai pu partager le sort.

« X..., zouave pontifical. »

« Nous fûmes obligés de traverser une rue de Pesaro, escortés par quatre hommes et un caporal piémontais, ou du moins en portant l'uniforme; car sur ces cinq galants hommes, il y avait un Anglais et un Allemand, un Hongrois, je crois. La canaille s'ameuta sur notre passage; on nous insulta de toutes les manières; on nous traitait de voleurs; on frappa même trois chasseurs romains, prisonniers comme nous, et dont l'un avait une légère blessure au bras. Le caporal piémontais riait à la vue de ces infamies et disait à ces bandits : « Frappez, c'est dur. » Un officier vint à passer. Je me plaignis à lui des mauvais traitements de notre escorte, supposant que, en Piémont comme en France, on a le respect de l'ennemi vaincu et désarmé; mais « honneur au courage malheureux! » n'a jamais pu se traduire en piémontais. L'officier haussa les épaules, nous regarda d'un air méprisant et dit : « Brigands, barbes de chiens, vous vous plaignez, quand on devrait vous fusiller! » Puis il continua son chemin en recevant une digne ovation de la canaille.

« Pour manger, on nous donna du vieux pain de munition et de la soupe dont n'aurait pas voulu mon pauvre chien Black. On nous enferma dans une salle humide et infecte. Nous y passâmes la nuit sur le carreau; car je ne parle pas d'une vingtaine de brins de paille disséminés çà et là comme pour nous narguer. Faute de mieux, je dus me coucher sur la pierre; j'étendis ma veste sur moi, et je m'endormis en pensant à vous. Le lende-

main matin, à mon réveil, je grelottais ; ma veste avait disparu ; on me l'avait volée pendant mon sommeil ; mais le sergent piémontais du poste me dit qu'il me procurerait une bonne capote moyennant cinq écus romains ; c'était tout ce qu'il me restait, et encore je les avais sauvés de leurs mains en les cachant je ne vous dirai pas où. Je dus en passer par là ; il m'apporta bientôt une capote sale et déguenillée, qui ne valait pas vingt baïoques, et j'eus de la vermine pour plus que mon argent. On nous dit que nous allons à Alexandrie ; cela me rapprochera toujours de la France et de vous, ma bonne mère. Je ne demande qu'une chose à Dieu : revoir le ciel du pays, et vous embrasser encore une fois ; puis je repartirai pour Rome ; car je ne crois pas avoir payé toute ma dette au Saint-Père. Dieu m'a fait la grâce de m'épargner à Castelfidardo, et comme j'ai juré de verser mon sang pour Pie IX, dont la cause est la nôtre, je saurai tenir mon serment.

« SERVET.
« Volontaire pontifical. »

« Le principal est d'avoir foi en sa cause, et nous l'avons. D'ailleurs, avec une cause comme la nôtre, je doute qu'on puisse être vaincu. Quand même on n'en reviendrait pas, on ne peut que se trouver heureux d'avoir une si noble cause à défendre.

« AUGUSTE DE GONTAUT-BIRON. »

« Ma blessure est grave ; mais aujourd'hui, me trouvant beaucoup mieux, je crois pouvoir en réchapper. Du reste, en allant au combat, je demandais à Dieu de faire mon devoir et de bien mourir. Depuis ma blessure, je ne crains pas plus la mort que le 18, je n'ai eu peur des balles. En Bretagne, j'aurai peu de chances de mourir dans d'aussi belles conditions pour gagner le ciel. Si l'on entend des cris de douleur dans l'église qui nous sert d'hôpital, on y entend aussi bien des éclats de rire... On me retire l'encre et la plume. Adieu, et j'espère même au revoir !...

« Si la volonté de Dieu était de m'appeler à lui, ma dernière pensée serait pour vous.

« PAUL DE PARCEVAUX. »

« Notre attaque a été magnifique ; de vieux militaires disent n'avoir jamais vu de plus belle charge ; or, c'étaient, pour la plupart, des soldats de quinze jours à six semaines... Le 19 août, j'entrais en caserne plein d'espoir ; le 19 septembre, notre bataillon de zouaves, ou plutôt le peu qui en restait, dut se rendre.

« Ma carrière militaire a été de courte durée et se termine d'une manière navrante Nos ennemis ont souffert plus que nous ne le pensions ; mais rien ne peut rendre notre douleur. Je t'écris comme me réveillant d'un affreux cauchemar... Prie pour moi !

« Louis de Muller. »

« Quelle journée ! quelle boucherie de héros français à quelques kilomètres de notre garnison de Rome, retenue l'arme au bras ! A côté de lui, Ferdinand de Chazotte a vu tomber, pour ne plus se relever, le brave Félix de Montravel. Une balle lui a traversé le crâne !

« X... »

« ..... Dieu me donne force et santé pour résister à toutes ces fatigues. Il est évident pour moi qu'il a voulu que je vienne à Ancône pour reprendre, à mon âge, une vie de privations, de labeurs et de sacrifices.

« Le motif qui m'y a conduit, vous le savez, c'est la foi seule, c'est-à-dire le sentiment qui domine tous les autres, qui m'a été inspiré sur les genoux de ma mère, qui sera, à ma dernière heure, ma consolation et mon espérance. Si, en écrivant ces lignes, je n'avais pas la crainte qu'elles ne vous parvinssent pas à temps pour calmer un peu vos inquiétudes, je n'essuierais pas en ce moment une larme qui roule dans mes yeux.

« Rassurez-vous, ma bonne et douce amie ; priez et continuez de faire prier pour moi. Je rends ici quelques services ; on dit que je suis aimé, que j'inspire la confiance et que je suis devenu presque populaire. Le fait est que je suis salué avec la même affection que par nos bons paysans de Chanzeaux, et que l'on m'appelle le père de la cité.

« Adieu, chère amie, conservez votre courage en songeant

que vous êtes en quelque sorte mon unique pensée. Aimons Dieu comme on doit l'aimer, c'est-à-dire pour lui seul.

« COMTE DE QUATREBARBES. »

«.... (1) J'entrai dans la chambre où se trouvait ma mère, mon chapelet à la main.

— Tu m'avais toujours promis un chapelet, me dit-elle, et tu ne m'en donnes point... Mais j'aime mieux attendre, parce que je voudrais un chapelet béni par le Souverain Pontife; quand tu seras prêtre, il te sera plus facile de m'en obtenir un.

— Mais non, ma mère, je vous promets de vous en donner un bientôt.

— Oui, mais je désirerais beaucoup avoir des reliques.

— Vous en aurez aussi.

— Mais comment feras tu donc ?

— Ah ! c'est mon secret.

— Est-ce que tu voudrais aller aux Missions-Étrangères ?

« Elle avait connu un missionnaire qui possédait beaucoup de reliques.

— Mais non, c'est un chapelet béni par le Pape que je vous enverrai.

« Une pensée subite vint à son esprit :

— Est-ce que tu voudrais aller t'enrôler dans l'armée de Lamoricière?

— Et pourquoi pas? Vous m'avez tant de fois dit que votre plus grand bonheur serait d'être sœur de charité, pour aller panser les blessures des soldats du Saint-Père.

« Ma mère se tut un instant ; quelques larmes coulèrent de ses yeux.

— Y as-tu réfléchi? me dit-elle ; as-tu prié? as-tu consulté?

— Oui, ma mère, j'ai communiqué mon projet à mon directeur, à tous ces messieurs prêtres de l'île... Vous souvenez-vous qu'hier nous avons communié tous quatre à l'autel du Saint-Rosaire ; c'était pour recommander à Dieu mon voyage.

---

(1) Extrait de la brochure « *Le volontaire Joseph-Louis Guérin, du corps des zouaves pontificaux*, par l'abbé Alard, chanoine de la cathédrale de Nantes. — A Nantes, chez Mazeau, libraire, vis-à-vis de l'évêché.

— Ah! que ne me l'as-tu dit? Moi aussi, je serais allée communier.

« Elle me dit une seconde fois :

— As-tu prié? as-tu réfléchi ?

— Oui, ma mère.

— Eh bien! pars, mon fils, si Dieu t'appelle !

« Elle ne pût s'empêcher de verser quelques larmes...

« Mon père arriva presque immédiatement et me dit :

— Qu'a donc ta mère ?

— Ce n'est rien, lui dis-je; ma mère ne sait pas résister à sa trop grande sensibilité; si vous voulez le savoir, venez, je vais vous le dire.

« Je l'emmenai dans ma chambre, je lui racontai l'entretien que je venais d'avoir avec ma mère, je lui découvris tout mon projet. Il se jeta dans mes bras en pleurant et me dit :

— Je ne serai pas plus lâche que ta mère : j'ai déjà perdu un fils; si Dieu me demande le second, le voici ! (1). . . . . .

« Si vous voulez écrire en France, écrivez à mon curé. . . . dites-lui que je meurs pour la cause de la religion et du Pape, et que je quitte la vie doucement et avec joie. Qu'il console mes parents par l'espérance de me revoir, un jour, dans la véritable patrie. La terre est bien peu de chose quand on la compare au ciel. Qu'ils prient pour moi et qu'ils se consolent ainsi. Je les aime beaucoup, et je n'ai qu'un regret en mourant, c'est de ne pouvoir les serrer dans mes bras.

« JOSEPH GUÉRIN. »

ÉTAT DU BATAILLON FRANCO-BELGE (2).

D'Aigneaux, d'Albis de Gissac, Alliot, Alzon, Amfosso, d'Andelarre, d'Anselme de Puisaye, Anthoon, d'Arces, Arnauld, Aubert, Auselaëre.

Baëte, de Bange, Baron, de la Bassetière, Bastin, Alphége du Beaudiez, Ange du Beaudiez, de Beaumont, de Beausse, de Beccary, Béguin, Belon, Benoît, Bernier, Bertault de Moiron,

(1) Ne croit-on pas lire une page des *Lettres Vendéennes*, de M. le vicomte Walsh?

(2) Pour les officiers, voir le chapitre IX.

Bertrand, de Bessay, Bessens de Maurage, Philippe Bianchi *, X... Bianchi *, Biolley, Biron, Bogaërt, Boidin, Bonnefoy, Boonants, Bosch, Bouchet, Bouclet, Claude Bouquet des Chaux, Xavier Bouquet des Chaux, du Bourg, Bourse, Boux de Casson, Branders, Brandi *, Briot de La Crochais, Brown, Burms.

De Cadoudal, Capésius, de Caqueray, Caralp, Gérard Carcole, Louis Carcole, Carlomagne, Carré, Carrée, de Carrière, Nouveau de La Carte, Cattuyvels, de Cavailhès, de Chalus, de Champ-Robert, Alain de Charette, Charpentier, Chartmann, de Chateaubriand, de Chazotte, Chenneval, Chirol, de Clock, Collignon, Colombani *, de Cornulier, Corriol, Coryn, de Couessin, Crespin, Crève, de Crozé, Crulle, de Curial.

Daël, Dastot, Dauphin, Debosscher, Deckers, Degraur, Delanque, Delbecq, Delmoitiez, Depoorter, Deschamps, Deschep, per, Desmet, Dessy, Destops, Détienne, Devalck, Dewinter, Dhondt, Diérickx, Divert, Droumart, Dubois, Ducommun, Duplâtre, Duquesne.

Eggs, Eglenbocsh, Escrimieux, Eylettens.

Faway, Fenech, Bertrand de Ferron, Fernand de Ferron, Ferten, Flœberghs, Flyssens, Fontannaz, du Fort, Barghon de Fort-Rion, de Fortsner de Dambnoy, Thierry du Fougerais, Fourcault, du Fournel, François, Furey.

Gabillet, Gabrielli*, Gascon, Gaspard, Géners, Genrickx, Gérard, Ghyssens, Gicquel, Gillard, Gillon, Gilson, Le Gonidec de Traissan, de Gouttepagnon, Graff, Grangée, Greuze, de Guer, Guérin, Guibert, Guillemin, Guiot, Gyselinx, Gysels.

Hansen, Hegvaert, Heiremans. d'Héliand, Hendrickx, Henry, Heurtaux, d'Hoëst, Hoffelink, Holtun.

Immes, d'Iseran.

Janssens, Jaumoulle, Jolys, Joubert, Jouffroy, Julin, Julien.

Kempen, de Kermel, de Kermoal, de Kersabiec, de Kersaintgilly, Koully, Kuellwoff, Kuntoen.

Edmond Lacroix, Edouard Lacroix, Lagace, Laigneil, Lallemand, Lamara, de Lanascol, Lanckhaërt, Lapène, de Lastens, Lathes, Lathoy, de Lattes, Lebeschu de Champsavin, Le Camus, Leclerc, Leggeri*, Lemerle, Lemonnier, Lescrannoët, Lésy, Letellier, Liébin, Liénaux, de Limainghe, Linternanns, de Lippe, Loir, Lunaërts.

Macherat, Maestraeten, Mandolini (Sylvestre) *, X... Mandolini *, le Chanoine du Manoir, Marcel, Marcelli *, Margerie, John Martin, Jules Martin, Marius Martin, Massadore, Massart, Mathey, Matthyssens, de Mauduit, Mayart, de Melun, Ménard, Merle, Merli *, Meswiney, Michaud, Victor du Vigier de Mirabal, Moëns, Moës, de Monix, de Montaignac, de Montazet, de Montravel, Morlet, de Morzé, Mousty, Mulatier, de Muller, Myonnet.

Nagel, Nalbert, de La Barre de Nanteuil, Nazy, Nugon.

O'Byrne, O Connell, Orliac, Ozenne.

Padioleau, Peeters, Peissel, Joseph de Penvern, Pierre de Penvern, Perales, Perret, Gros de Perrodil, Pétrée, Philippe, Picou, Pieri *, Pierret, Pinsonneau, Plausoles, du Plessis de Grénédan, de la Poëze, de Poli, Poncin de Casaquy, Potez, Puliti *.

Quéret, Quinche, Quittelier.

Radix, Raschaërt, Rasquin, Ravy, Raynaud, du Reau, Régis *, Rémars, Renault, Restaux, Rigaux, Rocchi *, Roche, de Rohan-Chabot, Rohou, de Ronghe, Rossi *, Rouleau, Roux, Rouzioux

De Sabran-Pontevès, de Saint Gilles, de Saint-Maurice, de Saint-Sernin, de Saisy, de La Salmonière, Santelli *, de Sapineaud, Saucet, Schachenmann, Scheltz, Schinkel, Schumacker, Scudieri *, Segaux, Serre, Servet, Sierens, Sproelants, Sterk, Storms.

Talmann, Tassy, Teissier, Terrier, Thiboult, Thirlet, Thiriou, de Thiville, Thouault, Thoumelet, Timmermans, de Tombeur, Tresvaux du Fraval.

Vallet, Van den Dungen, Vandenbroeck, Vanderlinden, Vanderchereen, Vanderslagmolen, Van Crouten, Vanderwaeren, Vanderwalle, Van Garneren, Van Grootel, Vanheerde, Vanhove, Van Hulsen, Vannepatsel, de Veaux, Vercruysse, Verdecchia *, Verdier, Vereechen, Verhassel, Verheyen, Verhoven, Verinch, Veuilland, Vielemens, de La Vieuville, Vilain, de la Villebonnet, de La Villebrune, de Villèle, de Villelume, de Villiers de l'Isle-Adam, Viney, Vinck, Vital, Vité, Vittez, Vivier.

De Walls, Wells, Wenneberg, Wilinburghi *, de Wilde, de Witt, Wispelaëre, Wugts, de Wulf, Wyart.

XXII

Deux chansons. — Poésie franco-belge. — Le chant des diables du bon Dieu. — La grande complainte du bataillon, par un gars breton. — Un vers de Boileau.

Je ne puis résister au plaisir de placer sous les yeux de mes lecteurs deux échantillons de la poésie franco-belge.— Les auteurs m'ont chargé de réclamer pour eux toute l'indulgence possible. Je crois être de votre avis, en affirmant qu'ils en ont besoin.

LES DIABLES DU BON DIEU.

Air à faire.

I

L' Franco-Belge est un bon enfant
Qui s' moque un peu d' tout sur la terre,
Excepté de son commandant,
Du pape et de sa vieille mère.
Musique en tête, ventrebleu !
Voyez ce bataillon qui passe ;
Admirez son pas et sa grâce...

C'est le bataillon, morbleu !
Des diables du bon Dieu !

« Ma chère mère,

« Les nouvelles que j'ai à vous donner ne sont pas bonnes, cependant ne vous inquiétez pas. Athanase a reçu deux blessures qui, heureusement, sont très légères. Pour moi, je n'ai rien du tout, et c'est bien une protection de Dieu et de la sainte Vierge, car il est étonnant que nous en soyons revenus. Je crois que nous recommencerons bientôt. Du reste, je suis prêt à mourir, de sorte que je ne crains pas; ainsi ne vous inquiétez pas trop.

« Nous sommés à Lorette; je prie Notre-Dame de nous protéger. Je crois que c'est à elle que nous devons d'être encore en vie.

« ALAIN DE CHARETTE. »

« ..... Notre petit bataillon, composé de 250 hommes, était admirable d'ardeur; nous étions tous prêts à faire notre devoir; mais, hélas! notre courage ne pouvait nous servir qu'à mourir et à vendre notre vie le plus chèrement possible. Notre bataillon s'élança avec la plus grande intrépidité, franchit sous une pluie de balles un ravin assez profond, et, en quelques instants, se rangea en ordre de bataille sur le côté opposé. Nous repoussâmes les tirailleurs ennemis qui, descendus de leur position, nous faisaient beaucoup de mal par un feu nourri, et, avec une nouvelle ardeur, nous enlevâmes à la baïonnette une position occupée par l'ennemi, sur laquelle devait se concentrer la lutte, et qui fut le tombeau de la plupart de nos frères d'armes. Depuis, que de fois n'avons-nous pas regretté la mort glorieuse qui nous était offerte! Outre les misères et les privations de tout genre, il nous faut maintenant endurer les injures....

« X..., zouave pontifical. »

« Depuis vingt et un jours, je n'ai eu pour lit que la terre. Malgré cela, je me porte bien et je suis plein de courage. Vive Pie IX!

« LODOÏS DE SAPINEAUD. »

« La fin commence! Il n'y a plus un soldat pontifical entre les Apennins et Rome. Lamoricière s'est jeté dans Ancône; mon

bataillon l'a suivi... La fatalité m'a séparé de mes camarades; ce sera pour moi un regret éternel. Ces pauvres jeunes gens! Combien aujourd'hui sont morts! J'ai regagné Rome avec un faible détachement de vingt-trois hommes, et dans une heure nous repartirons pour Velletri, sur les frontières de Naples.

» Les Piémontais ont inventé un nouveau droit des gens qui ne peut être de mise que dans la patrie de Gasbaroni ou de Fra Diavolo. Justice viendra un jour, j'espère, et vengeance pour nous!... La population ne bouge guère; les excitations seules des étrangers fomentent les insurrections. Enfin j'ai bon courage au milieu de mes immenses douleurs de la perte de tant d'amis bien-aimés dont je n'ai pu partager le sort.

« X..., zouave pontifical. »

« Nous fûmes obligés de traverser une rue de Pesaro, escortés par quatre hommes et un caporal piémontais, ou du moins en portant l'uniforme; car sur ces cinq galants hommes, il y avait un Anglais et un Allemand, un Hongrois, je crois. La canaille s'ameuta sur notre passage; on nous insulta de toutes les manières; on nous traitait de voleurs; on frappa même trois chasseurs romains, prisonniers comme nous, et dont l'un avait une légère blessure au bras. Le caporal piémontais riait à la vue de ces infamies et disait à ces bandits : « Frappez, c'est dur. » Un officier vint à passer. Je me plaignis à lui des mauvais traitements de notre escorte, supposant que, en Piémont comme en France, on a le respect de l'ennemi vaincu et désarmé; mais « honneur au courage malheureux! » n'a jamais pu se traduire en piémontais. L'officier haussa les épaules, nous regarda d'un air méprisant et dit : « Brigands, barbes de chiens, vous vous plaignez, quand on devrait vous fusiller! » Puis il continua son chemin en recevant une digne ovation de la canaille.

« Pour manger, on nous donna du vieux pain de munition et de la soupe dont n'aurait pas voulu mon pauvre chien Black. On nous enferma dans une salle humide et infecte. Nous y passâmes la nuit sur le carreau; car je ne parle pas d'une vingtaine de brins de paille disséminés çà et là comme pour nous narguer. Faute de mieux, je dus me coucher sur la pierre; j'étendis ma veste sur moi, et je m'endormis en pensant à vous. Le lende-

main matin, à mon réveil, je grelottais ; ma veste avait disparu ; on me l'avait volée pendant mon sommeil ; mais le sergent piémontais du poste me dit qu'il me procurerait une bonne capote moyennant cinq écus romains ; c'était tout ce qu'il me restait, et encore je les avais sauvés de leurs mains en les cachant je ne vous dirai pas où. Je dus en passer par là ; il m'apporta bientôt une capote sale et déguenillée, qui ne valait pas vingt baïoques, et j'eus de la vermine pour plus que mon argent. On nous dit que nous allons à Alexandrie ; cela me rapprochera toujours de la France et de vous, ma bonne mère. Je ne demande qu'une chose à Dieu : revoir le ciel du pays, et vous embrasser encore une fois ; puis je repartirai pour Rome ; car je ne crois pas avoir payé toute ma dette au Saint-Père. Dieu m'a fait la grâce de m'épargner à Castelfidardo, et comme j'ai juré de verser mon sang pour Pie IX, dont la cause est la nôtre, je saurai tenir mon serment.

« SERVET.
« Volontaire pontifical. »

« Le principal est d'avoir foi en sa cause, et nous l'avons. D'ailleurs, avec une cause comme la nôtre, je doute qu'on puisse être vaincu. Quand même on n'en reviendrait pas, on ne peut que se trouver heureux d'avoir une si noble cause à défendre.

« AUGUSTE DE GONTAUT-BIRON. »

« Ma blessure est grave ; mais aujourd'hui, me trouvant beaucoup mieux, je crois pouvoir en réchapper. Du reste, en allant au combat, je demandais à Dieu de faire mon devoir et de bien mourir. Depuis ma blessure, je ne crains pas plus la mort que le 18, je n'ai eu peur des balles. En Bretagne, j'aurai peu de chances de mourir dans d'aussi belles conditions pour gagner le ciel. Si l'on entend des cris de douleur dans l'église qui nous sert d'hôpital, on y entend aussi bien des éclats de rire... On me retire l'encre et la plume. Adieu, et j'espère même au revoir !...

« Si la volonté de Dieu était de m'appeler à lui, ma dernière pensée serait pour vous.

« PAUL DE PARCEVAUX. »

« Notre attaque a été magnifique ; de vieux militaires disent n'avoir jamais vu de plus belle charge ; or, c'étaient, pour la plupart, des soldats de quinze jours à six semaines... Le 19 août, j'entrais en caserne plein d'espoir ; le 19 septembre, notre bataillon de zouaves, ou plutôt le peu qui en restait, dut se rendre.

« Ma carrière militaire a été de courte durée et se termine d'une manière navrante Nos ennemis ont souffert plus que nous ne le pensions ; mais rien ne peut rendre notre douleur. Je t'écris comme me réveillant d'un affreux cauchemar... Prie pour moi !

« LOUIS DE MULLER. »

« Quelle journée ! quelle boucherie de héros français à quelques kilomètres de notre garnison de Rome, retenue l'arme au bras ! A côté de lui, Ferdinand de Chazotte a vu tomber, pour ne plus se relever, le brave Félix de Montravel. Une balle lui a traversé le crâne !

« X... »

« ..... Dieu me donne force et santé pour résister à toutes ces fatigues. Il est évident pour moi qu'il a voulu que je vienne à Ancône pour reprendre, à mon âge, une vie de privations, de labeurs et de sacrifices.

« Le motif qui m'y a conduit, vous le savez, c'est la foi seule, c'est-à-dire le sentiment qui domine tous les autres, qui m'a été inspiré sur les genoux de ma mère, qui sera, à ma dernière heure, ma consolation et mon espérance. Si, en écrivant ces lignes, je n'avais pas la crainte qu'elles ne vous parvinssent pas à temps pour calmer un peu vos inquiétudes, je n'essuierais pas en ce moment une larme qui roule dans mes yeux.

« Rassurez-vous, ma bonne et douce amie ; priez et continuez de faire prier pour moi. Je rends ici quelques services ; on dit que je suis aimé, que j'inspire la confiance et que je suis devenu presque populaire. Le fait est que je suis salué avec la même affection que par nos bons paysans de Chanzeaux, et que l'on m'appelle le père de la cité.

« Adieu, chère amie, conservez votre courage en songeant

que vous êtes en quelque sorte mon unique pensée. Aimons Dieu comme on doit l'aimer, c'est-à-dire pour lui seul.

« COMTE DE QUATREBARBES. »

«.... (1) J'entrai dans la chambre où se trouvait ma mère, mon chapelet à la main.

— Tu m'avais toujours promis un chapelet, me dit-elle, et tu ne m'en donnes point... Mais j'aime mieux attendre, parce que je voudrais un chapelet béni par le Souverain Pontife; quand tu seras prêtre, il te sera plus facile de m'en obtenir un.

— Mais non, ma mère, je vous promets de vous en donner un bientôt.

— Oui, mais je désirerais beaucoup avoir des reliques.

— Vous en aurez aussi.

— Mais comment feras tu donc?

— Ah! c'est mon secret.

— Est-ce que tu voudrais aller aux Missions-Étrangères?

« Elle avait connu un missionnaire qui possédait beaucoup de reliques.

— Mais non, c'est un chapelet béni par le Pape que je vous enverrai.

« Une pensée subite vint à son esprit :

— Est-ce que tu voudrais aller t'enrôler dans l'armée de Lamoricière?

— Et pourquoi pas? Vous m'avez tant de fois dit que votre plus grand bonheur serait d'être sœur de charité, pour aller panser les blessures des soldats du Saint-Père.

« Ma mère se tut un instant; quelques larmes coulèrent de ses yeux.

— Y as-tu réfléchi? me dit-elle; as-tu prié? as-tu consulté?

— Oui, ma mère, j'ai communiqué mon projet à mon directeur, à tous ces messieurs prêtres de l'île... Vous souvenez-vous qu'hier nous avons communié tous quatre à l'autel du Saint-Rosaire; c'était pour recommander à Dieu mon voyage.

---

(1) Extrait de la brochure « *Le volontaire Joseph-Louis Guérin, du corps des zouaves pontificaux*, par l'abbé Alard, chanoine de la cathédrale de Nantes. — A Nantes, chez Mazeau, libraire, vis-à-vis de l'évêché.

— Ah! que ne me l'as-tu dit? Moi aussi, je serais allée communier.

« Elle me dit une seconde fois :

— As-tu prié? as-tu réfléchi ?

— Oui, ma mère.

— Eh bien! pars, mon fils, si Dieu t'appelle!

« Elle ne pût s'empêcher de verser quelques larmes...

« Mon père arriva presque immédiatement et me dit :

— Qu'a donc ta mère ?

— Ce n'est rien, lui dis-je; ma mère ne sait pas résister à sa trop grande sensibilité; si vous voulez le savoir, venez, je vais vous le dire.

« Je l'emmenai dans ma chambre, je lui racontai l'entretien que je venais d'avoir avec ma mère, je lui découvris tout mon projet. Il se jeta dans mes bras en pleurant et me dit :

— Je ne serai pas plus lâche que ta mère : j'ai déjà perdu un fils; si Dieu me demande le second, le voici! (1). . . . . .

« Si vous voulez écrire en France, écrivez à mon curé. . . . dites-lui que je meurs pour la cause de la religion et du Pape, et que je quitte la vie doucement et avec joie. Qu'il console mes parents par l'espérance de me revoir, un jour, dans la véritable patrie. La terre est bien peu de chose quand on la compare au ciel. Qu'ils prient pour moi et qu'ils se consolent ainsi. Je les aime beaucoup, et je n'ai qu'un regret en mourant, c'est de ne pouvoir les serrer dans mes bras.

« JOSEPH GUÉRIN. »

ÉTAT DU BATAILLON FRANCO-BELGE (2).

D'Aigneaux, d'Albis de Gissac, Alliot, Alzon, Amfosso, d'Andelarre, d'Anselme de Puisaye, Anthoon, d'Arces, Arnauld, Aubert, Auselaëre.

Baëte, de Bange, Baron, de la Bassetière, Bastin, Alphége du Beaudiez, Ange du Beaudiez, de Beaumont, de Beausse, de Beccary, Béguin, Belon, Benoît, Bernier, Bertault de Moiron,

(1) Ne croit-on pas lire une page des *Lettres Vendéennes*, de M. le vicomte Walsh?

(2) Pour les officiers, voir le chapitre IX.

Bertrand, de Bessay, Bessens de Maurage, Philippe Bianchi *, X... Bianchi *, Biolley, Biron, Bogaërt, Boidin, Bonnefoy, Boonants, Bosch, Bouchet, Bouclet, Claude Bouquet des Chaux, Xavier Bouquet des Chaux, du Bourg, Bourse, Boux de Casson, Branders, Brandi *, Briot de La Crochais, Brown, Burms.

De Cadoudal, Capésius, de Caqueray, Caralp, Gérard Carcolc, Louis Carcole, Carlomagne, Carré, Carrée, de Carrière, Nouveau de La Carte, Cattuyvels, de Cavailhès, de Chalus, de Champ-Robert, Alain de Charette, Charpentier, Chartmann, de Chateaubriand, de Chazotte, Chenneval, Chirol, de Clock, Collignon, Colombani *, de Cornulier, Corriol, Coryn, de Couessin, Crespin, Crève, de Crozé, Crulle, de Curial.

Daël, Dastot, Dauphin, Debosscher, Deckers, Degraur, Delanque, Delbecq, Delmoitiez, Depoorter, Deschamps, Deschep, per, Desmet, Dessy, Destops, Détienne, Devalck, Dewinter, Dhondt, Diérickx, Divert, Droumart, Dubois, Ducommun, Duplâtre, Duquesne.

Eggs, Eglenbocsh, Escrimieux, Eylettens.

Faway, Fenech, Bertrand de Ferron, Fernand de Ferron, Ferten, Flœberghs, Flyssens, Fontannaz, du Fort, Barghon de Fort-Rion, de Fortsner de Dambnoy, Thierry du Fougerais, Fourcault, du Fournel, François, Furey.

Gabillet, Gabrielli*, Gascon, Gaspard, Géners, Genrickx, Gérard, Ghyssens, Gicquel, Gillard, Gillon, Gilson, Le Gonidec de Traissan, de Gouttepagnon, Graff, Grangée, Greuze, de Guer, Guérin, Guibert, Guillemin, Guiot, Gyselinx, Gysels.

Hansen, Hegvaert, Heiremans. d'Héliand, Hendrickx, Henry, Heurtaux, d'Hoëst, Hoffelink, Holtun.

Immes, d'Iseran.

Janssens, Jaumoulle, Jolys, Joubert, Jouffroy, Julin, Julien.

Kempen, de Kermel, de Kermoal, de Kersabiec, de Kersaintgilly, Koully, Kuellwoff, Kuntoen.

Edmond Lacroix, Edouard Lacroix, Lagace, Laigneil, Lallemand, Lamara, de Lanascol, Lanckhaërt, Lapène, de Lasteus, Lathes, Lathoy, de Lattes, Lebeschu de Champsavin, Le Camus, Leclerc, Leggeri*, Lemerle, Lemonnier, Lescrannoët, Lésy, Letellier, Liébin, Liénaux, de Limainghe, Linternanns, de Lippe, Loir, Lunaërts.

Macherat, Maestraeten, Mandolini (Sylvestre) *, X... Mandolini *, le Chanoine du Manoir, Marcel, Marcelli *, Margerie, John Martin, Jules Martin, Marius Martin, Massadore, Massart, Mathey, Matthyssens, de Mauduit, Mayart, de Melun, Ménard, Merle, Merli *, Meswiney, Michaud, Victor du Vigier de Mirabal, Moëns, Moës, de Monix, de Montaignac, de Montazet, de Montravel, Morlet, de Morzé, Mousty, Mulatier, de Muller, Myonnet.

Nagel, Nalbert, de La Barre de Nanteuil, Nazy, Nugon.

O'Byrne, O Connell, Orliac, Ozenne.

Padioleau, Peeters, Peissel, Joseph de Penvern, Pierre de Penvern, Perales, Perret, Gros de Perrodil, Pétrée, Philippe, Picou, Pieri *, Pierret, Pinsonneau, Plausoles, du Plessis de Grénédan, de la Poëze, de Poli, Poncin de Casaquy, Potez, Puliti *.

Quéret, Quinche, Quittelier.

Radix, Raschaërt, Rasquin, Ravy, Raynaud, du Reau, Régis *, Rémars, Renault, Restaux, Rigaux, Rocchi *, Roche, de Rohan-Chabot, Rohou, de Ronghe, Rossi *, Rouleau, Roux, Rouzioux

De Sabran-Pontevès, de Saint Gilles, de Saint-Maurice, de Saint-Sernin, de Saisy, de La Salmonière, Santelli *, de Sapineaud, Saucet, Schachenmann, Scheltz, Schinkel, Schumacker, Scudieri *, Segaux, Serre, Servet, Sierens, Sproelants, Sterk, Storms.

Talmann, Tassy, Teissier, Terrier, Thiboult, Thirlet, Thiriou, de Thiville, Thouault, Thoumelet, Timmermans, de Tombeur, Tresvaux du Fraval.

Vallet, Van den Dungen, Vandenbroeck, Vanderlinden, Vandercheren, Vanderslagmolen, Van Crouten, Vanderwaeren, Vanderwalle, Van Garneren, Van Grootel, Vanheerde, Vanhove, Van Hulsen, Vannepatsel, de Veaux, Vercruysse, Verdecchia *, Verdier, Vereechen, Verhassel, Verheyen, Verhoven, Verinch, Veuilland, Vielemens, de La Vieuville, Vilain, de la Villebonnet, de La Villebrune, de Villèle, de Villelume, de Villiers de l'Isle-Adam, Viney, Vinck, Vital, Vité, Vittez, Vivier.

De Walls, Wells, Wenneberg, Wilinburghi *, de Wilde, de Witt, Wispelaëre, Wugts, de Wulf, Wyart.

XXII

Deux chansons. — Poésie franco-belge. — Le chant des diables du bon Dieu. — La grande complainte du bataillon, par un gars breton. — Un vers de Boileau.

Je ne puis résister au plaisir de placer sous les yeux de mes lecteurs deux échantillons de la poésie franco-belge. — Les auteurs m'ont chargé de réclamer pour eux toute l'indulgence possible. Je crois être de votre avis, en affirmant qu'ils en ont besoin.

LES DIABLES DU BON DIEU.

Air à faire.

I

L' Franco-Belge est un bon enfant
Qui s' moque un peu d' tout sur la terre,
Excepté de son commandant,
Du pape et de sa vieille mère.
Musique en tête, ventrebleu !
Voyez ce bataillon qui passe ;
Admirez son pas et sa grâce...

C'est le bataillon, morbleu !
Des diables du bon Dieu !

II

Le Franco-Belge a de l'argent
Comme un prince du Saint-Empire ;
Il n'en est pas plus fier pourtant ;
Il sait dépenser comme rire.
Au café Novo, ventrebleu !
Est-ce un prince qui fait bombance ?
On boit à la santé d' la France !...

C'est le bataillon, morbleu !
Des diables du bon Dieu.

III

Le Franco-Belge est bon chrétien,
C'est un fait acquis à l'histoire ;
Dans Rome ce n'est pas pour rien
Qu'on célébrera sa mémoire.
A tous les pauvres, ventrebleu !
Qui fait part de son opulence ?
Qui tend sa bourse à l'indigence ?

C'est le bataillon, morbleu !
Des diables du bon Dieu.

IV

Le Franco-Belge est glorieux
D'être le frère des vieux zouaves ;
Il est presque vêtu comme eux ;
En tout il imite ces braves.
Comme il marche au feu, ventrebleu !
Le pied léger, haute la tête !
Bon ! il charge à la baïonnette.

C'est le bataillon, morbleu !
Des diables du bon Dieu.

V

Le Franco-Belge aux Piémontais
Irà demander sa revanche;
C' n'est pas pour rien qu'on est Français!
La Sardaign' ne sera pas blanche....
Qui saura rendre, ventrebleu,
Un jour, à notre très Saint-Père
Tout ce qu'il possède sur terre?

C'est le bataillon, morbleu!
Des diables du bon Dieu.

LA GRANDE COMPLAINTE.

Air de toutes les complaintes.

I

Au fin fond de ma Bretagne
J'étais à planter mes choux,
Quand je reçois tout à coup
L'Journal des Vill's et Campagnes,
Où je trouve nonobstant
Un récit bien surprenant.

II

Paraîtrait donc que les Sardes,
Trouvant leur pays malsain,
Veulent prendre à leur voisin
Le Pape, que Dieu le garde!
Ses États et ses sujets,
Ce qui ne se fait jamais.

III

Moi qui n' possède sur terre
Qu'un p'tit champ et des lapins,
J'y tiens comme à mes deux mains,
Et j' me suis dit sans mystère:
Si les Sardes, sapristi,
Venaient tout me prendre aussi?...

IV

C' qu'est à moi, c'est pas aux autres;
C' qu'est au Pape, c'est à lui;
Faut-il lui prendr' son pays
Parc' qu'il descend des apôtres?
Faudrait rentrer néanmoins
Les Sardes dedans leur coin.

V

V'là que j' rencontre un brave homme,
Gros Yvon, l' fils à Tètu;
J' lui dis: Yvon, où vas-tu?
Il m' répond: Je vas à Rome.
Eh bien! Yvon, embrass'-moi,
J'y vas aller avec toi.

VI

Je vends mon champ dans la s'maine,
Ma cabane et mes lapins,
Et j' faisons un grand festin
D'une salad' de romaine
Que j' mangeons à la santé
Du pays q' j'allons visiter.

VII

Nous v'là z-arrivés dans Rome;
Il nous restait quatre francs;
Mais nous allons nonobstant
Boire un verre de rogomme
Et manger au cabaret
Du jambon et deux œufs frais.

VIII

Puis je me dis: Tout de même
C 'est pas tout ça, faudrait voir
A-fair' tout d' bon son devoir;
Nous v'là z-au moment suprême;
Gros Yvon, tiens, tope là,
Nous allons être soldats.

IX

Néanmoins, avant tout' chose
Faisons le tout pour le mieux;
Je vas écrire pour deux;
Tu sais, mon gars', comm' je cause;
J' vas écrire au Vatican
Que nous voilà nonobstant.

X

Alors je prends une plume,
Du papier comm' pour un Roi,
Et je me dis à part moi:
T'es sur l' chemin d' la fortune.
Dame! dans trente-neuf ans
Tu s'ras peut-être adjudant.

XI

Fin des fins, voici ma lettre :
Nous sommes deux gars bretons,
Moi, Pierre, et lui, Gros Yvon,
Qu'avons chaussé nos grand'guêtres
Pour venir dans ce pays
Combattre vos ennemis.

XII

Yvon, qu'est fin comm' vipère,
Me dit d'ajouter au bas :
Nous avons été soldats
Dans la personne d' nos pères
Qui s' battirent pour la R'ligion
Au temps d' la Révolution.

XIII

Je mets la lettre à la poste,
Et puis nous allons gaîment
Nous engager nonobstant
Et demander notre poste :
En zouaves on nous vêtit,
On nous envoie à Terni.

XIV

Au camp, couché sous la tente,
J'ai pour camarad' de nuit
Un seigneur de mon pays ;
Je l'appelle monsieur l' comte.
V'là qu'il me répond : Bêta !
Je ne suis plus que soldat.

XV

C'est bien agréabl' tout d' même
De se trouver compagnon
D'un tas d' barons sans façons
Que l'on tutoie et qu'on aime,
Parc' que les gens qu'est pas fiers,
Çà vous devient toujours cher.

XVI

L' matin, on fait l'exercice;
Gros Yvon rien n'y comprend;
On le flanque poliment
A la salle de police
Pour penser en liberté
A la charge à volonté.

XVII

Un beau jour, v'là qu'on décampe;
Tout le monde fich' le camp;
Aux Piémontais nonobstant
On va flanquer une trempe;
On passe par Spoleto,
On arrive à Loreto.

XVIII

Ils étaient sur un' montagne
Près de Castelfidardo;
Ça me rappelle aussitôt
Les côtes de ma Bretagne,
Et je me dis comme ça:
Dieu sait si tu les r'verras!

XIX

Nous v'là donc à la bataille ;
C'était tout un tremblement;
Gros Yvon tombe mourant
D'une volée de mitraille;
Et moi je lui dis : Adieu !
Nous nous r'verrons chez l' bon Dieu.

XX

Au nez me mont' la moutarde :
Je veux venger mon pays;
Je tombe à bras raccourcis
Sur les dos de douze Sardes ;
Je les cogne à la façon
De tous les vieux gars bretons.

XXI

J'en fais une marmelade
Que ça ne sentait pas bon ;
Mais j'ai vengé Gros Yvon !...
Il valait bien douze Sardes.
Je faisais cett' réflexion;
M'arrive un boulet d' canon !

XXII

Il m'emporte un' manch' de veste,
Et, voyez l' désagrément,
Comm' mon bras était dedans,
J' n'en ai plus qu un qui me reste,
Avec lequel nonobstant
Je m' bats encore un instant,

XXIII

Nous recevons une pile,
Mais ça n'est pas surprenant :
Nous n'étions que douze cents ;
Ils étaient vingt-quatre mille.
Avec vingt-quatr' mill' Bretons,
On mangerait tout l' Piémont.

Après la lecture de cette étrange complainte, on éprouve le besoin de s'écrier avec Boileau :

La rime est une esclave et ne doit qu'obéir !

XXIII

A l'hôtel. — Le braillard. — La frégate. — La Lanterne. — La madone d'Ancône. — Le docteur. — M. de Metternich. — Les deux frères. — Coup de pistolet. — Les consuls. — Singeries annexionistes. — L'enthousiasme. — Statue de Pie IX. — La croix de Savoie. — Vive Pie IX! — En poste. — C'est ma fille. — Cesena. — Bologne — Les deux tours. — Parme. — Turin. — Silvio Pellico. — Paris. — A mes camarades.

A Ancône, nous sortons de l'infecte caserne en voiture; nous descendons à un hôtel. Peut-on appeler cela un hôtel en Italie? C'est presque un bouge; mais nous payons quinze francs par jour pour compensation. Le propriétaire de l'hôtel est un énorme braillard tricolorophile, qui nous traite en nobles étrangers et nous exploite avec un admirable sang-froid. J'ai payé six francs par nuit pour coucher sur un canapé. Nous nous procurons des vêtements civils, et nous pouvons nous promener dans la cité. Nous allons en mer, avec M. Auguste Sinibaldi, visiter la frégate piémontaise le *Saint-Michel;* les officiers nous reçoivent fort poliment; nous allons encore visiter les débris du fort de la Lanterne et la ma-

done d'Ancône à l'église Saint-Cyriaque. Vu de la mer, Ancône rappelle un peu Alger.

La ville est curieuse à observer dans ce moment de transition. Les troupes de toutes sortes abondent. Nous écoutons un peu partout et nous apprenons bien des faits honteux.

Pendant le siége, un docteur de la ville déclara des centaines d'hommes malades, et les fit entrer à l'hôpital. C'était un moyen d'empêcher ces lâches d'aller combattre aux remparts.

M. de Metternich, officier pontifical blessé, qu'on transporte à l'hôpital, est reconnu dans la rue par des soldats piémontais; ils ameutent la populace, et couvrent ce noble officier de toutes les injures les plus ignominieuses; ils allèrent jusqu'à le traîner dans le ruisseau, à lui cracher au visage... Un blessé!

Un soldat allemand, blessé, vêtu en civil, est reconnu par la populace au bras de son frère, qui est accouru d'Autriche pour le soigner; ils sont chassés de la ville à coups de bâton et de pierres.

Un soldat piémontais, passant devant l'église de Saint-Cyriaque, tire un coup de pistolet dans le portail, en disant:

— Voilà pour la madone!

Dès que les autorités piémontaises sont établies à Ancône, le consul d'Autriche, comme protestation, fait descendre ses armes de la porte de son consulat.

On signifie au consul de Naples d'en faire autant ; il s'y refuse ; on les enlève de force. Partout on mêle les drapeaux français aux drapeaux piémontais ; M. de Courcy, consul de France, fait protester contre ce mélange ; on répond qu'on les enlèvera ; le soir, on double le nombre des drapeaux français.

Partout sur les murs, uniformément peint à la brosse, en noir, se lit :

— Vive Victor Emmanuel II !

— Vive Garibaldi !

Absolument comme aux coins des rues de Paris, on voit partout :

— Ordonnance de police concernant les chiens et les bouledogues...

Ou :

— Maladies contagieuses : guérison prompte et radicale...

La municipalité d'Ancône sait ce que lui coûtent toutes ces singeries annexionistes ; elle a déjà payé pour cela quelque chose comme quatre mille francs. Mais il faut de l'enthousiasme à tout prix, on en fait ; ce n'est pas le Piémont qui paie. Cela me rappelle le colonel qui, en 1830, dit à son régiment :

— Louis-Philippe va venir ; vous lui ferez un superbe accueil ; l'enthousiasme commencera par la droite...

Une statue du Saint-Père fut renversée de son

piédestal par des soldats piémontais, mise en morceaux et foulée aux pieds.

Dans une proclamation à je ne sais plus qui, affichée sur tous les murs à profusion, le roi Victor-Emmanuel II parle de *sa* croix de Savoie. — Et de quel droit, s'il vous plaît? La croix de Savoie est à Paris maintenant; venez l'y reprendre, Sire.

Tout cela n'empêche pas que, sur quelques murs, on ne voie écrit au charbon, en lettres colossales :

— Vive Pie IX!

Et cela n'a rien coûté à la municipalité.

Enfin nous pouvons partir; nous sommes libres, plus libres qu'Ancône, que nous quittons avec enthousiasme. Nous prenons la poste; nous passons par Sinigaglia, patrie du Saint-Père, Fano, Pesaro, La Cattolica, Rimini, Sant'Arangelo, Savignano, Cesena, Forli-in-popoli, Forli, Faenza, Imola, San Nicolo, et nous voici dans Bologne. Dans la plupart de ces villes ou villages, les murs sont couverts d'inscriptions de ce genre :

— Vive Garibaldi!

— Vive Victor-Emmanuel!

— Vive Farini!

— Vive Cavour!

— Vive Cialdini, foudre de guerre! (*sic*).

— Vive Fanti!

— Vive Persano!

— Vive Giulia!

— Vive Luigia!

Vous comprenez : Vive tout le monde! — Je connais de réputation tous ces hommes; mais cette Giulia, mais cette Luigia? Qu'est-ce que ces dames? J'en eus l'explication, à Sant'Arcangelo, je crois. A côté de l'échope d'un savetier, je vois écrit :

— Vive Victor-Emmanuel II!

— Vive Cialdini!

— Vive Giovannina!

Vous sentez que Giovannina m'intrigue, comme précédemment Giulia et Luigia. J'entre dans l'échope; le savetier se lève et me salue; moi, je vais au fait et je lui demande :

— Qui a écrit ces *vivat* sur ce mur?

— C'est moi, monsieur.

— Fort bien; en ce cas, vous pourrez m'apprendre qui est cette Giovannina dont le nom est uni à celui du roi et du général?

— Certainement, monsieur.

— Ah! eh bien?

— Monsieur, c'est ma fille.

Ma foi! il a raison, ce brave savetier : Vive Giovannina!

A Cesena, j'admirai un garde national; je l'admirai, parce qu'il ne semblait pas avoir plus de quatorze ans.

J'oublie de noter que, d'Ancône à Bologne, la

route fourmillait de soldats pontificaux de toutes armes, renvoyés dans leurs foyers par étapes.

Bologne est une ville splendide; il y a des choses fort curieuses, entre autres deux hautes tours placées côte à côte. C'est toute une légende. Un seigneur des temps reculés fit élever la première, qui est d'une prodigieuse hauteur. Un autre seigneur en fut jaloux. Il voulut faire mieux. Il fit construire, à côté de la première, une tour aussi haute, mais penchée comme celle de Pise. Il en résulta qu'un beau matin la moitié de la tour penchée tomba et fit une hécatombe de Bolonais. Voyez-vous cette idée : se battre à coups de tours !

Dans un café de la ville, le soir, un bon hasard me fit prendre place auprès d'un compatriote. La conversation s'engagea tout naturellement; nous parlâmes de la France, du passé, de l'avenir; nous parlions de tout un peu, quand mon interlocuteur me dit :

— Voulez-vous fumer?

— Volontiers.

— Un cavour?

— Vous dites?

— Un cavour.

— Je vous demande si vous voulez fumer un cavour.

— Ça se fume donc?

—Voyez plutôt.

Il me tendait un cigare maigre et noir, fort

noir. Je le pris et je fumai donc un cavour. — Avouez qu'il faut une bien grande disette de qualifications, pour affubler des cigares du nom de Son Exc. M. le premier ministre.

Nous prenons bien vite le chemin de fer, nous avons faim et soif de la France! — Modène, Reggio, Parme, Plaisance, Alexandrie, Asti et Turin. — A Parme, nous descendons, nous courons au buffet, nous nous faisons verser un verre de *vino santo*, et nous portons une santé. A Turin, je dis à un cocher de me conduire à quelque endroit plaisant de la ville ; il me conduit au cimetière ; j'y vois la tombe de Silvio Pellico. Nous quittons Turin en compagnie de MM. de France et de Terves, des guides ; nous passons le mont Cenis... Salut, ciel de la patrie ! Et bientôt on est dans les bras de sa mère ! Quelle douce joie ! quels tendres embrassements ! quelles larmes heureuses !

A Marseille, à Lyon, les revenants sont accueillis en frères.

A Paris, un de nous se promène en uniforme. Un ouvrier l'arrête :

— Quel est votre uniforme ?

— Zouaves du Pape.

— Ah ! sapristi ! que je suis content ! Il y a longtemps que je voulais en voir un pour lui serrer la main !

Le poste de la Légion d'honneur est occupé par des zouaves de la garde. Un des nôtres, un enfant de vingt ans, passe :

— Qu'est-ce que c'est que celui-là ? dit l'un.

— C'est un vieux soldat tout de même, répond un autre, c'est ceux de Lamoricière.

Je traverse les Tuileries. Un homme me salue jusqu'à terre en me disant :

— Je ne vous connais pas, mais je vous salue !

De Mauduit et un autre, en passage à Paris, vont à la caserne des zouaves, rue de Lille. Ils demandent à acheter des guêtres et des molletières. On leur trouve bientôt ce qui leur manque. Quand ils parlent de payer, on leur rit au nez et on leur répond :

— Est-ce que ça se paie entre zouaves !

Aux Champs-Élysées, trois zouaves pontificaux, Heurtaux, Victor du Vigier de Mirabal et Alliot, rencontrent M. le duc de Malakoff. Ils lui font le salut militaire, que leur rend fort courtoisement le maréchal de France.

Deux officiers d'infanterie et un des voltigeurs de la garde aperçoivent un des nôtres traversant la rue du Bac. Ils vont à lui, déclinent leurs noms et qualités, et l'invitent à dîner.

Joseph Wells, dans une rue de Paris, est accosté par un zouave français :

— Quel uniforme portes-tu ?

— Celui des zouaves du Pape.

— Ah ! oui, les zouaves du Pape ; je me suis laissé dire que vous vous êtes bien battus ; tiens, nous, nous ne faisons pas de politique, nous al-

lons où on nous dit d'aller; eh bien, touche là, et au revoir.

Ah! que nous aurions été fiers et heureux de combattre aux côtés de l'armée française! Cela viendra peut-être.....

Et vous tous, mes chers camarades, qui lirez ces pages écrites au courant de la plume, conservez-moi cette bonne et franche amitié qui nous faisait des frères. Un jour encore, nous nous retrouverons sur la brèche. L'heure du danger nous y rappellera tous! — Comme l'a dit notre chansonnier :

Le Franco-Belge aux Piémontais
Ira demander sa revanche.

Les diables du bon Dieu n'ont pas dit leur dernier mot.

Dieu leur soit en aide!

FIN.

NOTE

On doit ajouter aux noms des défenseurs de la ferme des Crocette celui d'Ulrich de Clock, un des plus braves.

CATALOGUE*

des noms cités dans ce volume.

---

le vicomte d'Aigneaux.
d'Anselme de Puisaye.
Amfosso.
le général Allegrini.
l'abbé Alard.
Alliot.
le vicomte d'Arces.
le commandeur Boncompagni.
Boileau.
Bonnefoy.
le général Bracchi.
Mgr Barberini.
Briot de la Crochais.
Mgr Brunelli.
Boidin.
le comte de Bourcet.
du Beaudiez.
le Beschu de Champsavin.
le vicomte de Becdelièvre.
le vicomte de la Beraudière.
de Beaumont.
Buffon.
Benoît.
Blanc.
le chevalier de Broglio.
Boux de Casson.
de Beccary.
le chevalier de Buttet.
le comte de Bourbon-Chalus.
du Bourg.
de Bange.
Bertrand.
le comte de Cathelineau.
Louis de Cadoudal.
le baron de Charette.
Alain de Charette.
Louis de Charette.
de Chazotte.
de Courcy.
de Chillaz.
de Cavailhès.
le comte de Chérizey.
de Clock.
Mme de Courbalay.
Cambronne.
Caralp.
le comte de Cossette.
le comte de Cornulier.
le général Cugia.
Carré.

---

* Pour complément, voir les chapitres I, état du corps Cathelineau; IX, état-major du bataillon; XVI, état des blessés; et XXI, état du bataillon.

le général Cialdini.
de Chateaubriand.
le comte de Chalus.
le comte de Cavour.
le comte de Couronel.
Daudier.
Dhondt.
Casimir Delavigne.
le baron de Fort-Rion.
le baron de Fortsner.
Farini.
Furey.
de Ferron.
de Fleurange.
Fenech,
le général Fanti.
l'abbé de Firmont.
Thierry du Fougerais.
le comte de France.
le chevalier de Guinaumont.
de Goësbriand.
Guérin.
Guelton.
Gasbaroni.
Garibaldi.
de Gouttepagnon.
le comte de Goyon.
le colonel de Gouthoven.
le comte de Gontaut-Biron.
le comte d'Héliand.
le docteur Herr.
Heurtaux.
Jaumoulle.
de Kersaintgilly.
de Kermoal.
le comte de Kermel.
le baron de Kersabiec.
Alain de Kersabiec.
le colonel Kanzler.
le général Kalbermatten.
le général de Lamoricière.
Mme de Lamoricière.
de La Fontaine.
de La Rochejaquelein.
Hudson Lowe.
le comte de Lévis-Mirepoix.
l'abbé de la Treich ☙
de Limainghe.
Lemerle.
de la Morlais.
de la Villebrune.
Mgr Level.
le vicomte de Legge.
Le Camus.
de Lastens.
le vicomte de Lanascol.
Lusignan.
de Metternich.
de Moncuit.
Mortara.
de Mauduit.
Mgr de Mérode.
de Montravel.
le comte de Marcieux.
de Montaignac.
Ménard.
Milano.
de Montazet.
Massadore.
de Maistre.
de Muller.
Marcel.
Maestraeten.
le baron du Vigier de Mirabal.
du Manoir.
Mgr Morichini.
Margerie.
Mazzini.
Myonnet.
le maréchal duc de Malakoff.
Nugon.
Nalbert.
Nouveau de la Carte.
de Nanteuil.
Gustave Nadaud.
le général Nunziante.
le prince Orsini.
le prince Odescalchi.
le comte d'Oncieu de la Batie.
le commandant O'Reilly.
le général de Pimodan.
Gros de Perrodil.
de Parcevaux.
de Pas.
madame la marquise de Pimodan.
du Pays.
Silvio Pellico.
le général Pinelli.

Poncin de Casaquy.
Pozzo di Borgo.
le comte Persano.
Picou.
de Penvern.
le comte du Plessis de Grénédan.
le vicomte de Poli.
le comte de Quatrebarbes.
le vicomte de Rainneville.
le vicomte de Rotallier.
le prince Ruspoli.
le père Ricca.
le comte de Rohan-Chabot.
le capitaine Richter.
le comte Rossi.
Liberio Romano.
le général della Rocca.
Ripoche.
Mgr Sacré.
la comtesse Sinibaldi.
Auguste Sinibaldi.
Ségaux.
le vicomte de Sinéty.
le comte de Sabran-Pontevès.
le général de Sonnaz.
le comte de Saisy.
de Saint-Alban.
de Saint-Sernin.
de Saint-Gilles.
de Saint-Maurice.
l'abbé Stoppoloni.
de la Salmonière.
Scheltz.
Sullivan.
Sisson.
Saucet.
Servet.
le frère Scognamillo.
Tresvaux du Fraval.
Thomalet.
Toumeley.
Trombonne.
Teissier.
de Thiville.
Tellier.
Thiriou.
Talmann.
de Terves.
Voltaire.
Villars.
de la Vieuville.
le P. de Villafranca.
le baron d'Yvoire.
Wagner.
Wyart.
Wells.
le vicomte Walsh.

Paris.— Imp. H. Carion, rue Bonaparte, 64.

PARIS. — Imp H. Carion,
64, rue Bonaparte.

3 2044 019 959 212

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 (617) 495-2413